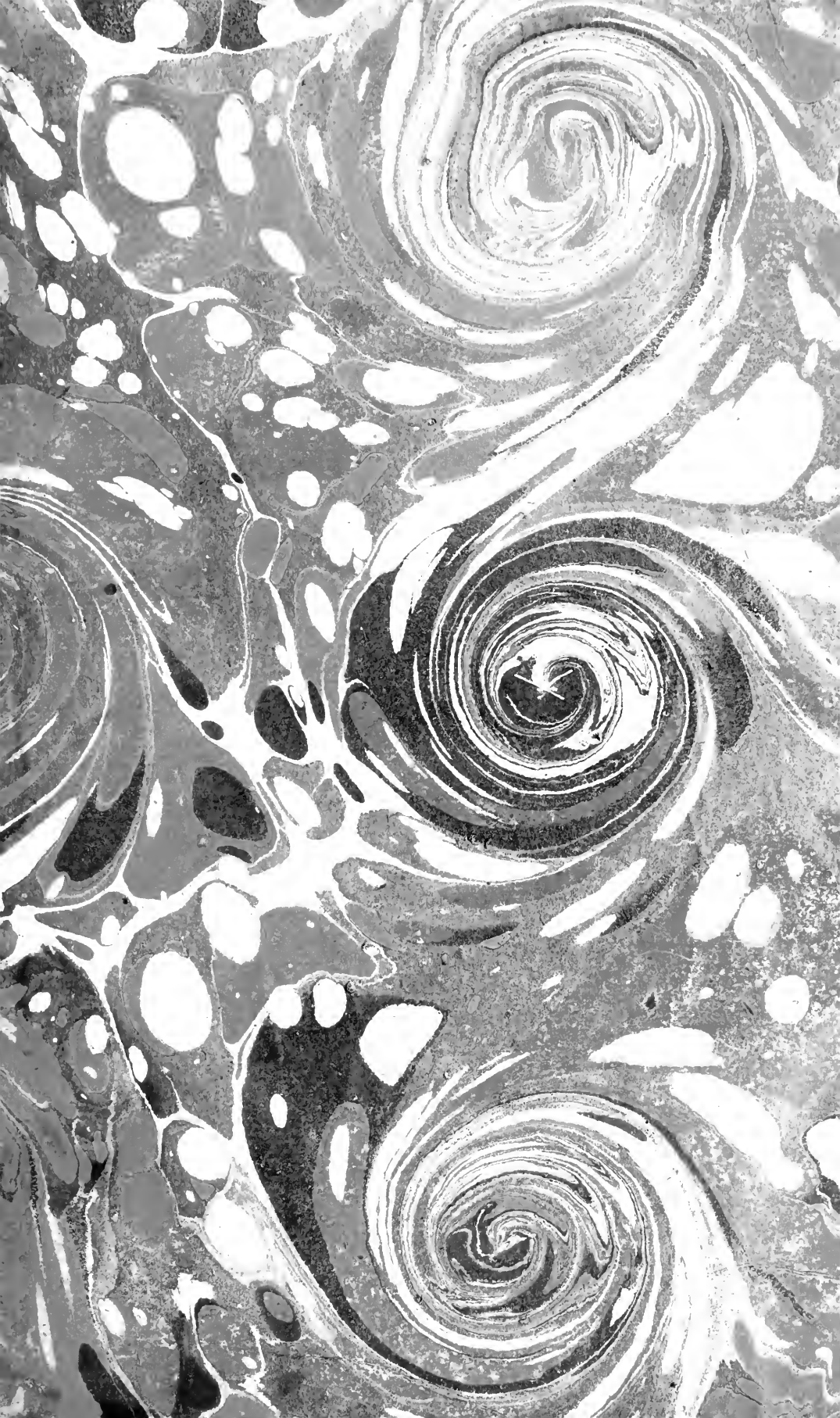


BIBLIOTHECA
Ottaviano



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Call.
spec.

[Faint handwritten text]

228 F 12

le Gros, l'abbé Jean ...
Francçois

A N A L Y S E
DES OUVRAGES

DE J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE,

ET DE

M. COURT DE GEBELIN,

Auteur du Monde Primitif;

PAR UN SOLITAIRE.



A GENEVE,

Chez BARTHELEMY CHIROL, Libraire;

ET A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques;
au Temple du Goût.

1785.



PQ

2053

A3L44

1725

Perf

spc.



A N A L Y S E
DES OUVRAGES
DE J. J. ROUSSEAU,
DE GENEVE,
ET DE
M. COURT DE GEBELIN,
AUTEUR DU MONDE PRIMITIF.

P R É F A C E.

RETIRÉ depuis plusieurs années à la campagne, je desirai m'y faire une occupation utile & agréable. J'avois une bibliothèque choisie. Elle étoit composée

des ouvrages qui ont eu le plus de célébrité dans ce siècle. Après en avoir parcouru la plus grande partie, je me fixai sur ceux du Citoyen de Genève, & de l'Auteur du Monde Primitif. Ils charmoient plus que tous les autres les moments d'ennui, inféparables d'une longue solitude : l'éloquence impétueuse du premier, la vaste érudition du second, le ton ferme & confiant qu'ils prennent l'un & l'autre, me prévenoient en leur faveur. J'avois de la peine à quitter cette lecture. Souvent elle me paroissoit aussi solide, aussi instructive qu'amufante.

Insensiblement je crus m'apercevoir que ces deux célèbres Ecrivains exigeoient de moi quelque chose de plus qu'un simple

aveu de leurs talents. Ils me parloient fans cesse d'évidence, de principes, de conséquences, de systèmes. Sans cesse ils insistoient sur la félicité des premiers âges, sur les préjugés, la corruption, les malheurs du monde actuel, sur la nécessité indispensable d'une révolution, d'une réforme générale. Ils appuyoient principalement sur la route du vrai bonheur, dans laquelle ils me propofoient d'entrer avec eux.

» Non, disoit Jean-Jacques, Tom. XI.
 » (car c'est le nom qu'il a lui- p.102.253.
 » même adopté) non, je ne suis 376. 382.
 » pas un livrier. Mes écrits ne
 » font pas, comme le prétendent
 » mes adverfaires, de fastueufes
 » déclamations ornées de beau
 » langage, mais découfues &
 » pleines de contradictions. Ce

» font au contraire des choses
 » profondément pensées, qui tien-
 » nent toutes à *un grand principe*,
 » & qui forment *un système lié*.
 » Je n'ai fait des livres que pour
 » montrer aux hommes *la route*
 » *du vrai bonheur* ». M. Gebelin

Tom. I.
 plan. gén.
 p. 95.

gége. » On trouve, dit-il, dans
 » le Monde Primitif l'unité dans
 » le principe, & la diversité la plus

T. VIII.
 p. 70.

» grande dans les conséquences.
 » C'est un tout étroitement lié,
 » posé sur des principes très-sim-
 » ples, & dont toutes les parties
 » se soutiennent mutuellement ».

A la lecture de ces textes &
 d'une infinité d'autres, je ne tar-
 dai pas à soupçonner que ces
 Ecrivains vouloient me gagner,
 & m'amener à leur sentiment.
 Ce soupçon augmenta ma curio-

fité. Il étoit naturel que je m'informasse de la route qu'ils prétendoient m'indiquer, & du terme auquel elle devoit aboutir. Je pris donc le parti de lire leurs écrits avec plus d'attention. Je sentis que jamais je ne pénétrerois dans le fond de leur doctrine que par la voie d'une analyse impartiale, exacte & raisonnée.

Je m'attachai à cette idée d'autant plus volontiers, que ce genre de travail a toujours été de mon goût, que j'avois déjà analysé plusieurs ouvrages, soit anciens, soit modernes, & que prévenu en faveur du Citoyen de Genève & de l'Auteur du Monde Primitif, j'espérois faire, en les analysant, des découvertes intéressantes qui me dédommageroient de mes peines.

Car il ne faut pas s'y tromper ; analyser des ouvrages , sur-tout lorsqu'ils sont aussi volumineux que ceux dont il s'agit , ce n'est pas seulement en faire des extraits , quelque longs , quelque multipliés qu'ils puissent être. De simples extraits ne formeront jamais une analyse. Celle-ci demande un travail tout différent. Pour y réussir , il faut , selon moi , saisir le vrai but que l'Auteur se propose , les principes qu'il établit , les preuves sur lesquelles il appuie ses principes , les conséquences qu'il en tire , les degrés par lesquels il a été conduit à la découverte de son système ; il faut de plus ne lui rien prêter , ne rien retrancher de ce que ses principes & ses preuves peuvent avoir d'essentiel. Il faut enfin que tout

soit présenté d'une manière si claire, si naturelle, si suivie, que les plus zélés partisans de l'Auteur soient forcés d'y reconnoître sa doctrine. L'analyse est un portrait en miniature ; il doit être si ressemblant, que quiconque a connu l'original, puisse s'écrier : *le voilà, c'est lui-même !*

C'est ce que demandoit Jean-Jacques lorsqu'il reprochoit à ses adversaires, » de n'avoir pas saisi T. VI.
 » le vrai but de ses écrits, de P. 51.
 » lui avoir prêté des vues qu'il
 » n'avoit pas, pour lui imputer
 » des contradictions & des incon-
 » séquences ». Plusieurs critiques
 de M. Gebelin ont essuyé de sa
 part les mêmes reproches. » Vous T. VIII.
 » assurez d'un ton d'oracle, leur vue gén.
 » disoit-il, que le Monde Primi- P. 70.
 » tif n'est qu'un système. Si vous

» voulez par cette assertion faire
 » entendre qu'il ne porte sur rien,
 » que ses principes sont illusoires,
 » les faits mal vus, les conséquen-
 » ces nulles, alors il ne suffit pas
 » de le dire, il faut le faire voir ». Le moyen d'éviter ces reproches auroit été d'avoir recours à l'analyse, faite selon les regles & les loix prescrites par l'équité Sans cette précaution, on risque de ne pas entendre un ouvrage, ou on l'entend mal.

On conviendra sans doute que ce travail est pénible. Il exige du tems & de la patience. Il s'agit de combiner des textes, de les comparer, de les rapprocher, de revenir souvent sur ses pas, d'examiner scrupuleusement d'où part un Ecrivain, & où il va. On est forcé de conférer, pour ainsi dire,

tête-à-tête avec lui , de remonter de conséquences en conséquences, de principes en principes. Il faut ne le pas perdre de vue un instant , se rendre compte des assertions qu'il avance , & de la raison pour laquelle il les avance. Quelquefois il est même nécessaire de lui dérober un secret sur lequel il ne lui plaît pas de s'expliquer nettement , de l'engager , par des rapprochements réfléchis , à nous confier le vrai sens d'une assertion qu'il a cru ne devoir énoncer que d'une manière énigmatique , de tirer de lui presque malgré lui le vrai mot de l'énigme.

Mais si l'analyse a ses peines , elle a aussi ses agréments. Un lecteur qui s'y livre est assuré de posséder à fond la doctrine de l'Auteur qu'il médite. Il voit

clairement la chaîne de ses idées, il parcourt aisément tous les anneaux de cette chaîne, il pénètre son but, ses principes, ses preuves, ses conséquences; il en sent parfaitement le fort & le foible. Avec l'analyse, on ne court pas le risque d'imputer à un Ecrivain des sentiments qu'il n'a pas, ou de lui reprocher des contradictions dans lesquelles il ne tombe pas. Si le plan est bon, raisonnable, utile à la patrie, à l'humanité, quelle satisfaction de réduire à dix ou douze pages une suite de vérités intéressantes, souvent éparfées dans un nombre considérable de volumes! Si le système au contraire est faux ou dangereux, l'analyse seule ne suffit-elle pas pour garantir d'une lecture, à laquelle on perdrait un

tems précieux, & de laquelle il ne résulteroit aucune espece d'avantage ?

Ne seroit-il pas à souhaiter qu'on eût donné, dans les siècles précédents, & qu'on donnât de nos jours de pareilles analyses sur tant d'ouvrages, qui, par la multitude des volumes, surchargent & les lecteurs & les bibliothèques ? Ces écrits, dépouillés de la magie du style, des charmes de la diction, de la beauté du coloris, de tout ce que Jean-Jacques appelloit *le charlatanisme des Auteurs*, réduits à leurs premiers éléments, à leur juste valeur, pourroient alors être aisément appréciés. Décomposés par le moyen de l'analyse, on les verroit tels qu'ils sont réellement. Et souvent combien, parmi ces

prétendus immortels , n'y en auroit-il pas de condamnés au mépris & à l'oubli ? Combien d'admirateurs & de prôneurs , séduits par la montre & les apparences , feroient les premiers à rire de leur simplicité ? Combien ne regretteroit - on pas l'encens prodigué devant des idoles bisarrement ridicules , qui n'attiroient les regards que par la pompe d'une vaine décoration ?

Quoi qu'il en soit , j'ose garantir l'exactitude des deux analyses que je donne au Public. Elles sont rédigées conformément aux règles qui viennent d'être exposées ; & je peux aussi répondre de la plus grande impartialité. Quoiqu'à raison de mon âge j'eusse pu vivre avec MM. Rousseau & Gebelin , je ne les ai connus que par

leurs ouvrages. J'ai porté, en les examinant, l'attention jusqu'au scrupule. Non content d'avoir lu & relu tous leurs écrits, la plume à la main, j'ai voulu encore discuter tout ce qui a été dit pour ou contre; & après avoir fini mon travail, j'en ai fait la vérification sur la portion de leurs ouvrages, qu'ils me donnoient eux-mêmes pour être la clef de tous les autres.

Ainsi, par rapport à Jean-Jacques, j'ai fait une étude particulière de son premier discours, couronné en 1750 à Dijon; de son second discours composé en 1754, sur l'origine & les fondements de l'inégalité parmi les hommes; & de son *Emile*, donné en 1762, *lesquels trois ouvrages, il dit, être inséparables & former ensemble un même*

T. XII.
p. 249.

tout. Il en a été de même au sujet de M. Gebelin : je suis revenu à plusieurs reprises sur son Plan général & raisonné, sur sa Récapitulation, & sur l'ouvrage intitulé *Les Devoirs*, qui termine le huitième volume, » ouvrage qu'il adopte, dont il fait le plus grand éloge, qu'il regarde comme un supplément à ce qu'il a dit lui-même, & qui rentre parfaitement dans ses principes politiques & moraux ». J'ai cru devoir joindre à ces différents morceaux la Lettre sur sa guérison, parce qu'il prétend que *la découverte de M. Mesmer tient aux temps primitifs.*

T. VIII.
Disc. prélim.
P. 14.

I. lett. à
ses soufc.
P. 44.

Renfermés dans un cercle plus étroit, nous avons fait sur ce petit nombre d'ouvrages fondamentaux, les mêmes opérations analytiques

analytiques déjà faites, sur la totalité, & nous avons eu la satisfaction de voir que ce dernier travail produisoit le même résultat ; par-là nous nous sommes convaincus que les deux analyses présentoient avec la plus grande précision la vraie doctrine de ces Ecrivains.

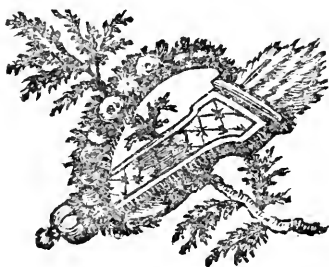
Peut-être sera-t-on surpris que nous ayons pu resserrer dans un aussi court espace le fond des quatorze volumes *in-4^o* de Jean-Jacques, & des neuf volumes plus considérables encore du Monde Primitif. Mais il faut observer qu'en écartant toutes les propositions incidentes, toutes les descriptions plus curieuses que nécessaires, tous les morceaux pathétiques faits pour émouvoir, mais qui n'éclairent pas, en un mot, tous les hors-d'œuvres

qui grossissent & multiplient les volumes, sans donner plus de poids, plus de lumière à la doctrine, on vient facilement à bout de réduire à une juste proportion les écrits les plus volumineux, sur-tout lorsqu'ils renferment des systèmes qui ne portent que sur un ou sur deux principes tout au plus.

Nous aurions pu multiplier les textes & les citations : l'ouvrage en seroit devenu plus long ; auroit-il été plus utile ? Il a donc fallu se borner. Lorsqu'il a été question de fixer le but de l'Auteur, d'exposer son principe fondamental, ses preuves, ses conséquences, nous avons eu soin de rapporter mot pour mot ses expressions, & de le faire parler lui-même, en citant le volume &

la page; pour le reste, qui ne nous a point paru de la même importance, nous n'avons pas été aussi scrupuleux; nous avons fait plus d'attention au sens des expressions qu'aux expressions mêmes: en fait d'analyse la chose est assez indifférente, parce que l'analyse se soutient par son propre poids. Toutes ses parties s'attirent nécessairement. Le but que se propose un Ecrivain amène après lui le principe qu'il emploie pour arriver à ce but. La preuve vient au secours du principe & le développe; de-là naissent naturellement toutes les conséquences. Si tout cela se fait, s'enchaîne, se lie, de sorte qu'il en résulte un tout, un ensemble, alors il est clair que l'analyse est juste, quand même chacune de ses parties ne

seroit appuyée que sur un petit nombre de textes. Bien des personnes, après avoir lu, même avec réflexion, les écrits de Jean-Jacques & de M. Gebelin, ne se font peut-être jamais douté qu'ils eussent un système. La lecture de ces deux analyses suffira pour les éclairer au point de n'avoir pas le moindre doute sur cet objet.





A N A L Y S E
DES OUVRAGES
DE J.-J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

LES écrits de Jean-Jacques forment une collection de quatorze volumes in-4^o, imprimés à Genève en 1782, sous la direction & par les soins de ses amis.

On peut diviser cette collection en trois parties ; la première renferme les Romans , les Comédies , les Pièces de Vers , les Traductions , les écrits sur la Botanique & sur la Musique. La seconde est composée des ouvrages , publiés depuis 1750 jusqu'à la fin de 1762 ; tels que le Discours couronné

à Dijon en 1750 , celui sur l'Origine & les Fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes en 1754, la Lettre sur les Spectacles en 1758 , la Nouvelle Héloïse en 1760 , l'Emile ou Traité sur l'Education , avec le Contrat social en 1762 , auquel on doit ajouter quelques Lettres , quelques Dissertations relatives aux mêmes objets. Dans la troisieme partie , je comprends tout ce que Jean-Jacques a donné depuis 1762 ; favoir , sa Lettre à M. de Beaumont , datée du 18 Novembre 1762 , les neufs lettres écrites de la Montagne , son Projet de Législation pour la Corse en 1764 , ses Considérations sur le Gouvernement de Pologne en 1772 , ses trois Dialogues de 1776 , ses Confessions , & en dernier lieu ses rêveries en 1778 , peu de tems avant sa mort , arrivée le 30 Juillet de la même année.

Les écrits de la premiere partie n'entreront pas dans l'Analyse dont il est ici question ; ils n'en sont pas suscep-

tibles. Quant à ceux des deux autres parties, ils y entrent naturellement, en observant néanmoins, d'après Jean-Jacques, » 1^o que les trois » principaux de ses écrits, son premier » Discours, celui sur l'Inégalité, & T. XII. p. 248.
 » l'Emile, sont inséparables & forment » ensemble un même tout; 2^o que ces T. XI. p. 380.
 » écrits marchent dans un certain ordre qu'il faut trouver, pour pouvoir saisir & suivre la chaîne des idées qu'ils renferment; 3^o que cet ordre est rétrograde à celui de leur publication, parce que remontant de principes en principes, l'Auteur n'atteint les premiers que dans ses derniers écrits; 4^o qu'ainsi il faut d'abord s'attacher à l'Emile par lequel il a fini, les deux autres ouvrages qu'il a publiés depuis, ne font plus partie de son système, & n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie & de son honneur ».

En suivant ces observations, il sera facile de se convaincre « que Jean-P. 7. T. VI.

P. 151. » Jacques n'a pas tort d'avancer qu'il
 » a toujours écrit *dans les mêmes*
 » *principes*. Toujours même morale,
 » même croyance, même maxime,
 » mêmes opinions. On a cependant,
 » ajoute-t-il, porté des jugemens op-
 » posés de mes livres, faute d'en saisir
 » le vrai but; on m'a prêté des vues
 » que je n'avois pas, pour m'imputer
 » des contradictions & des inconsé-
 » quences ».

Ann. Litt. 1783, N^o. 22, p. 110. Rien en effet de plus opposé que les
 jugemens portés sur cet Ecrivain cé-
 lebre. Les uns ne voyent dans ses li-
 vres *ni principe, ni doctrine*, y apper-
 çoivent des *contradictions perpétuelles*.
 T. VI. D'autres assurent que ses écrits immor-
 p. 4. tels vont porter d'âge en âge l'empreinte
 & la leçon des vertus dont sa vie fut
 l'exemple & le modele; que s'il exis-
 Tom. 6. toit en Europe un gouvernement dont
 p. 113. les vues fussent vraiment utiles & fai-
 nes, il eût rendu des honneurs publics
 à l'Auteur de l'Emile, *il lui eût élevé*
des statues.

Dans cette opposition de sentimens , quel moyen plus sûr pour se décider , qu'une Analyse exacte qui développe avec netteté le but que Jean - Jacques se propose , les principes sur lesquels il s'appuye , les preuves qu'il donne de la solidité de ses principes , les conséquences qu'il en tire , le guide qu'il suit relativement à l'ensemble de sa doctrine , & la maniere dont il est parvenu à la découverte de son système.

1^o Quant au but que Jean-Jacques se propose , il s'en explique si clairement qu'il n'est pas possible d'en douter. « Je ne suis point , dit-il , un li-
 » vrier , je n'ai fait des livres que pour
 » montrer aux hommes la route du
 » vrai bonheur ». C'étoit-là sa passion dominante ; il vouloit être utile au genre humain. Depuis 1750 jusqu'en 1762, il n'a travaillé que dans cette vue. De-là sa devise favorite *Vitam im-
 pendere vero*. Il consacra , dit un de
 ses plus zelés partisans , ses talens , sa

T. XI.

P. 102.

Tom. I.

P. 4.

foudroyante éloquence, sa vie entière à rappeler ses frères à la raison & au bonheur.

T. XI.
p. 238.

Aussi Jean-Jacques répète-t-il sans cesse, & dans tous ses écrits, » que son » cœur échauffé par l'idée du bonheur » futur du genre humain & par l'honneur d'y contribuer lui dictoit un » langage digne d'une si grande entreprise ; que sa vive persuasion à ce » sujet lui tenoit lieu d'éloquence ; que » dans sa véhémence il étoit inspiré par » le seul amour du bien public ».

P. 239.

Enflammé de la contemplation de ce grand objet, » il voyoit une révolution » s'opérer sur la terre, un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux. Il se flattoit de faire triompher des préjugés & du mensonge, la raison, la vérité, & de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt. Il étonnoit, ajoute-t-il, l'Europe entière par des productions dans lesquelles les âmes vulgaires ne

» voyoient que de l'éloquence & de
 » l'esprit , mais où celles qui habitent
 » nos régions éthérées reconnurent avec
 » joie une des leurs ».

C'est ainsi , c'est avec cet enthousiasme que Jean-Jacques parle de son but , de son vrai but. « Selon lui , montrer
 » aux hommes la route du vrai bonheur , en leur apprenant à distinguer
 » la réalité de l'apparence , l'homme
 » de la nature de l'homme factice , c'étoit
 » *édifier avec solidité* , dans un siècle où
 » la philosophie ne fait que détruire ».

P. 1024

2^o Quel est maintenant la route que Jean-Jacques propose à l'homme pour le conduire au vrai bonheur. Il commence par envisager l'espece humaine sous deux rapports qu'il est essentiel de faire connoître ; il la considère d'abord avant l'établissement des Sociétés , ou , ce qui revient au même , avant le développement des facultés intellectuelles & morales du genre humain , & il prétend démontrer que la route du vrai bonheur pour l'homme naturel & pri-

mitif, consiste uniquement à rester dans l'état où la nature l'a fait naître.

» Par rapport à l'homme civilisé, &
 » vivant dans la Société, c'est autre
 Emil.T.II. » chose, dit Jean-Jacques; autre est le
 p. 52. » bonheur de l'homme naturel, autre
 » celui de l'homme moral. Celui-ci,
 » forcé de fortir de la nature, doit s'en
 » tenir néanmoins le plus près possible.
 » Car la route de la nature est à coup
 » sur la même que celle du bonheur.
 » Il doit vivre avec les hommes, sinon
 » comme eux, du moins avec eux ».

Il y a donc deux routes différentes du bonheur. Cette distinction, de même que celle que le citoyen de Genève établit entre les grands & les petits Etats, entre les Monarchies & les Républiques, est d'une conséquence infinie pour l'intelligence de son système. « Elle méritoit
 » d'être faite, remarque-t-il lui-même,
 T. XI. » elle ne l'a pas été. Si l'on fait cette
 p. 376 & » distinction, on trouve dans mes livres
 382. » une doctrine aussi simple que saine ».

» qui , sans épicuréisme & sans caffar-
 » dage , ne tend qu'au bonheur du genre
 » humain. On y voit des choses pro-
 » fondement pensées & formant un
 » *système lié* qui n'offre rien de con-
 » tradicatoire. Au lieu des mauvaises in-
 » tentions qu'on me prête , on juge de
 » mon vrai but , des véritables disposi-
 » tions de mon ame. Sans cette dis-
 » tinction , au contraire , je suis à leurs
 » yeux un barbare parce qu'ils ne me
 » comprennent pas. *Barbarus híc ego*
 » *sum , quia non intelligor illis* ».

Epigr.

Nous exposerons en conséquence
 ces deux routes séparément, telles que
 Jean-Jacques les annonce.

I.

*Route du Bonheur pour l'Homme
 Naturel.*

L'homme fort des mains de la nature
 heureux & bon. Par conséquent tant
 qu'il demeure tel que la nature l'a fait

naître, il est heureux & bon, il est dans la route du vrai bonheur.

T. XI.
p. 102. 382.

Que l'homme sorte des mains de la nature bon & heureux ; » c'est, dit » Jean-Jacques, mon grand principe, » fortement & fréquemment répété » dans tous mes écrits. On y voit par- » tout le développement de ce grand » principe, que la nature a fait l'homme » heureux & bon, mais que la société » le déprave & le rend misérable. L'E- » mile, en particulier, ce livre tant lu, » si peu entendu & si mal apprécié, » n'est qu'un traité de la bonté origi- » nelle de l'homme. On y fait voir l'es- » pece humaine meilleure, plus sage » & plus heureuse dans sa constitution » primitive, aveugle, misérable & mé- » chante à mesure qu'elle s'en éloigne».

T. VI.
p. 17. 18.
30.

Jean-Jacques va plus loin ; il ensei- » gne que ce principe est la base de la » morale : » oui, dit-il, le principe fon- » damental de toute morale, sur lequel » j'ai raisonné dans tous mes écrits & » que j'ai développé dans ce dernier

» (l'Émile) avec toute la clarté dont
 » j'étois capable, est que l'homme est
 » un être naturellement bon, ainsi que
 » je l'ai fait voir dans mon discours sur
 » l'inégalité. Si donc l'homme est bon
 » par sa nature, comme je crois l'avoir
 » démontré, il s'ensuit qu'il demeure-
 » ra tel, tant que rien d'étranger à lui
 » ne l'altère, & que si l'homme devient
 » méchant, sa méchanceté lui vient
 » d'ailleurs ».

Le Philosophe de Genève ne se con- Tom. I.
 tente point d'avancer ce principe; il P. 33.
 le prouve. Sa première preuve est
 prise de l'homme primitif, exacte-
 ment analysé. » Qu'est-ce que l'homme
 » en effet, se demande-t-il, si l'on dé-
 » mêle ce qu'il y a d'originair dans sa
 » constitution, si on le dépouille de tous
 » les dons surnaturels qu'il a pu rece-
 » voir, & de toutes les facultés arti-
 » ficielles qu'il n'a pu acquérir que par
 » de longs progrès? N'est-il pas évident
 » que l'homme, ainsi considéré, est un
 » être composé de deux substances,

» d'un corps plus avantageusement or-
 » ganisé que les autres animaux, & d'une
 » ame spirituelle, immortelle, libre,
 » sensible, compatissante, intelligente;
 » que cet être en sortant des mains de
 » la nature est *purement perfectible*,
 » c'est-à-dire, qu'il n'a reçu ses facultés
 » intellectuelles & morales qu'*en puissance*
 » ce; qu'il a besoin, pour perfectionner
 » ses facultés, du concours fortuit de
 » plusieurs causes qui peuvent ne ja-
 » mais naître, & sans lesquelles il de-
 » meurera éternellement dans sa consti-
 » tution primitive. L'homme dans cet
 » état est donc sans énergie, sans ac-
 » tivité, sans aucun exercice de ses fa-
 » cultés, borné au seul instinct physi-
 » que. Il ne connoît que lui, il ne
 » compare rien, il ne hait ni n'aime
 » rien; en lui la conscience est nulle. C'est
 » un être imbécile, stupide, & bête:
 » est-il possible qu'un pareil être soit
 » méchant & malheureux? N'est-il pas
 » incontestable qu'il est, au contraire,
 » bon & heureux, & qu'il demeurera
 » tel.

» tel , tant qu'il demeurera dans cet
 » état où la nature l'a fait naître. L'hom- T. VI.
 » me naturel & primitif est donc essen- P. 18.
 » tiellement bon & heureux ».

A cette démonstration Jean-Jacques T. XI.
 en ajoute une seconde , puisée dans P. 384.
 l'histoire du genre humain , histoire
 qu'il prétend avoir apprise de la nature
 elle-même , dont il se glorifie d'être *le*
peintre , l'apologiste & l'historien , &
 qu'il divise en trois époques ; savoir ,
 celle de l'enfance , celle de la jeunesse ,
 & celle de la décrépitude de l'espece
 humaine.

Il la commence par cette apostro- Tom. I.
 phe : » O ! homme de quelque contrée P. 46.
 » que tu sois , quelles que soient tes
 » opinions , écoute ; voici ton histoire
 » telle que j'ai cru la lire , non dans
 » les livres de tes semblables qui sont
 » menteurs , mais dans la nature qui
 » ne ment jamais ».

Puis remontant au berceau du genre
 humain , il nous représente « les pre- Tom. I.
 » mieres générations , les premiers P. 46. 77.
 » 84 & 85.

» hommes , sortant des mains de la na-
 » ture , placés dans des forêts immen-
 » ses , à de grandes distances les uns des
 » autres , isolés , nuds , sans habitations ,
 » sans liaisons , sans usage de la parole ,
 » sans aucun exercice de leurs facultés
 » spirituelles & morales. Ces hommes
 » n'éprouvent que les passions qui ti-
 » rent leur origine des besoins physi-
 » ques. Privés de toutes ces inutilités
 » que nous croyons si nécessaires , ils
 » ne connoissent dans l'univers d'autres
 » biens que *la nourriture , une femelle*
 » & *le repos*. Ils se rassasient sous un
 » chêne , se désaltèrent au premier
 » ruisseau , trouvant leurs lits au pied
 » du même arbre qui leur a fourni leur
 » repas. Parmi eux point de tien & de
 » mien , point de commerce , point de
 » démêlé. A peine se rencontrent ils
 » une fois dans toute leur vie. Chaque
 » individu trouve en lui-même un frein
 » dans la commisération , & se livre au
 » premier sentiment de l'humanité qui
 » lui tient lieu de loi , de mœurs &

» de vertus. L'amour même n'a pour
 » eux aucune impétuosité. Le moral
 » de l'amour étant un sentiment factice,
 » les hommes, bornés au seul physique,
 » sont paisibles dans leurs amours, sans
 » jalousie, sans préférence. Un pen-
 » chant aveugle, dépourvu de tout sen-
 » timent du cœur, les invite à perpé-
 » tuer leur espece. Le besoin physique
 » & purement animal satisfait, les deux
 » sexes ne se reconnoissent plus; & l'en-
 » fant n'est plus rien à la mere sitôt
 » qu'il peut se passer d'elle.

» Qui ne voit, reprend Jean-Jac- P. 71. 72.
 » ques, que durant cette premiere
 » époque qui a dû subsister pendant
 » des milliers de siècles, les hommes
 » ont été bons & heureux, qu'ils ont
 » mené une vie douce, uniforme, in-
 » dépendante, solitaire & tranquille,
 » véritable image de l'âge d'or, des
 » siècles du bonheur, de l'innocence
 » & de la paix dont les anciens poëtes
 » nous ont conservé le souvenir?

» Je fais qu'on répète sans cesse que

» rien ne feroit si misérable que l'homme
 » dans cet état. Mais je voudrois bien
 » qu'on m'expliquât quel peut être le
 » genre de misere d'un être libre dont
 » le cœur est en paix, & le corps en
 » fanté. Je demande laquelle de la vie
 » civile ou naturelle est la plus sujette
 » à devenir insupportable à ceux qui en
 » jouissent. Je demande si jamais on a
 » oui dire qu'un sauvage en liberté ait
 » seulement songé à se plaindre de la
 » vie & à se donner la mort. Qu'on
 » juge donc avec moins d'orgueil de
 » quel côté est la véritable misere.

P. 88.

De-là , passant à la seconde époque,
 à la jeunesse du genre humain , Jean-
 Jacques raconte avec la même con-
 fiance « que les hommes après des mil-
 » liers de siècles , extrêmement multi-
 » pliés , ne trouverent plus dans les pro-
 » ductions spontanées de la terre une
 » nourriture suffisante ; qu'alors le ger-
 » me de leurs facultés engourdies jus-
 » qu'à ce moment , fut forcé de se dé-
 » velopper. Ils devinrent industrieux ;

» ils inventerent des hameçons , des
 » filets, des arcs , des fleches , s'occu-
 » perent de la chasse & de la pêche ;
 » un heureux hafard leur fit découvrir
 » le feu , leur apprit à le conserver , à
 » le reproduire , à s'en servir pour pré-
 » parer les viandes.

» Peu-à-peu l'industrie se perfection- P. 89.
 » na ; on fit des haches , on creusa la
 » terre , on coupa du bois , on construi-
 » fit des hutes ; on les couvrit de bran-
 » chages , on les enduifit d'argile & de
 » boue. Les hommes les habiterent
 » avec leurs femmes : les premiers déve-
 » loppemens du cœur furent l'effet de
 » cette nouvelle situation. Les maris
 » & les femmes , les peres & les enfans
 » contracterent l'habitude de vivre en-
 » semble. Elle fit naître les plus doux
 » sentimens qui soient connus de l'es-
 » pece humaine , l'amour conjugal ,
 » l'amour paternel & filial.

» Je parcours comme un trait , re- P. 90.
 » marque Jean-Jacques , *des multitu-*
 » *des de siecles*. Plus les événemens

6 étoient lents à se succéder, plus ils
 » sont prompts à décrire. Alors chaque
 » individu s'aperçut que la maniere
 » de penser de ses semblables étoit con-
 » forme à la sienne. Les hommes se
 » réunirent dans les cas d'intérêt com-
 » mun. Ils se formerent une idée gros-
 » siere des engagements mutuels & de
 P. 91. » l'avantage de les remplir. Un pareil
 » commerce n'exigeoit pas un langage
 » plus raffiné que celui des singes &
 » des corneilles. Des cris inarticulés,
 » des gestes, des bruits imitatifs com-
 » posèrent pendant long-temps la lan-
 » gue universelle, à quoi joignant en-
 » suite quelques sons articulés & con-
 » ventionels, *dont il n'est pas trop facile*
 » *d'expliquer l'institution*, on eut des
 » langues particulieres, telles qu'en ont
 » aujourd'hui diverses nations sauvages.
 P. 94. » Ces premiers progrès mirent l'hom-
 » me en état d'en faire de plus rapides.
 » Bientôt il se procura des commodités
 » qui dégénérèrent en besoins. En cha-
 » que contrée les nations se formerent,

» les langues se perfectionnerent ; on
 » fit des comparaisons , on acquit des
 » idées de mérite , de beauté ; ces idées
 » produisirent des sentimens de préf-
 » rence ; l'amour s'insinua dans l'ame ,
 » la jalousie s'éveilla avec l'amour ; on
 » s'assembla ; chacun regarda & vou-
 » lut être regardé ; l'estime publique
 » eut un prix. De ces préférences na-
 » quirent la vanité & le mépris , la honte
 » & l'envie , les premiers pas vers l'iné-
 » galité. De-là des haines , des ven-
 » geances terribles ; les hommes devin-
 » rent sanguinaires & cruels.

» Voilà , selon Jean-Jacques , le de-
 » gré où étoient parvenus la plupart
 » des peuples sauvages , lorsque nous
 » les avons découverts. Ils étoient
 » comme on voit déjà bien loin du
 » premier état de nature. On s'est hâté
 » de conclure que l'homme étoit na-
 » turellement cruel , qu'il a besoin de
 » police pour l'adoucir. Fausse consé-
 » quence : rien n'est si doux que l'hom-
 » me dans sa constitution primitive.

P. 96.

P. 97.

» Quoi qu'il en soit, il est certain,
 » conclut le citoyen de Genève, que ce
 » période du développement des facultés
 » humaines, tenant un juste milieu
 » entre l'indolence de l'état primitif &
 » la pétulante activité de notre amour
 » propre, dut être l'époque la plus
 » heureuse & la plus durable; que cet
 » état étoit le meilleur pour l'homme,
 » le moins sujet aux révolutions, la
 » véritable jeunesse du monde, & que
 » tous les progrès ultérieurs ont été
 » en apparence autant de pas vers la
 » perfection de l'individu, & en effet,
 » vers la décrépitude de l'espèce ».

P. 97.

Ici Jean-Jacques reprend le fil de
 notre histoire, & fait voir qu'à la troi-
 sième époque tout change, tout se
 corrompt, tout devient malheureux.
 » Tant que les hommes, dit-il, ne
 » s'appliquèrent qu'à des ouvrages
 » qu'un seul pouvoit faire, qu'à des
 » arts qui n'avoient pas besoin du con-
 » cours de plusieurs mains, ils vécurent
 » libres, sains, bons & heureux, autant

» qu'ils pouvoient l'être par leur ha-
 » ture. Mais dès l'instant qu'un homme
 » eut besoin du secours d'un autre
 » homme, l'égalité disparut, la propriété
 » s'introduisit, le travail devint néces-
 » faire, les vastes forêts se changèrent
 » en des campagnes riantes qu'il fallut
 » arroser de la sueur des hommes, &
 » dans lesquelles on vit bientôt l'escla-
 » vage & la misere germer & croître
 » avec les moissons.

» La métallurgie & l'agriculture P. 98.
 » furent les deux arts dont l'invention
 » produisit cette grande révolution.
 » Le fer & le bled civiliserent les hom-
 » mes & perdirent le genre humain.
 » De la culture des terres s'ensuivit
 » nécessairement leur partage, & de
 » la propriété une fois reconnue, les
 » premières règles de la justice, vin-
 » rent ensuite avec l'invention suc-
 » cessive des autres arts, le progrès
 » des langues, l'épreuve & l'emploi
 » des talents, l'inégalité des fortunes,
 » l'usage ou l'abus des richesses.

P. 101 & 102. » Bientôt toutes les facultés furent
 » développées ; la mémoire & l'ima-
 » gination furent mises en jeu. L'amour
 » propre fut intéressé, la raison rendue
 » active, l'esprit arriva presque au comble
 » de la perfection dont il est suscep-
 » tible. Il fallut avoir les qualités qui
 » peuvent attirer de la considération
 » ou les affecter, se montrer autre que
 » ce qu'on étoit. Etre & paroître devin-
 » rent deux choses différentes. De cette
 » distinction sortirent le faste imposant,
 » la ruse trompeuse & tous les vices
 » qui en font le cortège.

» Alors commencèrent à naître par-
 » mi les hommes la domination & la
 » servitude, la violence & les rapines.
 » Les riches ne songerent qu'à subju-
 » guer leurs voisins. L'égalité rompue
 » fut suivie du plus affreux désordre.
 » Les usurpations des riches, le bri-
 » gandage des pauvres, les passions
 » effrénées de tous, étoufferent la pitié
 » naturelle ; les hommes devinrent ava-
 » res, cruels, ambitieux, méchants. La

» fociété naiffante fit place au plus hor-
 » rible état de guerre. Le genre hu-
 » avili & dégradé ne pouvant plus re-
 » tourner fur fes pas, ni renoncer aux
 » malheureufes acquisitions qu'il avoit
 » faites, fe mit lui-même à la veille de
 » fa ruine.

» Les hommes firent enfin des ré- P. 105 &
 » flexions fur une fituation auffi misé- 107.
 » rable. Le riche, fur-tout, conçut le
 » projet le plus réfléchi qui foit jamais
 » entré dans l'efprit humain. Ce fut
 » d'engager fes voifins à rassembler
 » leurs forces en un pouvoir fuprême
 » qui les-gouvernât felon de fages loix,
 » qui protégéât tous les membres de
 » l'association, repoufsât les ennemis
 » communs, & maintînt tous les mem-
 » bres dans une concorde éternelle.
 » Telle fut l'origine de la fociété ci-
 » vile & des loix, qui donnerent de nou-
 » velles entraves au foible, & de nou-
 » velles forces au riche, détruisirent
 » fans retour la liberté naturelle, fixe-
 » rent pour jamais la loi de la pro-

» priété, d'une adroite usurpation firent
 » un droit irrévocable, &, pour le pro-
 » fit de quelques ambitieux, assujetti-
 » rent tout le genre humain au travail,
 » à la servitude, & à la misere.

» L'établissement d'une seule société
 » rendit indispensable celui de toutes
 » les autres. La pitié naturelle perdit
 » de société à société presque toute la
 » force qu'elle avoit d'homme à homme,
 » & ne réfida plus que dans quelques
 » *grandes ames cosmopolites*, qui fran-
 » chissent les barrières imaginaires qui
 » séparent les peuples, & qui, à l'exem-
 » ple de l'être souverain qui les a créés,
 » embrassent tout le genre humain dans
 » leur bienveillance.

» Les corps politiques resterent en-
 » tre eux dans l'état de nature, se
 » ressentirent bientôt des inconveniens
 » qui avoient forcé les particuliers d'en
 » sortir; & cette situation devint en-
 » core plus funeste entre les grands
 » corps, qu'elle ne l'avoit été aupara-
 » vant entre les individus dont ils

» étoient composés. De-là les guerres ,
 » les batailles , les meurtres, les re-
 » préfailles, ces préjugés horribles qui
 » placent au rang des vertus l'honneur
 » de répandre le sang humain; il se
 » commit plus de meurtres, en un seul
 » jour, qu'il ne s'en étoit commis dans
 » l'état de nature durant des siècles
 » entiers.

» Telle fut la marche de la société P. 127,
 » civile. Son premier pas fut l'établif-
 » sement des droits de propriété, qui
 » amena la distinction du riche & du
 » pauvre. Le second fut l'institution de
 » la magistrature ou du gouvernement
 » politique, qui décida la distinction &
 » du puissant & du foible. Le troisieme
 » fut le changement du pouvoir légiti-
 » me en pouvoir arbitraire, duquel est
 » venue la distinction de maître & d'es-
 » clave, dernier terme de l'état social ,
 » qui renferme le despotisme après le-
 » quel il ne reste plus que la loi du plus
 » fort.

» Qu'on admire donc tant qu'on vou- P. 126 &
 » 128.

» dra la société humaine , continue
 » Jean-Jacques: il n'en est pas moins
 » démontré qu'elle seule déprave l'hom-
 » me , & le rend misérable ; que la so-
 » ciété civile n'offre aux yeux du sage
 » qu'un assemblage d'hommes artifi-
 » ciels , & de passions factices qui n'ont
 » aucun fondement dans la nature ; que
 » l'homme originel & l'homme policé
 » différent par le fond du cœur & les
 » inclinations. Le premier ne respire
 » que le repos & la liberté ; il ne veut
 » que vivre & rester oisif. Le citoyen ,
 » toujours actif , sue , s'agite , se tour-
 » mente sans cesse. Le sauvage vit en
 » lui-même ; l'homme sociable, toujours
 » hors de lui , ne fait vivre que dans
 » les opinions des autres. Chez lui ,
 » tout se réduit aux apparences , tout
 » est joué. Au milieu de tant de phi-
 » losophie , d'humanité , de politeesses ,
 » & de maximes sublimes , il n'a qu'un
 » extérieur trompeur & frivole ; de
 » l'honneur sans vertu , de la raison
 » sans sagesse , du plaisir sans bonheur.

» Tant il est vrai que le seul esprit de
 » la société a changé, corrompu, al-
 » téré toutes nos inclinations natu-
 » relles.

» Qu'on compare sans préjugés P. 144.
 » l'état de l'homme civil avec celui de 148.
 » l'homme naturel. Celui-ci quand il a
 » dîné est en paix avec toute la nature,
 » & l'ami de tous ses semblables. Chez
 » l'homme en société ce sont bien d'au-
 » tres affaires; il s'agit premièrement
 » de pourvoir au nécessaire, & puis au
 » superflu; ensuite viennent les délices,
 » & puis les immenses richesses, & puis
 » des sujets, & puis des esclaves: il
 » n'a pas de relâche. De la société &
 » du luxe qu'elle engendre naissent les
 » arts libéraux & mécaniques, le com-
 » merce, les lettres, & toutes ces inu-
 » tilités qui font fleurir l'industrie, en-
 » richissent & perdent les Etats. Ne di-
 » roit-on pas que toutes ces grandes
 » choses ont été inventées comme une
 » peste salutaire pour prévenir l'exces-
 » sive multiplication de l'espece, de peur

» que le monde ne devînt à la fin trop
 » petit pour ses habitants ?

T. XII. » Et que feroit-ce, ajoute J. J., si
 p. 249. » j'entrois dans le détail de toutes les
 » institutions de la société ? Avec quelle
 » force n'en exposerois-je pas tous les
 » abus ? Avec quelle clarté ne ferois-je
 » pas voir toutes les contradictions du
 » système social ? Avec quelle simplicité
 » ne démontrerois-je pas que les hom-
 » mes étant naturellement bons, c'est
 » par les institutions seules qu'ils de-
 » viennent méchants ?

» On verroit que les arts, les lettres,
 » les sciences, ont corrompu les mœurs,
 » ont été la source de mille dérégle-
 » ments ; que la science n'est pas faite
 » pour l'homme, qu'il a l'esprit trop
 » borné pour y faire de grands progrès,
 » & trop de passions dans le cœur pour
 » n'en pas faire un mauvais usage ; que
 » la philosophie elle-même, cette scien-
 » ce à la mode, n'est qu'une mer d'in-
 » certitudes & de doutes ; que l'admi-
 » ration stupide que nous donnons
 » à

à des talents pernicioeux, aux instrumens de nos miseres, est un prestige d'illusion qu'il est tems de corriger & de détruire.

On verroit que la plupart des gouvernemens sont évidemment contre le vœu de la nature, que l'homme libre & indépendant par sa constitution primitive, n'est pas fait pour être assujetti à un autre homme, qu'il est contraire au droit naturel qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, & qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire; qu'il est absurde de restreindre à une portion mercénaire du peuple, l'honneur de défendre la cause commune, de mettre les prétendus défenseurs de la patrie dans le cas d'en devenir tôt ou tard les ennemis, prêts à tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens.

On verroit qu'à l'exception de la

Tom. I.

P. 120.

129.

T. XI.

p. 102.

- » religion naturelle , la seule que le sage
 » Hebreu ait annoncée aux hommes ,
 » toutes les autres religions sont égale-
 » ment opposées à l'état de nature ,
 » toutes factices & fantastiques ; reli-
 » gions à symboles & à formules , in-
 P. 376. » ventions purement humaines , pleines
 » de caffardages , de choses incroyables
 » qui répugnent à la raison , qu'on prend
 » en dégoût lorsqu'on a de la Divinité
 » les hautes idées qu'on doit en avoir ;
 » que toutes les formules en matiere
 » de foi sont autant de chaînes d'iniquité ,
 » de fausseté , d'hipocrisie , de tyrannie ;
 T. XII. » que toutes les religions ont toujours
 P. 127. » servi d'instruments à la politique , ont
 » contribué plus que tout le reste à
 » retirer l'homme de sa bonté & de sa
 » simplicité originelle , à le rendre su-
 » perstitieux , caffard , cruel , faux ,
 » méchant & malheureux.
 » En faut-il davantage , demande le
 » citôyen de Genève , pour conclure
 » que les hommes sont par leur natu-
 » re heureux & bons , qu'ils ont été

» tels durant l'enfance & la jeunesse
 » du genre humain ? Que s'ils sont
 » aujourd'hui méchants & malheureux,
 » au point qu'une triste & continuelle
 » expérience dispense de la preuve,
 » ils en sont uniquement redevables
 » à l'état social, qui seul les a dépravés
 » & les a rendus misérables.

Arrêtons - nous maintenant, avec Jean-Jacques, aux conséquences qu'il tire de son grand principe. Puisque les hommes, avant le développement de leurs facultés, n'ayant encore l'usage ni de la raison, ni de la parole, absolument bruts & stupides, ont été néanmoins durant tant de siècles heureux & bons :

» 1^o N'y a-t-il pas lieu de douter si
 » divers animaux antropoformes, tels
 » que les orangs-outans, pongos, en-
 » jokos, beggos, mandrilles, &c. ne
 » sont pas en effet de véritables hom-
 » mes, dont la race, dispersée ancien-
 » nement dans les bois, n'auroit pas
 » eu occasion de développer ses fa-

Tom. I,
 P. 152.

» cultés, & se trouveroit encore dans
 » l'état primitif de nature ? Les Voya-
 » geurs modernes en font sans façon
 » des bêtes, tandis que les anciens en
 » faisoient des divinités sous les noms
 » de Satyres, Faunes, Sylvains. Ils font,
 » dira-t-on, stupides, & ne parlent pas
 » raison foible pour ceux qui savent
 » que, quoique l'organe de la parole
 » soit naturel à l'homme, la parole
 » elle-même ne lui est pourtant pas
 » naturelle, & qui connoissent jusqu'à
 » quel point *la perfectibilité* peut avoir
 » élevé l'homme civil au-dessus de son
 » état naturel. Nos ancêtres étoient
 » aussi stupides, & ne parloient pas
 » davantage. En un mot, quand des
 » Observateurs, vraiment philosophes,
 » affirmeront d'un tel animal que c'est
 » un homme, & d'un autre que c'est
 » une bête, il faudra les en croire.
 » Mais ce seroit une grande simplicité
 » de s'en rapporter là-dessus à des
 » Voyageurs grossiers ou remplis de
 » préjugés, tels que des Marins ;

» des Marchands, des Soldats, des
» Missionnaires.

» 2° Les hommes ont donc été pen- T. XII.
» dant des milliers de siècles sans con- P. 116.
» noître la Divinité, quoi qu'elle se soit
» suffisamment révélée, & par ses œu-
» vres, & dans le cœur; leur ignorance
» à cet égard, ainsi que par rapport
» au bien & au mal moral, dont ils ne
» pouvoient avoir aucune idée, étoit
» donc absolument invincible; ils ne
» pouvoient donc offenser Dieu; ils
» ne sont donc pas punis dans l'autre
» vie; ils sont donc, après avoir été
» heureux dans cette vie, également
» heureux dans l'autre. Je plaide donc
» dans mon système la cause du genre
» humain contre lui-même.

» 3° Si l'homme est naturellement Tom. I.
» bon & heureux, il est donc vrai de P. 58 & 59.
» dire que sa perfectibilité, cette fa-
» culté distinctive de l'espece humaine,
» est la source de tous ses malheurs;
» que c'est elle qui le tire à force de
» tems de cette condition originaire,

» dans laquelle il couleroit des jours
 » tranquilles & innocents; que c'est
 » elle qui, faisant éclore avec les siecles
 » ses lumieres & ses erreurs, ses vices
 » & ses vertus, le rend à la longue le
 » tyran de lui-même & de la nature ;
 » que par conséquent on feroit tenté
 » de louer, comme un être bienfaissant,
 » celui qui le premier suggéra à l'habi-
 » tant des rives de l'Orenoque, l'usage
 » de ces ais qu'il applique sur les tem-
 » pes de ses enfants, & qui leur assure
 » du moins une partie de leur imbé-
 » cilité & de leur bonheur originel.

T. XII. » 4^o Pendant l'enfance & la jeunesse
 P. 94. » de l'espece humaine, les hommes
 » n'étant pas susceptibles du mal moral,
 » n'étoient donc exposés qu'au mal
 » physique. Or les maux physiques
 » étoient alors bien moins cruels que
 » ceux dont nous nous plaignons au-
 » jourd'hui, qui, pour la plus grande
 Tom. I. » partie, font notre ouvrage, ils n'a-
 P. 46, 77. » voient à craindre que la douleur &
 » la faim. Ils ne craignoient pas la mort;

» jamais l'animal ne saura ce que c'est
 » que mourir. La somme des maux
 » étoit donc pour eux infiniment moins
 » considérable que celle des biens; il
 » leur étoit donc plus avantageux
 » d'être que de n'être pas: la nature
 » est donc dans ce système évidemment
 » justifiée.

» 5^o Si l'homme est bon & heureux
 » par sa nature, si la société seule le
 » déprave & le rend misérable, il doit
 » donc, pour rentrer dans la route du
 » bonheur, renoncer absolument à
 » l'état social, & à toutes ses institu-
 » tions. Sans doute, répond Jean-Jac-
 » ques, si l'espèce humaine le peut &
 » le veut. O vous! s'écrie-t-il, à qui
 » la voix céleste ne s'est point fait en-
 » tendre, & qui ne reconnoissez pour
 » votre espèce d'autre destination que
 » celle d'achever en paix cette courte
 » vie; vous, qui pouvez laisser au milieu
 » des villes vos funestes acquisitions,
 » vos esprits inquiets, vos cœurs cor-
 » rompus, & vos desirs effrénés, re-

Tom. I:
 p. 150.

» prenez, puisqu'il dépend de vous,
 » votre antique & première innocence;
 » allez dans les bois perdre la vue &
 » la mémoire des crimes de vos con-
 » temporains, & ne craignez pas d'a-
 » vilir votre espèce, en renonçant à ses
 » lumières pour renoncer à ses vices.

T. XI. p. 382. » Mais, ajoute Jean-Jacques, peu
 » d'hommes sont capables d'une pareille
 » résolution. La nature humaine ne
 » rétrograde pas. Je l'ai dit. C'est en-
 » core un des principes sur lequel j'ai
 » le plus insisté. Jamais on ne remonte
 » vers les tems d'innocence & d'éga-
 » lité, quand une fois on s'en est

T. VII. p. 58 & 60. » éloigné. Jamais on n'a vu de peuple,
 » une fois corrompu, revenir à la
 » vertu. Il n'y a donc plus de remède,
 » à moins de quelque grande révolu-
 » tion. La seule ressource qui nous
 » reste, c'est d'imiter la prudence du
 » Médecin. Si le mal est incurable, il
 » applique des palliatifs, il propor-
 » tionne les remèdes moins aux be-
 » soins qu'au tempérament du malade.

» On doit suivre l'exemple de Solon,
 » qui, ne pouvant approprier à une
 » nation corrompue la plus excellente
 » police, lui donnoit du moins la meil-
 » leure qu'elle pût comporter ». Et
 c'est ce que le Philosophe de Genève
 se propose, en indiquant une route du
 bonheur, moins capable d'effaroucher
 la délicatesse d'un homme malheureux
 & corrompu.

II.

*Route du bonheur pour l'homme
 en société.*

» La route du bonheur pour l'homme T. XI
 » naturel, est très-simple. Elle est tracée P. 288.
 » par les mains de la nature, qui seule
 » en fait tous les frais. La santé, la li-
 » berté, le nécessaire, constituent le
 » bonheur de l'homme qui n'a pas en-
 » core développé ses facultés intellec-
 » tuelles & morales.

» Il n'en pas de même pour l'homme Emil.T.II.
 » civilisé. Enfermé dans le tourbillon P. 52. 157.
 & 339.

» social, forcé de sortir de la nature,
 » il n'a, s'il veut être heureux, d'autre
 » ressource que celle de se tenir au
 » moins le plus près possible de la na-
 » ture ; car la seule route du bonheur
 » est la route de la nature ».

T. XI. Or, comment l'homme civilisé
 P. 319. pourra-t-il, dans l'état social, se tenir
 près de la nature, puisqu'il est démon-
 tré, selon Jean-Jacques, » que toutes
 » nos institutions sont absurdes, dérai-
 » sonnables, contradictoires, contraires
 » à la nature, qu'elles méritent toutes
 » le plus souverain mépris ? Oui, dit
 » ce Philosophe, j'ai toujours marqué
 » le plus grand mépris pour tout cet
 » ordre social prétendu, qui couvre en
 » effet les plus cruels désordres ».

Le remède que Jean Jacques a trouvé
 aux inconvénients de notre système
 social, est d'en modifier, corriger,
 réformer toutes les parties, ou plutôt
 de leur substituer un nouveau plan de
 gouvernement, de religion, d'éduca-
 tion. On peut dire que cette substi-

tution est l'unique objet de la plupart de ses écrits philosophiques, politiques & moraux. C'est ce qu'il appelle » *édifier avec solidité*, dans un siècle où la philosophie ne fait que détruire ».

T. XI.

P. 102.

1^o Son Contrat Social est spécialement destiné à la formation d'un nouveau gouvernement politique. Il y pose d'abord en principe, » que force ne fait pas droit; qu'on n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes; » qu'aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable; qu'aucun ne peut renoncer à sa liberté, parce que ce seroit renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs; que l'homme étant libre & indépendant par sa nature, n'est fait ni pour asservir ni pour être asservi par un autre homme; que les enfants eux-mêmes ne restent liés au pere qu'aussi longtems qu'ils ont besoin de lui pour se conserver; sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout; ils rentrent dans l'indé-

Tom. I.

P. 192.

» pendance ; qu'enfin le droit d'escla-
 » vage est nul , illégitime , absurde ; que
 » ces mots, *esclavage & droit* font contra-
 » dictoires & s'excluent mutuellement.

» De-là , il suit que d'un nombre quel-
 » conque d'individus , il ne peut jamais
 » se former un peuple que par une
 » association libre & volontaire , par une
 » convention faite , non-seulement à la
 » pluralité des suffrages , mais unanime ,
 » en conséquence de laquelle chaque
 » associé s'aliène totalement avec tous
 » ses droits , toute sa puissance ,
 » toute sa force. Chacun se donnant
 » tout entier , la condition est égale
 » pour tous ; & la condition étant égale
 » pour tous , nul n'a intérêt de la rendre
 » onéreuse aux autres. De plus , l'alié-
 » nation se faisant sans réserve , l'union
 » est aussi parfaite qu'elle peut l'être , &
 » nul associé n'a plus rien à réclamer.

P. 204

» Cette association libre , cette con-
 » vention unanime est exactement
 » ce qui forme le pacte social , le con-
 » trat social , base de toute société

» civilé. Sans ce contrat , il n'y a pas ,
 » il ne peut y avoir de *puissance légi-*
 » *time*. En vertu de ce contrat , le
 » peuple associé est seul puissance légi-
 » time , seul souverain , seul en droit
 » de se donner des loix , ou d'adopter
 » celles qui lui conviennent. Ce contrat
 » consiste essentiellement en ce que
 » chacun des associés met sa personne
 » & toute sa puissance sous la suprême
 » direction de la volonté générale , &
 » reçoit en corps chaque membre
 » comme partie indivisible du tout.

» A l'instant , par l'acte d'association ,
 » par le contrat social , est produit un
 » corps moral & collectif , composé
 » d'autant de membres que l'assemblée
 » a de voix , lequel reçoit de ce même
 » acte son unité , son moi commun , sa
 » vie , sa volonté. Cette personne pu-
 » blique , qui se forme ainsi par l'union
 » de toutes les autres , prend le nom de
 » République , ou de Corps Politique ,
 » lequel est appelé par ses membres
 » *Etat* , quand il est passif ; *Souverain* ,

» quand il est actif; *Puissance*, en le
 » comparant à ses semblables. A l'é-
 » gard des associés, ils prennent col-
 » lectivement le nom de *Peuple*, &
 » s'appellent en particulier *Citoyens*,
 » comme participants à l'autorité sou-
 » veraine, & *Sujets*, comme soumis
 » aux loix de l'Etat.

P. 253. » Dans un corps ainsi constitué, il
 » faut nécessairement un *Gouvernement*,
 » c'est-à-dire une puissance exécutive,
 » un agent qui réunisse & mette en
 » œuvre la force publique, selon les
 » directions de la volonté générale; un
 » être intermédiaire établi entre les su-
 » jets & le souverain pour leur mutuelle
 » correspondance. Le gouvernement
 » n'est pas & ne peut être le souverain.
 » Chargé de l'exécution des loix & du
 » maintien de la liberté tant civile que
 » politique, il est le ministre du souve-
 » rain ou du peuple; on appelle Prince,
 » Roi ou Magistrat l'homme ou le corps,
 » auquel est confiée cette administra-
 » tion.

» Comme le peuple est seul souve-
 » rain, seul législateur, il est clair qu'il
 » peut seul statuer par une loi quelle
 » sera la nature de son gouvernement.
 » Il peut seul décider si l'on élira pour
 » le gouvernement un ou plusieurs
 » chefs, magistrats, rois ou gouver-
 » neurs, & quelle sera la forme de l'é-
 » lection. D'où il résulte que l'acte par
 » lequel un peuple se soumet à des
 » chefs n'est pas un contrat. Ce n'est
 » absolument qu'une *commission*, un
 » *emploi* dans lequel, simples officiers
 » du peuple, ils exercent en son nom
 » le pouvoir dont il les a fait dépositaires ; encore ce pouvoir, le peuple a-t-il le droit inaliénable de le limiter, le modifier, & le reprendre quand il lui plaît. L'aliénation d'un tel droit, étant incompatible avec la nature du corps social, est contraire au but de l'association.

P. 254.

» Des individus ne peuvent s'associer & convenir de former une société politique qu'à certaines condi-

P. 235.

» tions. Les loix ne font que les condi-
 » tions de l'association civile. Il n'ap-
 » partient qu'à ceux qui s'associent de
 » régler les conditions de la société.
 » Comment les régleront-ils? sera - ce
 » d'un commun accord, comme par inf-
 » piration subite? Non ; car il n'est pas
 » d'entreprise aussi grande qu'un systéme
 » de législation. De-là vient la néces-
 » sité d'un législateur, & plus encore
 » la nécessité dans laquelle se font trou-
 » vés tous les peres des nations, de
 » recourir à l'intervention du ciel, afin
 » que les peuples, soumis aux loix de
 » l'Etat comme à celles de la nature,
 » obéissent avec liberté & portassent
 » docilement le joug de la félicité pu-
 » blique. La grande ame du législateur
 » est le vrai miracle qui doit prouver
 » sa mission. La loi Judaïque toujours
 » subsistante, celle de l'enfant d'Ismaël,
 » annoncent encore aujourd'hui les
 » Grands Hommes qui les ont dictées ;
 » & tandis que l'orgueilleuse philoso-
 » phie, ou l'aveugle esprit de parti ;
 » ne

ne voit en eux que d'heureux im-
 » posteurs, le vrai Politique admire
 » dans leurs institutions ce grand &
 » puissant génie qui préside aux établis-
 » sements durables.

P. 239.

» Le sage législateur, content de ré-
 » diger de bonnes loix en elles-mêmes,
 » doit sur-tout examiner si le peuple
 » auquel il les destine est propre à les
 » supporter ; s'il est assez mûr pour se
 » soumettre à des loix ; car tel peu-
 » ple est disciplinable en naissant, tel
 » autre ne l'est pas au bout de dix
 » siècles. Jamais les Russes ne seront
 » vraiment policés, parce qu'ils l'ont
 » été trop tôt. Ils voudront subjugu-
 » er l'Europe, ils le feront eux-mêmes
 » par les Tartares, qui deviendront leurs
 » maîtres & les nôtres. Cette révolu-
 » tion me paroît infaillible. L'isle de
 » Corse, au contraire, est capable de
 » législation. Elle mérite que quel-
 » qu'homme sage lui apprenne à con-
 » server sa liberté. J'ai *quelque pres-*

» *sentiment* qu'un jour elle étonnera
 » l'Europe.

Tom. I.
 p. 240.

» De ces principes il suit, 1^o qu'un
 » Etat ne doit être ni trop grand pour
 » pouvoir être bien gouverné, ni trop
 » petit pour pouvoir se maintenir par
 » lui-même. Plus le lien social s'étend,
 » plus il se relâche. En général, un pe-
 » tit Etat est proportionnellement plus
 P. 230. » fort qu'un grand. 2^o Que tout corps
 » politique ainsi constitué, n'est, à pro-
 » prement parler, ni démocratie ni arif-
 » tocratie, ni monarchie. C'est une
 » république sous quelque forme d'ad-
 » ministration que ce puisse être, parce
 » qu'alors seulement l'intérêt public
 » gouverne, tout est guidé par la vo-
 » lonté générale qui est la loi; & c'est
 » la seule constitution *légitime*. 3^o Que
 » si le genre humain adoptoit ce plan, il
 » seroit entièrement partagé en répu-
 » bliques peu considérables, telles que
 » Sparte, Athenes, Rome dans les pre-
 » miers tems. Toute autre constitution

» politique feroit bannie de dessus la
 » terre.

» Malgré ces précautions, demande Emile.
 » Jean - Jacques , ne vaudroit - il pas T. V.
 » encore mieux qu'il n'y eut point au
 » monde de société civile que d'y en
 » avoir plusieurs? Il paroît en effet que
 » ces républiques, gardant entre elles
 » l'indépendance de la nature, s'offen-
 » seroient souvent, s'attaqueroient, se
 » détruiroient, feroient plus de misé-
 » rables, ôteroient la vie à plus d'hom-
 » mes que s'ils avoient tous gardé leur
 » première liberté; en un mot, que
 » les individus resteroient exposés aux
 » maux & de l'état de nature & de l'é-
 » tat civil, sans en avoir les avantages.
 » Le remede à cet inconvénient, ré- Tom. I.
 » pond Jean Jacques, feroit une bonne P. 356.
 » association fédérative entre tous les
 » Etats, pourvu qu'elle ne nuisit pas
 » à la souveraineté de chaque peuple
 » confédéré; mais, ajoute-t-il, ce dé-
 » veloppement qui comprendroit le
 » droit des gens, le commerce, le

» droit de la guerre & les conquêtes,
 » le droit public , les ligue , les négocia-
 » tions , les traités , &c. formeroit
 » un nouvel objet trop vaste pour
 » ma courte vue : j'aurois dû la fixer
 » toujours plus près de moi.

Tom. I. » 2° Quoi qu'il en soit , continue
 P. 354. » Jean-Jacques , il est de toute néces-
 » sité que nos républiques adoptent
 » une religion. Car jamais Etat ne fut
 » fondé que la religion ne lui servît
 » de base. Il importe , en effet , à l'E-
 » tat que chaque citoyen ait une reli-
 » gion qui lui fasse aimer ses devoirs.
 » Mais il faut que cette religion soit
 » purement civile , & que le souverain
 » seul ait le droit d'en fixer les articles.
 » Ces articles ne seront pas précisé-
 » ment des dogmes de religion , mais
 » des sentimens de sociabilité , sans
 » lesquels il est impossible d'être bon
 » citoyen & sujet fidele. Il faut que les
 » dogmes de cette religion civile soient
 » simples , en petit nombre , énoncés
 » avec précision , sans explications ni

» commentaires. *L'existence de la Di-*
 » *vinité puissante , intelligente , pré-*
 » *voyante & pourvoyante ; la vie à ve-*
 » *nir ; le bonheur des justes , le châti-*
 » *ment des méchants , la sainteté du*
 » *contrat social & des loix.* Quiconque
 » ne croit pas ces dogmes , doit être
 » banni de l'Etat , non comme impie ,
 » mais comme infociable , comme in-
 » capable d'aimer sincèrement les loix ,
 » & d'immoler au besoin sa vie à son
 » devoir. Si quelqu'un , après avoir
 » publiquement reconnu ces mêmes
 » dogmes , se conduit comme ne les
 » croyant pas , *qu'il soit puni de mort.*
 » Il a commis le plus grand des cri-
 » mes , il a menti devant les loix. Il
 » faut de plus tolérer toutes les reli-
 » gions qui tolèrent les autres , autant
 » que leurs dogmes n'ont rien de con-
 » traire au devoir du citoyen. Mais
 » quiconque ose dire , hors de l'Eglise
 » point de salut , doit être chassé de
 » l'Etat.

» Qu'on laisse donc les Juifs , les T. VI

» Chrétiens , les Turcs honorer les
 » fondateurs de leurs cultes respectifs.
 » Que chacun rende au sien ce qu'il
 » croit lui devoir, mais qu'il ne mé-
 » prise pas ceux des autres. Ils ont eu
 » de grands génies & de grandes ver-
 » tus ; quand ils se feroient dit les en-
 » voyés de Dieu, ne l'étant pas, il ne
 » faut point pour cela les traiter si lé-
 » gèrement d'imposteurs. Qui fait jus-
 » qu'où les méditations sur la Divinité,
 » jusqu'où l'enthousiasme de la vertu,
 » ont pu, dans leurs sublimes ames, trou-
 » bler l'ordre didactique & rempant des
 » idées vulgaires? Dans une trop grande
 » élévation, la tête tourne, & l'on ne
 » voit plus les choses comme elles sont.
 » Socrate a cru avoir un esprit familier,
 » & l'on n'a point osé pour cela l'accu-
 » ser d'être un fourbe. Traiterons-nous
 » les fondateurs des peuples, les bien-
 » faiteurs des nations avec moins d'é-
 » gard qu'un particulier?

T. VIII. » 3° Il n'en est pas des Arts, des
 p. 24. » Lettres & des Sciences, comme de

» la Religion. Que chez un peuple
 » corrompu on entretienne avec soin
 » les Académies , les Colleges , les
 » Universités , les Bibliothèques , les
 » Spectacles & tous les autres amuse-
 » ments qui peuvent faire quelques
 » diversions à la méchanceté des hom-
 » mes , & les empêcher d'occuper leur
 » oisiveté à des choses plus dangereu-
 » ses ; à la bonne heure. Quoique les
 » Sciences , les Arts & les Lettres aient
 » fait beaucoup de mal à la Société ,
 » il est très-essentiel de s'en servir au-
 » jourd'hui comme d'une médecine au
 » mal qu'elles ont causé , ou comme
 » de ces animaux mal-faisants qu'il faut
 » écraser sur la morsure. Mais un peu-
 » ple qui a des mœurs , qui respecte
 » ses loix , qui veut se tenir près de
 » la nature , doit se garantir des scien-
 » ces & sur-tout des savants. La scien-
 » ce n'est pas faite pour l'homme en
 » général. L'étude corrompt les mœurs ,
 » altere sa santé , détruit son tempé-
 » rament & gâte souvent sa raison. Il

» y a néanmoins quelques génies publi-
 » mes, quelques ames privilégiées, ca-
 » pables de résister à la bêtise de la
 » vanité, à la basse jalousie, & aux
 » autres passions qu'engendre le goût
 » des Lettres. C'est à eux seuls qu'il
 » convient, pour le bien de tous, de
 » s'exercer à l'étude. Une ignorance
 » modeste est le partage de tous les
 » autres ».

Emile.
 T. IV.

4° Il n'est pas possible que dans des
 Etats qui n'admettent ni science ni sa-
 vants, on laisse subsister une éducation
 telle que la nôtre. Aussi Jean-Jacques
 » a-t-il grand soin d'étendre son plan de
 » réforme sur l'éducation actuelle. Il
 » rejette celle de ces risibles établisse-
 » ments qu'on appelle Colléges, aussi
 » bien que celle qu'on reçoit dans le
 » monde, parce qu'elle n'est propre
 » qu'à faire des hommes doubles. Il

Emile.
 T. II. p. 52.
 157. 339.

» veut qu'un élève de la nature, fait
 » pour habiter les villes, sache y
 » trouver son nécessaire, tirer parti de
 » leurs habitants, vivre, sinon comme

» eux, du moins avec eux ; qu'enfer-
 » mé dans le tourbillon social, il ne
 » s'y laisse entraîner ni par les passions,
 » ni par les opinions des hommes, qu'il
 » voie par ses yeux, qu'il sente par
 » son cœur, qu'aucune autorité ne le
 » gouverne hors celle de sa propre
 » raison ; en un mot que, forcé de
 » sortir de la nature, il s'en tienne
 » néanmoins le plus près possible.

» En conséquence, point d'éducation
 » positive qui tende à former l'esprit
 » avant l'âge, à donner à un enfant la
 » connoissance des devoirs de l'homme.
 » Toute éducation, au contraire, doit
 » être *négative* ; c'est la meilleure ou
 » plutôt la seule bonne. Elle consiste
 » à perfectionner les organes, instru-
 » ments de nos connoissances ; avant de
 » nous donner les connoissances, elle
 » prépare à la raison par l'exercice des
 » sens : cette éducation n'est pas oisive.
 » Tant s'en faut. Elle ne donne pas
 » les vertus ; mais elle prévient les
 » vices. Elle n'apprend pas la vérité ;

T. VI.
p. 20, 30.

P. 31.

» mais elle préserve de l'erreur. Elle
 » dispose l'enfant à tout ce qui peut le
 » mener au vrai, quand il est en état
 » de l'entendre, & au bien, quand il est
 » en état de l'aimer. L'homme en effet
 » étant bon par sa nature, demeure tel
 » tant que rien d'étranger à lui ne l'al-
 » tère ; la méchanceté des hommes leur
 » vient d'ailleurs : ainsi le cœur humain
 » sera toujours bon, pourvu qu'on fêr-
 » me l'entrée au vice.

P. 33.

» Il faut donc laisser les enfants
 » dans l'ignorance, jusqu'à ce que leur
 » jugement, qui ne se forme que par
 » degrés, soit développé, & retarder
 » le plus longtems qu'il est possible le
 » développement des passions. Plutôt ;
 « les leçons de la sagesse ne signifient
 » rien pour l'enfant, hors d'état d'y
 » prendre intérêt & de les entendre ;
 » plus tard, elles ne prennent plus sur
 » un cœur déjà livré aux passions. On
 » doit donc différer de leur parler de
 » religion, de Dieu, de son existence,
 » des preuves de son existence, &c.

» parce que l'esprit de l'homme sans
 » culture, tel qu'il sort des mains de P. 41.
 » la nature, n'est pas en état de s'éle-
 » ver lui-même aux sublimes notions
 » de la Divinité. Ces notions se pré-
 » sentent à nous à mesure que notre es-
 » prit se cultive, & cette culture est
 » très-lente, parce que l'une des acqui-
 » sitions de l'homme, & même des plus
 » lentes, est la raison.

» L'éducation, pour être conyenable Emile.
 » à des élèves de la nature, destinés à T. III. IV.
 » vivre non dans les forêts, mais dans & V.
 » les villes, doit par conséquent être
 » naturelle. Ils ne doivent prendre
 » pour guide ni la raison qui égare,
 » ni l'autorité qui aveugle, mais la na-
 » ture *qui ne ment jamais*, c'est-à-dire,
 » le sens intime, le sens moral, la
 » conscience. Alors, ils verront que
 » l'homme doit être propre à toutes
 » les conditions humaines, que chaque
 » individu, membre d'une société, doit
 » avoir un talent, apprendre un métier;
 » qu'on peut être homme sans être fa-

» vant ; qu'on peut être délivré de cet
 » effrayant appareil de philosophie ,
 » dispensé de consumer sa vie à l'étude
 » de la morale ; qu'il ne faut que savoir
 » reconnoître son guide , le suivre ,
 » rappeler le sentiment intérieur , ce
 » sentiment exquis qui parle la langue
 » de la nature , qui aime la retraite &
 » la paix , qui fuit ou se tait devant les
 » préjugés , qui médite ou s'éleve aux
 » plus sublimes contemplations. Ils ver-
 » ront que Dieu a tout dit à nos yeux ,
 » à notre conscience , à notre juge-
 » ment ; que dans le grand livre de la
 » nature ouvert à tous les hommes , on
 » apprend à servir & adorer Dieu ; que
 » ce livre , parlant une langue intelli-
 » gible à tous les esprits , nul être rai-
 » sonnable n'est excusable de n'y pas lire ,
 » que par conséquent tous les autres
 » livres sont inutiles , ne font que dé-
 » grader la Divinité , ne disent rien de
 » plus que le Théisme ou la religion
 » naturelle , & que si l'on n'eut écouté
 » que ce que Dieu dit au cœur de

» l'homme, il n'y auroit eu qu'une reli-
 » gion sur la terre.

» Ils y verront avec la même évi-
 » dence qu'on doit éviter les Scepti-
 » ques, les Athées, les faux interprètes
 » de la nature, qui, sous prétexte d'ex-
 » pliquer la nature, sement dans les
 » cœurs de désolantes doctrines, don-
 » nent pour les vrais principes des
 » choses, les inintelligibles systêmes
 » qu'ils ont bâtis dans leur imagination,
 » ôtent aux affligés la dernière conso-
 » lation de leur misère; aux puissants
 » & aux riches le seul frein de leurs
 » passions; & qui, se vantant d'être les
 » bienfaiteurs du genre humain, fini-
 » roient par nous faire oublier les de-
 » voirs auxquels la sainte & bienfai-
 » tante voix de la conscience nous ra-
 » mene sans cesse.

T. XII.
 p. 131.

» Enfin, l'Emile, cet ouvrage indigne-
 » ment prostitué & profané dans la gé-
 » nération présente, mais qui peut faire
 » un jour révolution parmi les hom-
 » mes, si jamais il y renaît du bon sens

Tom. X.
 3^e prom.

» & de la bonne foi, l'Emile fera pour
 » les élèves de la nature vivants en so-
 » ciété, le livre élémentaire, la règle
 » de leur conduite.

Tel est, en peu de mots, le système de Jean-Jacques sur la route que doivent suivre, pour être heureux, l'homme naturel & l'homme civil. Hors de cette route, il n'y a point de bonheur à espérer dans cette vie, ni pour l'un ni pour l'autre. Je dis dans cette vie ; car persuadé qu'à la longue & après quelques épreuves expiatoires, presque tous les hommes jouiront de la présence de Dieu, Jean-Jacques ne s'occupe, dans ses écrits, que de la route du bonheur pour la vie présente.

T. XII. Je n'ai pas cru devoir faire entrer
 P. 127. dans cette Analyse quelques opinions particulières, qui n'ont aucun rapport avec la route du bonheur : par exemple, ce Philosophe, convaincu qu'il n'y a qu'un seul Dieu, admet néanmoins l'éternité de la matière. » J'ai

» toujours eu l'opinion de la coexistence
 » éternelle de deux principes ; l'un ac-
 » tif qui est Dieu, l'autre passif, qui est
 » la matiere, que l'être actif combine
 » & modifie avec une pleine puissance,
 » mais pourtant sans l'avoir créée, &
 » sans la pouvoir anéantir.

Il croit à la Providence, « elle est P. 105
 » pour lui un grand & consolant dogme ;
 » mais il pense que les événements par-
 » ticuliers ne sont rien aux yeux du
 » maître de l'univers, que sa provi-
 » dence est seulement universelle &
 » générale, qu'il se contente de con-
 » server les genres & les especes, &
 » de présider au tout.

» Il sent, il croit, il veut, il espere, P. 107
 » il ne doute pas un moment de l'im-
 » mortalité de l'ame. Il la défendra jus-
 » qu'au dernier soupir. Cependant, P. 206.
 » comme l'éternité des peines ne s'ac-
 » corde, selon lui, ni avec la foiblesse
 » de l'homme, ni avec la justice de
 » Dieu, cela lui fait soupçonner que
 » les ames des méchants, *les ames*

» noires pourroient bien être anéanties
» à leur mort ».

P. 405. Malgré son attachement pour son maître Calvin & pour sa réforme, il pense néanmoins très-avantageusement des principes de l'Eglise Catholique.
» Si j'étois né catholique, je demeure-
» rois catholique, sachant bien que
» cette Eglise met un frein très-salutaire
» aux écarts de la raison humaine, qui
» ne trouve ni fond ni rive, quand
» elle veut sonder l'abîme des choses.
Il parle de même du Clergé de France.
» J'aime naturellement le Clergé de
» France autant que je hais le nôtre.
» J'y ai beaucoup d'amis & j'ai toujours
» très-bien vécu avec eux ».

P. 98. » Quoiqu'il improuve le suicide en
» général, il est pourtant d'avis que
» le sage peut quelquefois déloger vo-
» lontairement, sans murmure & sans
» désespoir, quand la nature ou la for-
» tune lui porte bien distinctement l'or-
» dre de mourir ».

T. XII.
p. 206. On demande quel est le guide que
Jean-

Jean-Jacques a suivi. « Ce n'est, dit il,
 » ni la raison qui égare, ni l'autorité
 » qui aveugle. J'ai laissé la raison, &
 » j'ai consulté la nature, c'est-à-dire,
 » le sentiment intérieur. C'est lui qui
 » dirige ma croyance indépendamment
 » de ma raison.

La raison étoit, selon Jean-Jacques, T. XI.
 un mauvais guide. » Elle engendre l'a- P. 384.
 » mour-propre, le fortifie, le préci-
 » pite dans l'égoïsme. Les passions fé-
 » duisent la raison, l'aveuglent, l'en-
 » traînent. La nature seule, c'est-à-dire,
 » la conscience, est un juge infail-
 » lible,
 » un guide qui jamais ne nous égare.

» Il s'en tenoit à la nature, au grand T. XII.
 » livre de la nature ouvert à tous les P. 653.
 » hommes, & plus encore au sens mo-
 » ral, au sentiment intérieur, à ce
 » sentiment exquis du vrai, du beau,
 » du juste, en un mot, à la conscience
 » qui souvent dément dans le fond du
 » cœur la raison elle-même. O con- T. Emile.
 » science ! s'écrie-t-il, instinct divin,
 » immortelle & céleste voix, guide assuré

» d'un être ignorant & borné , mais in-
 » telligent & libre , juge infailible du
 » bien & du mal , qui rend l'homme
 » semblable à Dieu. C'est toi qui fais
 » l'excellence de la nature & la mora-
 » lité de ses actions. Sans toi , je ne sens
 » rien en moi qui m'élève au - dessus
 » des bêtes , que le triste privilège de
 » m'égarer d'erreurs en erreurs , à l'aide
 » d'un entendement sans regie & d'une
 » raison sans principe.

Emile.
 T. IV & V.

» Le seul maître de Jean-Jacques a
 » donc été , non pas sa raison , mais sa con-
 » science : il n'a consulté ni les Philo-
 » sophes anciens , ni les modernes. Tous
 » les livres , tant sacrés que profanes ,
 » étoient à ses yeux pour le moins
 » inutiles. Dieu avoit tout dit à son
 » cœur ». Puisqu'il n'a eu ni modèles ni
 maître , on doit donc le regarder
 comme l'auteur & l'inventeur de son
 système , comme le fondateur d'une
 nouvelle école , d'une nouvelle secte ;
 comme un réformateur qui , mécon-
 tent de toutes les institutions so-

ciales, les améiore toutes, sous pré-
 texte de conduire le genre humain
 dans la route du bonheur. Comment,
 en quel tems, à quelle occasion Jean-
 Jacques a - t - il fait cette découverte?
 Question curieuse & intéressante, qui
 exige une connoissance détaillée de
 sa vie, & qui terminera cette Analyse.

HISTOIRE

De Jean-Jacques & de sa découverte.

» Jean-Jacques Rousseau, fils d'un
 » horloger, né à Genève en 1712, lit
 » pendant son enfance un grand nom-
 » bre de romans qui lui donnent de la
 » vie humaine *des notions bisarres &*
 » *romanesques*; ensuite les hommes il-
 » lustres de Plutarque, qui lui forment
 » *un esprit libre & républicain, un ca-*
 » *ractere indomptable & fier, impatient de*
 » *joug & de servitude.* Il prend de bonne
 » heure, avec une de ses tantes, *le goût*
 » *ou la passion pour la musique*, est mis
 » en pension à la campagne, chez un

Tom. X.
 Conf. L. 1.

» Ministre protestant , pour y apprendre
 » avec le latin , tout le même fatras
 » dont on l'accompagne sous le nom
 » d'éducation ; n'y apprend pas beau-
 » coup de choses , quitte la pension ,
 » retourne à Genève , vit avec une
 » tante dévote , un peu piétiste , perd à
 » peu-près son tems , fait des marion-
 » nettes , des comédies , des sermons ,
 » devient amoureux de deux jeunes de-
 » moiselles , entre chez le greffier de la
 » ville , qui le renvoie à raison de son inep-
 » tie , en le déclarant un âne , qui n'est bon
 » qu'à mener la lime. Jean-Jacques est
 » en conséquence placé chez un gra-
 » veur , oublie dans cet apprentissage ,
 » latin , antiquité , histoire , vole des
 » asperges , devient friand & fripon , re-
 » prend par ennui le goût de la lecture
 » avec fureur , s'apperçoit qu'à force
 » de coups & de lectures dérobées ,
 » sa tête commence à s'altérer , vit en
 » vrai loup-garou , taciturne , sauvage ,
 » se fait un état fictif qui lui fait perdre
 » de vue son état réel ; de-là son goût

» pour la folitude, fon amour pour *les*
 » *objets imaginaires*, la facilité de s'en
 » occuper ; enfin, *inquiet & mécontent*
 » *de tout*, il quitte à l'âge de feize ans
 » maître, gravûre, état, patrie, fa-
 » mille, & va courir le pays.

Liv. 2.

» Après quelques jours de marche,
 » Jean-Jacques arrive à deux lieues de
 » Genève, chez un Curé catholique,
 » qui lui donne à dîner, le queftionne
 » fur fes projets, fa patrie, fa religion ;
 » & l'adrefte avec une lettre de re-
 » commandation à une jeune veuve
 » d'Anneci, nouvelle convertie, mais qui
 » s'étoit laiffée féduire, fous tout rap-
 » port, par un partifan de la philofophie
 » moderne. Cette Dame, d'ailleurs fort
 » aimable, & d'un caractère très - hu-
 » main, reçoit avec bonté le jeune Ge-
 » nevois, le garde chez elle depuis le jour
 » des rameaux 1728, jufqu'au mercredi
 » faint, le fait enfuite partir pour Tu-
 » rin ; Jean-Jacques eft reçu à l'hospice
 » des cathécumenes, dans lequel, après
 » plufieurs mois d'instructions, il fait

Liv. 3.

» abjuration solemnelle du Calvinisme.
 » Il sort de l'hospice avec vingt livres
 » dans la poche, se promene dans Turin,
 » fait la connoissance d'une jolie mar-
 » chande dont il devient amoureux fou,
 » est chassé par le mari, entre laquais chez
 » une Comtesse, passe trois mois au-
 » près d'elle, est témoin de sa mort ;
 » vole un ruban dans la maison, accuse
 » la Cuisiniere de ce vol, est renvoyé,
 » rencontre un jeune précepteur qui
 » lui donne des leçons de morale, de
 » religion & de vertus, trouve une
 » nouvelle condition, s'attache au fils
 » de la maison qui lui montre le latin,
 » se fait chasser parce qu'il s'est engoué
 » d'un jeune Gênois avec lequel il part
 » de Turin, n'ayant pour toute ressource
 » qu'une petite fontaine de héron, &
 » *commence la vie d'un vrai vagabond.*
 » Le Voyage ne fut pas long : au-
 » près d'Anneci, Jean - Jacques se sé-
 » pare de son compagnon, se présente
 » à la veuve sa bienfaitrice, qui lui
 » donne chez elle le logement & la ta-

» ble. Il en devient éperduement amou-
 » reux, & *passé le tems à des polissoneries;*
 » un parent de *cette dame le juge garçon*
 » *de peu d'esprit, sans idées, sans acquit,*
 » *très-borné à tous égards.* Il entre au
 » séminaire pour y apprendre le latin,
 » n'y fait aucun progrès, s'y livre à la
 » musique, dégoûte l'Evêque qui s'é-
 » toit chargé de payer sa pension, re-
 » bute le Supérieur Lazariste, & est
 » rendu à sa protectrice, *comme un su-*
 » *jet incapable d'entrer dans l'état ecclé-*
 » *siastique.* Elle imagine d'en faire un Mu-
 » sicien, & le place chez le Maître de Mu-
 » sique de la Cathédrale; mais il ne réussit
 » point davantage dans cet art, parce
 » qu'*un sentiment (l'amour) absorbant*
 » *toutes ses facultés, le mettoit hors*
 » *d'état de rien apprendre, pas même la*
 » *musique, bien qu'il y fit tous ses ef-*
 » *forts.* Il va conduire à Lyon son Maître
 » de musique, revient à Anneci, n'y re-
 » trouve plus la jeune veuve, qui avoit
 » été obligée de se rendre à Paris pour
 » affaires.

Liv. 4. » Durant cette absence , Jean-Jac-

» ques vit & loge avec un *aimable dé-*

» *bauche* , se prend d'une belle passion

» pour deux demoiselles d'Anneci , con-

» duit à Fribourg la femme-de-cham-

» bre de sa protectrice , vient à Laufane

» sans argent , se dit Maître de Musi-

» que de Paris , ose , sans savoir un mot

» de composition , donner un concert

» de sa façon , le fait exécuter , & s'at-

» tire les huées de toute la ville. Il se

» retire à Neuf-Châtel , y passe l'hiver ,

» apprend insensiblement la musique en

» la montrant , rencontre dans un ca-

» baret un Archimandrite grec , auquel

» il sert d'interprete , & qu'il accompa-

» gne à Fribourg , à Berne , à Soleure ,

» où le Prélat & l'interprete sont arrê-

» tés par ordre de M. le Marquis de

» Bonac , Ambassadeur de France.

» Jean-Jacques se jette aux pieds de

» l'Ambassadeur , lui raconte son his-

» toire , passe quelque tems dans son

» hôtel , reçoit cent francs pour faire

» le voyage de Paris , est adressé à un

» Colonel Suisse qui veut le placer
 » auprès de son neveu ; mais dégoûté
 » de la capitale, mécontent du Colo-
 » nel contre lequel il compose une fa-
 » tyre , apprenant que sa bienfaitrice
 » est partie depuis deux mois de Paris ,
 » il se détermine à la suivre , & prend
 » la route de Lyon. Il *s'enfonce*, en voya-
 » geant à pied , *dans le pays des chi-*
 » *meres* ; passe à Lyon plusieurs nuits
 » dans la rue , faute d'avoir de quoi
 » payer son gîte , rencontre un Antonin
 » qui lui fait copier de la musique , se
 » passionne pour une demoiselle , re-
 » çoit des nouvelles & de l'argent de
 » sa protectrice , & va la rejoindre à
 » Chambéri.

En 1732, Jean-Jacques, âgé de près
 » de vingt-un ans , commence pour la
 » première fois de gagner son pain
 » avec honneur , travaille pour le cada-
 » stre en qualité d'Ecrivain , apprend
 » dans le bureau l'arithmétique prati-
 » que ; toujours occupé néanmoins de
 » ses visions romanesques , il se dégoûte

Liv. 5.

» de son emploi, le quitte, & se dévoue
 » pour la vie à l'état de Maître de Musi-
 » que. Rousseau trouve à Chambéri plus
 » d'écolières qu'il ne lui en faut pour rem-
 » placer les appointements de son em-
 » ploi ; il a la tentation d'herboriser avec
 » *Anet*, qu'il dit avoir été en même
 » tems, le laquais, le Jardinier & le
 » galant de la dame sa bienfaitrice ; il
 » n'est pas long-tems lui-même sans
 » partager avec *Anet* ses faveurs, &
 » devient peu après, par la mort d'*Anet*,
 » seul favori. Alors chef de la maison,
 » il prend des maîtres de danse, des
 » maîtres en fait d'armes, tout cela,
 » dit-il, peine perdue, *parce qu'il*
 » *s'obstine* follement à chercher sa for-
 » tune dans la musique ; *il croit devenir*
 » *un Orphée moderne, dont les sons*
 » *doivent attirer tout l'argent du Pérou.*
 » Il vole à Besançon pour apprendre
 » la composition, mais sans succès :
 » revient à Chambéri, étudie Rameau,
 » parvient à l'entendre, refuse la di-
 » rection du concert public, voyage,

» passe quelques années entre la musi-
 » que , les magisteres , les projets de
 » fortune , lit par occasion les lettres
 » philosophiques de Voltaire , *prenant*
 » *plutôt le jargon des livres que la con-*
 » *noissance de leur contenu* , & tombe
 » malade.

» *L'épée use le foureau* , remarque ici Liv. 6.
 « Jean-Jacques , *mes passions m'ont tué.*
 » Quelles passions , dira-t-on ? *Des*
 » *riens. D'abord les femmes , j'étois*
 » *brûlant d'amour.* Ensuite j'étois tour-
 » menté du mauvais état de nos affai-
 » res. *La musique* étoit pour moi une
 » autre passion non moins consumante.
 » En un instant, *me voilà forcé* pour les
 » échecs. J'en devins maigre , jaune ,
 » presque hébété. Que fais-je ? Toutes
 » les folies , les goûts fugitifs d'un seul
 » jour , un voyage , un concert , un
 » souper , une promenade , un roman ,
 » une comédie , tout devenoit pour moi
 « une passion violente. Les vapeurs
 » succéderent aux passions. Je pleurois ,
 » je soupirois à propos de rien. A force

» de soins , on me sauva ; un reste de
 » fièvre duroit toujours. On m'ordonna
 » le lait. On voulut que je le prisse à la
 » campagne. Nous nous fixâmes aux
 » Charmettes, à la porte de Chambéri.
 » Nous en prîmes possession en 1736.
 » En y entrant je dis, *ce séjour est celui*
 » *du bonheur & de l'innocence* ; si nous
 » ne les trouvons pas ici l'un avec l'au-
 » tre, il ne faut les chercher nulle part.

» Cependant l'air de la campagne ne
 » rend pas à Jean-Jacques la santé, il
 » quitte le lait, se met à l'eau, dépérit
 » à vue d'œil, s'occupe de religion ; sa
 » maîtresse, qu'il nomme toujours sa ma-
 » man, lui est *beaucoup plus utile pour*
 » *cet objet que tous les Théologiens ne*
 » *lui auroient été* ; il lit des livres de l'O-
 » ratoire, en fait usage *d'une manière*
 » *moins propre à l'instruire qu'à l'accab-*
 » *bler* ; s'accable en effet au point de
 » ne pouvoir plus ni rien voir, ni rien
 » savoir, forme le chimérique projet
 » d'accorder Loke, Mallebranche,
 » Leibnitz, Descartes, & se brouille

» *la tête de plus en plus* ; malgré son
 » défaut de capacité , car il est certain ,
 » dit-il , que j'en eus toujours fort peu
 » pour l'étude , il se livre à la géomé-
 » trie , à l'algebre , au calcul , au latin ,
 » à l'histoire , à la géographie , à la chro-
 » nologie , à l'astronomie : il a de plus la
 » manie de vouloir tout apprendre par
 » cœur, ce qui le rend *comme hébété*. Jean-
 » Jacques va demander à Genève le bien
 » de sa mere, n'éprouve aucune difficulté
 » sur son changement de religion, re-
 » çoit son argent , l'apporte aux Char-
 » mettes , a de nouvelles vapeurs , étu-
 » die l'anatomie , s'imagine d'après cette
 » étude que la base de son mal est un
 » polipe au cœur , prend une chaise à
 » Grenoble , & court à Montpellier
 » dans le dessein de consulter M. Fitzes.

» Je trouve dans la route , dit Jean-
 » Jacques , le médecin qu'il me falloit ,
 » je rencontre une brillante compagnie.
 » Voilà une très-aimable femme qui
 » m'entreprend , & adieu le pauvre
 » Jean-Jacques , ou plutôt , adieu la fie-

» vre, les vapeurs, le polipe, tout part
 » auprès d'elle. Je puis dire que durant
 » tout le voyage, je m'enivrai des
 » plus douces voluptés, & que je lui
 » dois de ne pas mourir sans avoir
 » connu le plaisir. Après la séparation,
 » & six semaines de séjour à Montpel-
 » lier, Jean-Jacques de retour aux Char-
 » mettes, trouve sa place prise par un
 » beau garçon perruquier. Désolé, au
 » désespoir, il refuse d'avilir sa mai-
 » tresse en partageant ses faveurs avec
 » le nouveau venu, quitte la maison,
 » se rend à Lyon, est pendant un an
 » Précepteur des enfans de M. de Ma-
 » bli, se passionne à l'ordinaire pour
 » la maitresse de la maison, vole du vin
 » d'Arbois, est découvert : privé de
 » la direction de la cave, il se dégoûte
 » d'un métier auquel il n'étoit pas pro-
 » pre, quitte ses deux disciples, con-
 » vaincu qu'il ne parviendroit jamais à
 » *les bien élever*; retourne aux Char-
 » mettes, y est froidement accueilli,
 » prévoit la ruine prochaine de *sa chere*

» *maman*, &, revenant à ses anciennes
 » idées, le voilà bâtissant de nouveaux
 » châteaux en Espagne, pour titer cette
 » pauvre dame des extrémités cruelles
 » où il la voit prête à tomber.

» Je ne me sentoient pas, ajoute-t-il, Liv. 6.
 » vers la fin de ses Confessions, assez
 » savant, & ne me croyois pas assez
 » d'esprit pour briller dans la républi-
 » que des lettres, & faire une fortune
 » par cette voie. Je rêvai avec succès
 » sur la musique. Je parvins à noter
 » quelque musique que ce fût par mes
 » chiffres. Dès ce moment je crus ma
 » fortune faite. Je ne songeai qu'à partir
 » pour Paris, ne doutant pas qu'en
 » présentant mon projet à l'Académie,
 » je ne fisse une *révolution*. Plein d'idées
 » magnifiques & toujours le même dans
 » tous les tems, je partis de Savoie,
 » avec mon système de musique, com-
 » me autrefois j'étois parti de Turin
 » avec ma fontaine de Héron.

C'est ainsi que Jean-Jacques termine T. XII.
 ses Confessions : » en 1740, il arrive à p. 166.

- » Paris, copie, pour gagner la vie, de
 » la musique & des cahiers de philo-
 » sophie, présente à l'Académie des
 » Sciences, en 1742, son projet con-
 » cernant de nouveaux signes pour la
 » musique, ne fait pas la révolution
 » dont il s'étoit flatté, donne en 1743,
 » une dissertation sur la musique mo-
 » derne, part la même année pour
 T. VI. » Venise, en qualité, dit-il, de pre-
 P. 195. » mier Secrétaire de l'Ambassadeur, &
 » emploie dans cette ville une maniere
 » de fort assez étrange. De retour à
 T. XI. » Paris, il vit avec la fille de sa gou-
 P. 4. » vernante, dont il a plusieurs enfans,
 Tom. X. » qu'il expose à la porte d'un hôpital;
 » & parvient jusqu'à l'année 1750, *plein*
 Tom. X. » *de vices d'habitude, vivant au ha-*
 3^e prom. » *sard, sans principes bien décidés,*
 » *fréquentant des Philosophes modernes,*
 » *ardents missionnaires d'athéisme,* qui
 » avoient ébranlé toutes les certitudes
 « qu'il croyoit avoir sur les points les
 » plus importants, contre lesquels il se
 » défendoit assez foiblement *par peu de*
talents,

↳ *talents* pour soutenir la dispute ;
 ↳ *mais son cœur leur répondoit mieux*
 ↳ *que sa raison, & il s'accusoit moins*
 ↳ *d'erreur que d'ineptie.*

Il faut l'avouer. Jusqu'ici rien n'annonce dans Jean - Jacques , un T. X.
Conf. L. 3.
6. Philosophe. D'après ses Confessions écrites par lui - même , on ne voit en lui qu'un jeune débauché , un libertin , une espece d'entoufiaste qui se livre avec une imagination ardente & romanesque , aux plans les plus bisfarses , les plus enfantins , les plus fous ; qui fonde , à l'âge de dix - neuf ans , sur une phiole vuide , la subsistance du reste de ses jours ; qui , à 25 ans , ne doute point de son salut , parce qu'en lançant une pierre de fort près , il a frappé un très-gros arbre au beau milieu ; qui , à trente ans , compte faire fortune & opérer une révolution avec son système de musique ; d'ailleurs toujours enfoncé dans le pays des chimeres , sans acquit , sans étude , & , de son propre aveu , sans esprit , sans jugement , sans

talents, & sans disposition pour en acquérir.

Comment, par quelle métamorphose, ce jeune voluptueux invente-t-il tout-à-coup un système, sinon solide, du moins profond, & profondément pensé? Comment se fait-il qu'il développe ce système avec une éloquence si méthodique, si touchante, si persuasive & si séduisante, que peu s'en est fallu qu'il n'ait formé dans l'Europe une secte aussi entoufiaste qu'il l'étoit lui-même? Ce phénomène est sans doute très-singulier. Jean - Jacques seul peut en donner l'explication. Voici comme il raconte le fait dans une lettre du 12 Janvier 1762.

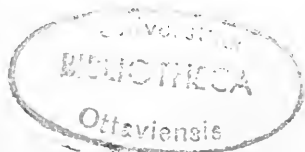
T. XII. » Après avoir passé quarante ans de
p. 248. » ma vie, mécontent de moi-même &
 » des autres, tout-à coup un heureux
 » hasard vint *m'éclairer*. Je voudrois
 » pouvoir peindre ce moment qui me
 » sera toujours présent.

« J'allois voir Diderot, alors prison-
» nier à Vincennes. J'avois dans ma

» poche un Mercure de France , que
 » je me mis à feuilleter le long du che-
 » min. Je tombe sur la question de
 » l'Académie de Dijon qui a donné
 » lieu à mon premier écrit.

» Si jamais quelque chose a ressemblé
 » à une *inspiration* subite , c'est le mou-
 » vement qui se fit en moi à cette lec-
 » ture. *Tout-à-coup* je me sens l'esprit
 » ébloui de *mille lumieres* ; des foules
 » d'idées se présentent à la fois ; je me
 » sens *la tête prise* par un étourdisse-
 » ment semblable à *l'ivresse* ; une vio-
 » lente palpitation m'opresse , souleve
 » ma poitrine ; ne pouvant plus respi-
 » rer en marchant , je me laisse tom-
 » ber sous un des arbres de l'avenue ,
 » & j'y passe une demi-heure dans une
 » telle *agitation* , qu'en me relevant ,
 » j'apperçus tout le devant de ma veste
 » mouillé de mes larmes, sans avoir senti
 » que j'en répandois.

» Oh ! Monsieur , si j'avois pu écrire
 » le quart de ce que j'ai vu & senti sous
 » cet arbre , avec quelle clarté j'aurois



» fait voir toutes les contradictions du
 » système social ! avec quelle force
 » j'aurois exposé tous les abus de nos
 » institutions ! avec quelle simplicité
 » j'aurois démontré que l'homme est
 » *bon naturellement* , & que c'est par
 » ces institutions seules que les hommes
 » deviennent méchants.

» Tout ce que j'ai pu retenir de ces
 » foules de grandes vérités , qui dans
 » un quart-d'heure *m'illuminaient* sous
 » cet arbre , a été foiblement épars
 » dans les *trois principaux* de mes
 » écrits , savoir ; ce premier discours ,
 » celui sur l'inégalité , & le traité de
 » l'éducation , lesquels trois ouvrages
 » sont *inséparables* & forment ensemble
 » un *même tout*. Tout le reste a été
 » perdu.

» Voilà comment , lorsque j'y pensois
 » le moins , je devins Auteur presque
 » *malgré moi*. Il est aisé de concevoir
 » comment l'attrait d'un premier succès,
 » & les critiques *des barbouilleurs* me
 » jetterent tout de bon dans la carrière.

» Avois je quelques talents pour écri-
 » re ? Je ne fais. Une vive persuasion
 » m'a toujours tenu lieu d'éloquence,
 » & j'ai toujours écrit lâchement & mal
 » quand je n'ai pas été fortement per-
 » suadé. Ainsi c'est peut-être un retour
 » caché d'amour propre qui m'a si pas-
 » sionnément attaché à la vérité, ou
 » à tout ce que j'ai pris pour elle.

Cette même anecdote, Jean-Jacques la répète, presque mot pour mot, dans plusieurs de ses écrits postérieurs à la lettre qui vient d'être citée, notamment dans celle à M. de Beaumont, du 18 Novembre 1762 ; dans ses Dialogues composés en 1776, & dans ses Rêveries du Promeneur Solitaire, écrites en 1778, peu de tems avant sa mort.

Jean-Jacques est donc exactement & à la lettre, le Philosophe *malgré lui*. En un quart-d'heure, & comme par inspiration subite, il a vu, non-seulement la vraie route du bonheur, mais les principes, les preuves, les conséquences, & tout l'ensemble de son sys-

T. VI.
p. 6.

T. XI.
p. 238. 445.

Tom. X.

Tom. XI.
p. 253. 238.

tême. A l'aspect de *cette foule de grandes vérités*, fortement persuadé qu'il lui est réservé de réformer le genre humain, & d'opérer sur la terre une grande *révolution*, « il prend la plume » pour dire aux hommes des choses » *grandes, neuves, nécessaires*. De la » vive effervescence qui se fait alors » dans son ame, sortent des étincelles » de genie qu'on voit briller dans ses » écrits, durant dix ans de fièvre & » de délire; car, c'est ainsi qu'il s'en » explique lui-même, & il ajoute que » les ames vulgaires ne voient dans ses » productions que de l'éloquence & de » l'esprit, tandis que celles qui habi- » tent *nos régions éthérées*, y recon- » noissent avec joie une des leurs.

En effet, à peine Jean-Jacques a-t-il essuyé ses larmes & quitté l'arbre de Vincennes, qu'il donne dès la même année 1750, son Discours sur l'abus des Arts, des Lettres & des Sciences; en 1754, le Discours sur l'inégalité; en 1758, la Lettre sur les Spectacles; en

1760, la Nouvelle Héloïse ; en 1762, le Traité sur l'éducation, & le Contrat Social. Toutes ces productions se succèdent avec une rapidité incroyable, & se répandent avec un succès qui ne l'est guere moins.

Ce n'est pas tout, il se determine à prêcher d'exemple, & vole en 1754, à Genève ; là, renonçant à l'Eglise Catholique, il se reconcilie avec sa patrie, & avec la religion de ses peres, se retire, le 9 Avril 1756, à Montmorenci, déclare qu'il ne commence à vivre que depuis cette époque, imagine dans sa solitude *un autre univers, un nouveau monde moral, un véritable âge d'or, la terre couverte d'hommes simples, bons, sages & heureux.*

« A cette époque, une grande révolution se fait en lui ; il quitte le monde & ses pompes, renonce à toute parure ; plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorures, de coiffure ; une perruque toute simple,

» un bon gros habit de drap. Il dé-
 » racine de son cœur les convoitises
 » qui donnent du prix à tout ce qu'il
 » quitte, se met à copier de la musique
 » à tant la page; ne borne pas sa ré-
 » forme aux choses extérieures, se
 » compose une doctrine aussi saine que
 » simple, qui fait craindre Dieu & ai-
 » mer les hommes, qui sans épicuréis-
 » me ni casardage, ne tend qu'au bon-
 » heur du genre humain, telle à-peu-
 » près que celle qu'il a consignée dans
 » la profession de foi du Vicaire Sa-
 » voyard; se promet, à raison de cette
 » réforme, une vie heureuse & tran-
 » quille, le vrai bonheur, la paix in-
 » térieure & extérieure ».

Mais, ô vanité des vanités ! tout-
 à-coup Jean - Jacques se voit assailli
 de toutes parts. Ses écrits sont condam-
 nés, flétris, censurés à Paris, le 9 Juin
 1762; il est lui-même décrété de prise-
 de-corps, obligé de quitter sa solitude
 & de fuir hors de France. Genève, sa
 patrie, le traite avec plus de rigueur

encore ; errant de pays en pays, il est presque lapidé à Moitiers-Travers. En vain pour se justifier, adresse-t-il au public sa Lettre contre Monseigneur l'Archevêque de Paris, & ses neufs Lettres de la Montagne. Tous ses efforts sont inutiles ; on persiste à le juger coupable ; ne trouvant d'asyle nulle part, il est réduit à demander qu'on l'enferme, & ne pouvant obtenir cette faveur, il prend le parti de se retirer en Angleterre, sous la sauve-garde & dans la compagnie du Docteur Hume. Là, pour comble de disgrâce, il se brouille avec ce Philosophe, & n'éprouve, pendant son séjour dans cette Isle, que chagrins, dégoûts, mortifications & mépris.

Ce n'est pas que durant le cours de T. XII.
cet orage, il n'ait vu luire quelques P. 413.
rayons d'espérance. En 1764, Paoli, Général de la nation Corse, lui fait demander *une bonne législation*, le fait prier d'être *le Législateur des Corfès*. La négociation s'entame par l'entre-

mise d'un Officier de distinction. L'espoir de contribuer au bonheur d'un peuple dont Jean-Jacques avoit dit du bien dans son Contrat social , *lui eleve l'ame & le transporte*. Il trace aussitôt le plan d'un système politique , proteste qu'il ne sera plus occupé que de la Corse , projette même de passer dans cette Isle & de s'y établir. Tout étoit disposé pour le départ , lorsqu'il apprend que les Troupes Françoises sont entrées dans la Corse & en ont pris possession. A cette triste nouvelle la correspondance cesse , les flatteuses espérances du futur Législateur s'évanouissent.

Tom. I. Vers l'an 1772 , on propose à Jean-
P.417 53⁸. Jacques *une refonte* du gouvernement de Pologne. Il s'y livre avec la plus grande ardeur. Il compose à cette occasion un grand ouvrage intitulé : *Considerations sur le Gouvernement de Pologne & sur sa réformation , projetée par Jean-Jacques Rousseau*. Il y renouvelle les mêmes principes qu'il

avoit établi en 1762 dans le Contrat social, & conclut cet écrit par ces paroles remarquables. « Peut - être tout » ceci n'est-il qu'un tas de chimères ; » mais voilà mes idées. Ce n'est pas ma » faute si elles ressemblent si peu à celles » des autres hommes. » Ce travail , au reste , n'a eu aucune suite ni pour la Pologne , ni pour son réformateur.

« Enfin , le malheureux Jean-Jac- Tom. XI.
» ques sans appui , sans défenseur sur P. 443.
» la terre , outragé , moqué , diffamé ,
» trahi de toute une génération , chargé
» depuis quinze ans de traitements
» pires que la mort , & d'indignités
» inouïes jusqu'ici parmi les humains , »
imagine de faire passer au Roi sa justification ; compose à cet effet un gros volume intitulé *Rousseau juge de Jean-Jacques* , en trois Dialogues qui forment le onzième volume de sa collection ; il se met en tête d'aller lui-même le placer , le 24 Février 1776 , sur le grand autel du chœur de Notre-Dame , espérant que l'éclat d'une démarche

aussi solemnelle feroit parvenir son manuscrit jusques sous les yeux du Roi ; *ce qui étoit*, dit-il , *tout ce que j'avois à désirer de plus favorable.* La tentative ne réussit pas. Alors confus , désespéré , hors de lui-même , il prend le parti de se livrer uniquement à la Providence , de ne plus s'occuper que de botanique & de promenades champêtres , & de se séquestrer de tout le genre humain : de-là sa retraite à Ermenonville , de-là *ses Réveries du promeneur solitaire* , suivies bientôt après de sa mort , arrivée le quatre Juillet 1778 , à l'âge de 66 ans. Après avoir tant écrit sur la route du bonheur , il meurt le plus malheureux des hommes.

Passons maintenant à M. Gebelin , donnons l'Analyse de ses ouvrages. Ces deux écrivains ont plus de rapport entr'eux qu'on ne l'a imaginé jusqu'à présent.



A N A L Y S E

D E S O U V R A G E S

DE M. COURT DE GEBELIN.

M. Court de Gebelin a donné, depuis 1773 jusqu'en 1782, neufs volumes *in-4°* intitulés : *Le Monde primitif analysé & comparé avec le Monde moderne, ou Recherches sur les antiquités du Monde.* Tom. I. plan gén. P. 7.

Il a de plus publié, en 1783, une Lettre à ses Souscripteurs sur la guérison par le Magnétisme animal, dans laquelle il prétend que la découverte de M. Mesmer *tient aux tems primitifs.* Lett. p. 44.

Le Monde primitif est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur se considère le Monde primitif relativement *aux mots*, & se propose, après avoir recherché l'origine du langage Tom. I. plan gén. P. 7.

» & de l'écriture, de donner une Gram-
 » maire universelle, un Dictionnaire de
 » la langue primitive, quatre Diction-
 » naires des langues latine, françoise,
 » grecque & hébraïque, avec un Dic-
 » tionnaire étymologique des noms
 » propres, de lieux, &c. & une Bi-
 » bliothèque ou notice des auteurs qui
 » ont traité de ces objets ».

P. 65.

Dans la seconde partie, il envisage le
 Monde primitif relativement *aux cho-*
ses, & la divise en deux branches; fa-
 voir, « *l'Antiquité allégorique & l'An-*
tiquité historique. Sur l'Antiquité al-
 » légorique il explique, 1° le Génie
 » symbolique de l'antiquité; 2° sa My-
 » tologie & ses Fables sacrées; 3° les
 » Cosmogonies & Théogonies de tous
 » les Peuples; 4° les Peintures sacrées
 » de l'antiquité, ses Emblèmes, son
 » Blason, ses Symboles; 5° la Doctrine
 » symbolique des nombres & comment
 » la Doctrine de Pythagore, celle de
 » Platon, la cabale des Juifs, &c. en
 » sont sorties; 6° il annonce en outre

» un Dictionnaire hyeroglyphique de
 » l'Antiquité avec ses figures.

» Par rapport à l'*Antiquité histori-*
 » *que*, persuadé que l'Histoire ne con-
 » siste pas à raconter de simples faits,
 » mais à juger les faits par des *princi-*
 » *pes antérieurs & certains*; il exami-
 » ne, 1^o la Géographie du Monde pri-
 » mitif; 2^o sa Chronologie; 3^o ses Tra-
 » ditions ou son Histoire; 4^o ses Usa-
 » ges ou ses Mœurs; 5^o ses Dogmes;
 » 6^o ses Loix agricoles; 7^o son Calen-
 » drier, ses Fêtes & son Astronomie;
 » 8^o ses Arts, tels que sa Poésie, sa
 » Peinture, sa Sculpture, sa Musique,
 » &c. »

P. 76.

Telle est la division générale que
 M. Gebelin fait de son Monde primi-
 tif. Sur quoi il est bon d'observer;
 1^o qu'il s'en faut beaucoup que ce plan
 soit exactement rempli dans les neufs
 volumes que cet Ecrivain nous a laissés.
 Vingt volumes de plus n'auroient pas
 été suffisants pour terminer *ce qui lui*
restoit à faire; 2^o il n'a pas suivi dans

la distribution de ses neufs volumes l'ordre qu'il vient d'annoncer. Il entremêle, avec une confusion qui paroît réfléchie, toutes sortes de matieres, & croit

- T. VIII. s'en justifier, en disant « qu'il n'auroit
vue gén. » pas intéressé ses lecteurs, s'il avoit
p. 28. » commencé par le Dictionnaire primitif,
» & que, d'ailleurs, il a voulu partir
» du connu pour arriver de conséquen-
» ce en conséquence à l'inconnu, qui se
» trouve ainsi démontré au moment
» où on parvient jusqu'à lui. Il faut
» encore remarquer que le Monde
» primitif, quel qu'immense qu'il soit
» dans ses détails, est néanmoins, com-
P. 70. » me le dit M. Gebelin, un tout étroi-
» tement lié, posé sur des principes
» très-simples, dans le plus petit nom-
Tom. I. » bre possible; que même on y trouve
plan gén. » par-tout *l'unité* dans le principe, &
p. 95. » la *diversité* la plus grande dans les
P. 93. » conséquences ».

En effet, M. Gebelin ne se propose qu'un seul but, qui est de montrer aux hommes la vraie route du bonheur.

Il s'en explique clairement dans toutes les parties de son ouvrage. Je me contente de deux ou trois textes très-précis. « En ramenant, dit-il, par nos » recherches les connoissances humai- » nes aux *besoins* des hommes & à » *l'ordre naturel* qui décide impérieuse- » ment du sort des peuples, ils y ap- » perçoivent *la vraie route* de leur fé- » licité, *la source du bonheur*, la règle » de leur conduite, les vrais principes » de la félicité publique, la base im- » muable de la prospérité des Etats ».

Ailleurs il ajoute : » Puissent ces re- » cherches être agréables à nos lec- » teurs ! Heureux nous-mêmes, *si en* » *amusant* nos contemporains, nous » pouvons leur devenir utiles, en fixant » leurs idées sur des vérités d'une » toute autre importance que la con- » noissance de l'antiquité & de ses al- » légories, si nous pouvons les rap- » procher de leur véritable but, qui » est la connoissance *de l'ordre* qui pré- » sède *au bonheur* des peuples, & celle

Tom. I.
gen. all.
p. 161.

» des moyens propres à le faire fleurir ».

Rien de plus formel : dans tout ce que M. Gebelin dit sur les Allégories, les Antiquités, les Origines, les Ety-mologies, les Mythologies, les Lan-gues, &c. il se propose d'*amuser* ses lecteurs, il cherche à les *instruire*; mais *son véritable but* est de leur faire connoître l'*ordre*, qui seul peut conduire *au bonheur*.

Tom. I.
plan gén.
P. 93.

Il ne se borne pas même au bonheur des individus, il travaille pour la prospérité des Empires & de ceux qui les gouvernent, il veut fixer à jamais la base immuable de leur prospérité. « En » ramenant tout à l'ordre & aux be- » soins, on verra, dit-il, s'élever sur » une base immuable cette prospérité » des Etats, qu'on s'imaginait si mal » à propos être assujettie irrévocable- » ment aux vicissitudes humaines, & » dépérir nécessairement après être » parvenue au plus haut degré de la » grandeur & de la gloire; préjugé » aussi vain, aussi absurde & plus per-

» nicieux encore qu'aucun de ceux
 » que nous combattons dans ces re-
 » cherches. Les Nations ne seront plus
 » exposées à être effacées de dessus la
 » face de la terre ».

Le vrai but de M. Gebelin est donc
 de tracer, pour les Rois & pour les
 Sujets, une route qui les fixe à jamais
 dans la position la plus heureuse. Aussi
 ne regarde-t-il pas son Monde Primitif
 comme un ouvrage de *simple curiosité*.

P. 91.

« Non ; c'est *un écrit instructif*, c'est une
 » tâche à laquelle il est appelé par la
 » Providence, c'est un monument qu'il
 » élève pour la consolation de tous les
 » hommes, ses freres & ses amis ; il se
 » croiroit coupable envers la Providen-
 » ce, envers les semblables ; envers le
 » *grand ordre*, s'il se relâchoit un seul
 » instant dans son travail. Si l'humanité
 » entiere a paru, dès son début, jeter sur
 » lui un regard secourable, c'est qu'elle
 » a deviné ses intentions ; en un mot,
 » après avoir élevé un pareil monu-

T

T. VIII.

vue gén.
P. 58. 19.

52. 68.

T. VIII.

p. 581.

» ment, il s'endormira avec confiance
 » dans le fein de ses peres ».

T. VIII.
 p. 581. M. Gebelin va encore plus loin : « il
 » déclare, il est convaincu qu'il a *une*
 » *mission* particuliere pour éclairer le
 » genre humain à travers les brouil-
 » lards des Allégories, des Antiqui-
 » tés, des Origines, des Fictions, &
 » pour le ramener au simple, aux voies
 » de la nature; hors desquelles les
 » hommes tenterent toujours de mar-
 » cher & toujours à leur dommage ».

Mais en quoi M. Gebelin fait-il
 consister la route du bonheur? Il la ré-
 duit à ces deux mots, *ordre & besoin*.
 T. VIII.
 vue gén.
 p. 19. Aussi dans les passages qui viennent
 d'être cités, a-t-il soin de ramener tou-
 tes ses recherches, à *l'ordre & au be-*
soin; c'est-à-dire, à l'attention que les
 hommes doivent avoir de choisir, sous
 la direction du grand ordre, *les moyens*
les plus propres à pourvoir au besoin
physique de l'humanité; car, c'est dans
 l'obéissance à ce grand ordre que consiste

uniquement la route du bonheur. Elle est le seul moyen qui soit donné aux hommes pour s'élever au-dessus de leur état primitif, pour arriver à la plus grande perfection physique & morale. En un mot l'obéissance à l'ordre, au grand ordre, est l'unique principe de M. Gebelin, « la seule route du » bonheur, *hors de laquelle n'est de » droit & de gauche que desordre, con- » fusion, anarchie & chaos, & sans » laquelle point de salut* ».

De-là, les éloges pompeux qu'il fait de l'ordre, du grand ordre dans toutes les pages de son Monde Primitif.

Tom. I.
gen. all.
p. 157. 158.
159.

Selon lui, « c'est le grand ordre qui » dirige tout d'une manière aussi ad- » mirable que constante. Le grand or- » dre règle tout, amène tout, hors » de lui rien n'est bien. Le grand ordre » est établi par la Providence pour » diriger l'homme dans le choix des » moyens les plus propres à pourvoir » à ses besoins. L'ordre & le besoin ont » développé dès les premiers instants

P. 98.

T. III.
p. 280.

» le germe de tous les talents , de tous
 » les arts , de toutes les connoissances.
 » Le grand ordre harmonique peut seul
 » conduire les hommes, &c. , &c. »

T. VIII. De-là , ses vœux ardents pour le
 vue ^{général}
 d. 19. rétablissement de l'ordre. « Qu'on ren-
 » tre dans l'ordre, dit-il , la paix , l'a-
 » bondance , la justice , le bonheur
 » reviendront consoler & réjouir l'U-
 » nivers. Que l'humanité fera heureuse
 » lorsque l'ordre sera rétabli ! Qu'on
 » sera fier d'être homme ! Puisse ma
 » Patrie , puisse l'Empire magnanime
 » des lys contribuer au retour de l'or-
 » dre , en donner le premier exemple.
 » à l'Univers ! Heureux moi-même , si
 » je puis affoiblir les préjugés terribles
 » qui empêchent les peuples d'être sen-
 » sibles à la voix des hérauts de l'ordre
 » & de la félicité publique » !

De-là enfin , cette superbe & magni-
 fique description de l'ordre , que M.
 Gebelin exprime dans des termes un
 peu énigmatiques , mais qui s'éclairci-
 ront par la suite.

« Il existe un ordre éternel & im-
 » muable qui unit le ciel & la terre ,
 » le corps & l'ame , la vie physique &
 » la vie morale ; les hommes , les so-
 » ciétés , les empires , les générations
 » qui passent , celles qui existent , celles
 » qui arrivent ; qui se fait connoître
 » par une seule parole , par un seul
 » langage , par une seule espece de
 » gouvernement , par une seule reli-
 » gion , par un seul culte , par une seule
 » conduite ; hors de laquelle de droite
 » & de gauche n'est que désordre , con-
 » fusion , anarchie & chaos , sans la-
 » quelle rien ne s'explique , & avec
 » laquelle tous les tems , tous les lan-
 » gages , toutes les allégories , tous les
 » faits se développent , se casent , s'ex-
 » pliquent avec une certitude & une
 » évidence irrésistibles , dignes de la lu-
 » miere éternelle sans laquelle il n'y a
 » point de vérité , & qui est elle-même
 » la vérité faite pour tous les hommes ,
 » & sans laquelle point de salut ».

P. 19.

Pour développer le système du grand

ordre & son influence immense sur le bonheur du genre humain , M. Gebelin envisage d'abord l'homme en lui-même & dans son état primitif.

T. VIII. « L'homme sous ce rapport est, selon
 P. 570. 573. » lui, une *creature privilegiee*, pourvue
 578. » d'un instinct *perfectible*, susceptible
 » de *perfectibilite*. Cet instinct n'est mis
 » en activité que par le besoin phy-
 » que toujours pressant, toujours re-
 » naissant; parce que Dieu veut que
 » la création physique & ses ressorts
 » devant être le moyen de la perfec-
 » tibilité de l'homme, l'instinct primi-
 » tif soit mis en œuvre par les néces-
 » sités physiques, & ne puisse se per-
 » fectionner, devenir industrie, parve-
 » nir à l'intelligence, s'élever à la plus
 » grande perfection physique & morale,
 » que par *le besoin* ».

Tom. I. Le besoin physique est donc le vrai,
 plan gén. l'unique ressort de notre espèce, le pre-
 p. 78. mier mobile, le seul principe de toutes
 les opérations humaines. *Tout est né
 du besoin.* « C'est le premier germe,

» placé par le Créateur au-dedans de
 » nous avec une telle force, qu'il nous
 » est impossible de nous y refuser ».

Indépendamment de l'instinct pri-
 mitif & du besoin physique qui sont
dans l'homme, qui lui sont *intérieurs*,
 » la Providence a placé *autour de lui*,
 » avec une profusion admirable, toutes
 » les ressources, tous les moyens né-
 » cessaires pour la satisfaction pleine &
 » entière de tous ses besoins. Au mi-
 » lieu des richesses de la nature, de
 » cette multitude immense d'êtres phy-
 » siques destinés à satisfaire ses besoins,
 » l'homme peut choisir & peut *se trom-*
 » *per dans son choix*; il peut par indo-
 » lence, ou autrement, se contenter des
 » productions spontanées de la terre,
 » de la chasse, de la pêche, en un
 » mot, il peut choisir les moyens les
 » moins propres à pourvoir aux besoins
 » de l'humanité. Ce qui seroit pour
 » l'espèce humaine d'un préjudice in-
 » fini, parce qu'alors elle ne seroit
 » presque en rien supérieure au reste

P. 3. 5.

Tom. I.
 all. ori. p.
 36.

» des animaux ; elle ne feroit que vé-
 » géter , l'homme ne feroit qu'un ani-
 » mal féroce de plus fur la terre ».

Tom. I.
 plan. gén.
 P. 80.

Dans la vue de prévenir ce malheur,
 & d'en empêcher les suites funeftes,
 » Dieu , qui veut le bonheur du genre
 » humain , a établi dans l'univers *un*
 » *ordre naturel* , au moyen duquel
 » l'homme confidérant ce qui eft au-
 » tour de lui , connoît à l'inftant *la*
 » *route* qu'il doit tenir pour tendre à
 » fa perfection & à *fon bonheur* ; un or-
 » dre admirable , *un grand ordre* destiné
 » à diriger l'efpece humaine dans le
 » choix des moyens les plus propres à
 » pourvoir à fes befoins.

T. VIII.
 P. 107.

Non-feulement la Providence a éta-
 bli ce grand ordre pour fournir aux
 hommes un modele qu'ils puiſſent imi-
 ter , » elle a encore pris ſoin de le met-
 » tre ſous leurs yeux , de le leur mani-
 » feſter , de les y ramener de tems à
 » autre , de le préfenter dans toute ſa
 » beauté & avec ſes développemens ,
 » auffi majeſtueux que conſolants.

Tom. I.
 plan. gén.
 p. 80.

Voilà ce qu'est l'espèce humaine exactement analysée. Voilà quelles sont ses *ressources*. Elle est pourvue d'un *instinct* perfectible, & d'un grand nombre de *besoins*, toujours pressans, toujours renaissans, qui forcent l'instinct d'agir, qui le mettent nécessairement en jeu, en mouvement, en activité ; elle a de plus sous les yeux une multitude infinie d'êtres physiques, suffisans pour remplir tous les besoins ; &, ce qui est incomparablement plus précieux, elle voit regner parmi tous les êtres un ordre admirable, un ordre bienfaisant, un grand ordre, dont la toute-puissance divine fait seule tous les frais.

Or, cela posé, n'est-il pas évident que si l'homme, ainsi constitué, observe, compare, rapproche les êtres physiques qui l'entourent ; s'il consulte & imite la nature, s'il prend pour modèle le grand ordre qui préside à la nature, s'il écoute & suit ses leçons, n'est-il pas évident qu'alors l'instinct

T. VIII.
P. 572.

Tom. I.
plan gén.
p. 4.

- P. 79. perfectible par sa nature se perfectionnera réellement ; que le goût pour la perfection, dont la Providence a fait présent aux hommes en les rendant susceptibles de perfectibilité, se développera ; que l'homme saisira avec une rapidité incroyable les moyens les plus propres à pourvoir à ses besoins, qu'il s'élevera sans cesse au-dessus de son état primitif ; » fera dès les premiers instans les pas les plus rapides vers sa
- T. VIII. » perfection physique & morale ; y
vue gén.
P. 24. » procédera sans peine, sans gêne, par
» l'impulsion du sentiment ; se montrera ce qu'il est, très-supérieur aux
» autres êtres, à tous les animaux ; qu'il
» fera conduit à tous les arts, à toutes
» les connoissances, par la route la
» plus prompte & la plus sûre, par le
» besoin sous la direction du grand
» ordre » ?
- T. VIII. N'est il pas également évident que si
P. 573. l'homme ne consulte pas la nature, s'il n'obéit pas au grand ordre pour satisfaire à tous ses besoins, » alors l'hom-

» me n'est plus qu'un être isolé, dé-
 » pourvu de tout, en proie à ses be-
 » soins, une brute craintive & farou-
 » che? Alors l'instinct ne se perfectionne
 » pas ; le goût pour la perfection ne se
 » développe pas ; jamais l'espece hu-
 » maine ne connoîtra cette abondance,
 » qui est la source des peuples & la
 » force des empires ; les sociétés hu-
 » maines ne feront que végéter, ne
 » formeront que des peuplades peu-
 » nombreuses, toujours pauvres &
 » sans force.

Tom. I.
 all. or. P.
 36.

Il est donc démontré que dans notre
 espece, tout se réduit, tout se ramene
 à l'ordre & au besoin ; au besoin comme
 principe, cause, mobile unique, à l'or-
 dre comme directeur & modele de tou-
 tes les opérations humaines. Sans le
 besoin, l'homme n'agiroit pas ; il n'au-
 roit ni ressort ni activité. Sans l'ordre,
 sans l'obéissance au grand ordre ; il
 agiroit mal ; il n'y auroit sur la terre
 que mal physique & mal moral. » Car il
 » est certain que de la nature bien ou

T. VIII.
 P. 570.

» ou mal observée , de l'obéissance ou
 » de la désobéissance au grand ordre ,
 » résultent nécessairement le bien & le
 » mal physique , source & principe du
 « bien & du mal moral ».

Concluons que l'obéissance au grand ordre est la seule route de la perfection & du bonheur , & que la désobéissance est inévitablement la route de la dépravation , de l'ignorance & de la misère.

Il est vrai , que dans cet enchaînement d'idées sur la nature de l'espèce humaine & sur la constitution de l'homme primitif , on ne voit rien de spirituel. Tout au contraire est physique. *Instinct primitif , besoin , grand ordre* ; tout rentre dans la sphère des choses matérielles. Tout est matière & ressort purement mécanique.

M. Gebelin n'en disconvient pas ; mais loin de s'effrayer de cette difficulté , il nous rassure en disant , 1^o » que les
 » hommes du monde primitif mécon-
 » noissoient toute discussion métaphysi-

» que , n'avoient ni la volonté ni le
 » tems de s'y livrer ; la connoissance
 » exacte qu'ils avoient de l'ordre leur
 » rendant toute discussion inutile à cet
 » égard. 2° Que sur la nature de l'ame, Tom. III.
disc. prél.
p. 6.
 » & en quoi l'homme differe des ani-
 » maux , il s'en rapporte au *Docteur*
 » *Quesnay*, Philosophe profond, qui
 » traite cette question dans son *Econo-*
 » mie animale, ouvrage trop peu con-
 » nu malgré sa célébrité. 3° Que d'ail- T. VIII.
vue gén.
p. 27. 19.
&c.
 » leurs ses principes sont si clairs, qu'a-
 » vec eux, il est invulnérable, comme
 » Achille ; que ces principes ressem-
 » blent à ces rocs contre lesquels vien-
 » nent se briser les vagues de la mer ;
 » qu'il répandent le plus grand jour sur
 » les objets qu'on croyoit les plus obs-
 » curs, les moins explicables ; qu'il
 » est plus digne des Sçavans de s'en
 » pénétrer, que de chercher à les ren-
 » verser ; que le tems n'est pas loin où
 » l'on sera fort étonné qu'il ait été dans
 » le cas de prouver la vérité de ces
 » principes ; qu'en un mot, si l'on ne

remonte à un principe antérieur & certain, tel qu'est l'ordre & le besoin, tout, dans l'espece humaine, devient incompréhensible » au lieu qu'avec ce » principe unique, tout se case, tout » se lie, tout s'explique avec une certitude & une évidence irrésistibles.

» 4^e Que la rapidité de sa marche, la » multitude de ses découvertes, l'harmonie qui regne entre toutes les » parties de ses recherches, quelque » disparates qu'elles paroissent, la maniere dont elles s'appuient mutuellement, la facilité avec laquelle le » lecteur les suit à travers les recherches les plus capables d'effrayer, » l'attrait qu'il y trouve, la satisfaction qu'il goûte à la vue du spectacle qu'elles lui offrent, son desir » que ses explications soient vraies, » lors même qu'il craint le plus de se » faire illusion, toutes ces considérations réunies le tranquilisent sur la » certitude du succès, & lui persuadent » qu'il est dans le chemin du vrai.

Tom. I.
plan gén.
p. 95.

5° Mais ce qui rassure entièrement M. Gebelin sur la solidité de son grand principe, c'est sa prodigieuse fécondité. P. 3.

Il le juge *aussi fécond que solide*. Il trouve dans l'ordre & le besoin, dans » l'obéissance au grand ordre, une » source inépuisable de conséquences » qui s'étendent sans cesse, & deviennent toujours plus nombreuses & plus » intéressantes ».

P. 95.

Il faut en effet en convenir; lorsqu'on suit avec attention l'Ouvrage de M. Gebelin, on apperçoit aisément que par le seul principe de l'obéissance au grand ordre, il explique tout, il rend raison de tout, il développe la cause & l'origine de tout; & cela sans avoir recours, ni au hasard, ni au caprice, ni aux conventions humaines, ni à aucune autre cause intermédiaire.

Avec cet unique principe, il embrasse l'histoire du genre humain, toutes les parties, toutes les divisions de cette grande Histoire, celle du Monde

primitif, celle du Monde moderne, celle du Monde actuel. Il démontre, ou du moins prétend démontrer, que le Monde primitif a été bon & heureux à raison de son obéissance ; que le Monde moderne a été malheureux, dépravé, par sa défobéissance ; & que le Monde actuel est prêt à rentrer dans la route du bonheur, parce qu'il se dispose à rentrer dans celle de l'obéissance au grand ordre. Suivons ces trois époques, & commençons par le Monde primitif.

I.

Monde Primitif.

Tom. I.
plan gén.
p. 3. 6.

» Persuadé que pour l'histoire des
» tems primitifs, l'inspection des mo-
» numens seuls est un mauvais guide,
» parce que ces monumens nous mon-
» trent à la vérité ce que les hommes
» des premiers siècles ont fait, mais ne
» nous éclairent pas sur les motifs
» qui les ont dirigés, M. Gebelin s'a-

» dresse à la nature dont les réponses,
 » dit-il, dès qu'on l'interroge, sont net-
 » tes, précises, innombrables. La na-
 » ture, toujours la même, est donc le fil
 » incorruptible qui le conduit dans la
 » route droite & facile, qu'il propose
 » à ses Lecteurs de parcourir avec
 » lui.

» Or la nature lui apprend que le
 » monde primitif s'est élevé au plus P. 80.
 » haut degré de gloire & de splen-
 » deur, par son obéissance aux loix
 » de l'ordre ; que le genre humain
 » s'est répandu sur la surface de la
 » terre, par les effets nécessaires de cette
 » obéissance ; qu'il s'est ensuite divisé
 » en plusieurs peuples & en plusieurs
 » langues, dont les uns ont continué
 » de se perfectionner, tandis que les
 » connoissances primitives se sont alté-
 » rées chez les autres, par une suite
 » naturelle de leur conduite opposée ;
 » que le monde primitif fut entièrement
 » fondé sur la nature & sur l'ordre gé-
 » néral qui gouverne toutes choses,

» sans lequel rien ne peut subsister , &
 » auquel devra nécessairement revenir
 T. VIII. » tout gouvernement qui voudra prof-
 vue gén. » pérer ; que pendant la durée du
 p. 59. 67. » monde primitif , qui fut le siècle d'or ,
 » l'Empire d'Astrée & de la justice , les
 » nations se multiplierent , les sciences
 » naquirent & se propagerent , les
 » peuples furent heureux ; qu'enfin tous
 » les Peuples anciens , Chinois , In-
 » diens , Egyptiens , Perses , Chaldéens ,
 » &c. ne sont devenus florissans qu'au-
 » tant qu'ils ont été attentifs à la voix
 » de l'ordre , & dociles à ses leçons ;
 » qu'aucun législateur n'a été utile à
 » ses contemporains qu'autant qu'il a
 » connu l'ordre , & qu'il a su en rap-
 » procher ses loix ».

De ces vues générales , puisées dans la nature , M. Gebelin descend dans les plus grands détails sur le monde primitif , & prétend expliquer , conformément à son plan , *les mots & les choses* , les langues & les faits ; c'est-à-dire , 1^o toutes les origines sans exception ,

2^o toutes les antiquités allégoriques,
 3^o toutes les antiquités historiques. Suivons-le dans ces détails, qui sont aussi curieux qu'intéressans.

1^o Prenons d'abord avec lui le genre humain *au berceau*; représentons-nous les premiers hommes sortant des mains du Créateur, pourvus d'un instinct perfectible, pressés par des besoins toujours renaissans, répandus dans les forêts à quelque distance les uns des autres : n'est-il pas évident qu'ayant sous les yeux le grand ordre de la nature, attentifs à sa voix, ils dûrent se mettre en mouvement & en activité pour chercher de quoi satisfaire à leurs besoins; qu'après quelques courses, convaincus de leur *insuffisance individuelle* pour la satisfaction de ces besoins, ils dûrent se rencontrer, se rapprocher, se réunir? « Que feroient, demande M. Gebelin, ceux qui se trouveroient placés dans des circonstances pareilles? Qu'eussions-nous fait alors? Ce que nous supposons que nous ferions, est

Tom. I.
 plan gén.
 p. 4.

P. 90.

» précisément ce qu'ils firent en ef-
 » fet , parce qu'ils le firent & que nous
 » le ferions nécessairement. Ce fut donc
 » l'insuffisance individuelle qui réunit les
 » hommes. De-là l'origine de la so-
 » ciété ».

T. VIII. La société elle-même produit dans
 P. 57¹. ces premiers hommes une autre révo-
 lution infiniment avantageuse. Elle fit
 que leur instinct, qui n'étoit qu'*industrie*
d'abord, devint intelligence, que l'ac-
 » tion qui n'étoit qu'*animale* devint so-
 » ciale, que l'homme devint par son
 » intérêt présent & journalier, le com-
 » pagnon & l'ami de ses semblables ».

Tom. I. La société une fois établie ne dut-
 plan gén. elle pas faire sentir aux hommes, « la
 P. 4. 6. » nécessité de faire connoître les besoins
 » individuels, & d'indiquer les moyens
 » d'assistance, qui pouvoient ou af-
 » foiblir ou faire cesser ces besoins?

P. 4. » De-là une langue primitive; & de
 » la formation de cette langue la né-
 » cessité qu'elle se soit transmise d'âge
 » en âge, & qu'elle se soit conservée

» toute entière, malgré la séparation
 » des peuples & leurs migrations.

» De-là pareillement l'origine de la
 » Grammaire, de la langue figurée,
 » du langage allégorique, de la science
 » étymologique, de l'écriture qui peint
 » aux yeux ce que le langage peint à
 » l'oreille, enfin de tout ce qui est re-
 » latif aux mots.

» Le langage articulé fut donc l'effet
 » naturel de l'organisation de l'instru-
 » ment vocal. Dès le premier moment,
 » les hommes prononcèrent tous les
 » mots primitifs, représentatifs par
 » leur nature des objets des sensations
 » & des idées. Ainsi, remarque M.
 » Gebelin, dès qu'il y eut deux per-
 » sonnes sur la terre, elles purent
 » parler, & elles le firent en effet; il
 » ne fallut pour cela aucun effort, au-
 » cun travail. On n'attendit pas les re-
 » gles du mouvement pour se mouvoir
 » & marcher : on marcha parce qu'il
 » le falloit, & parce qu'on étoit fait
 » pour marcher. De même l'homme en-

P. 10.

» traîné par l'impétuosité du sentiment,
 » ouvrit la bouche, & il rendit des
 » sons articulés. Ces sons articulés pei-
 » gnirent les sentiments. Sa compagne
 » l'entendit, elle lui répondit, & il
 » l'entendit à son tour ; & par cette
 » réciprocité de sons, leurs ames se dé-
 » voilerent l'une à l'autre ».

P. 11. Telle fut l'origine de la parole, de la
 langue primitive, & de toutes les lan-
 guages qui sont nées de la première. Tel
 est aussi le principe dont part M. Gebelin,
 pour donner le développement de la
 Grammaire, des Dictionnaires ; & de
 tout ce qui compose la première partie
 de son monde primitif. « Cette langue,
 » dit M. Gebelin, forma une langue
 » complète, suffisante pour devenir
 » la racine de tous les mots possibles,
 » capable de se prêter à tous les besoins,
 » au développement de toutes les con-
 » noissances, à toutes les idées ; de
 » sorte qu'à tous égards nos langues mo-
 » dernes n'ont nulle supériorité sur
 » celle-là ».

N'est-il pas également évident , con- P. 90.
 » tinue M. Gebelin, « que les hommes réu-
 » nis en société, parlant la même lan-
 » gue, voyant leur foiblesse individuelle
 » changée en force & en grandeur,
 » comprirent que le premier *droit* de T. VIII.
 » toute société étant de se conserver, P. 57¹.
 » son premier *devoir* étoit de s'assurer
 » la reproduction des subsistances ?

De-là l'origine de l'agriculture, de Tom. I.
 » cet art admirable qui distingue l'hom- plan gén.
 » me des autres êtres aussi essentielle- p. 90.
 » ment que la parole. Alors on vit
 » changer en campagnes fertiles, une
 » terre couverte d'eaux & de forêts. On
 » vit renaître sans cesse les subsistances,
 » naître des générations & des repro-
 » ductions, qui se succédèrent avec au-
 » tant d'ordre que de continuité ».

Ces premiers hommes durent encore
 » naturellement comprendre « que le se- T. VIII.
 » cond *droit* d'une société naissante étoit P. 57¹. & c.
 » de tendre à son bonheur, que par-
 » conséquent le second de *ses devoirs*
 » étoit de rendre l'agriculture aussi prof-

» pere , qu'il étoit possible , de faire pour
 » cet effet des avances annuelles primi-
 » tives & foncieres. De-là l'origine du
 » *produit net*, source unique de la prof-
 » périté des sociétés , principe fonda-
 » mental de toute la science économi-
 » que.

» Par l'agriculture & pour elle ,
 » naquirent le commerce , la naviga-
 » tion , tous les arts utiles , l'art de
 » défricher les forêts , de dessécher les
 » marais , de faire la guerre aux ani-
 » maux destructeurs , d'arpenter les ter-
 » res , d'observer les astres , de diviser
 » les tems & les saisons , de composer
 » des calendriers , &c. De - là encore
 » tous les arts agréables , tels que la poé-
 » sie , le blason , les danses sacrées , la
 » musique , la peinture , l'architecture ,
 » la sculpture , les chiffres , qui tous fu-
 » rent l'effet naturel & nécessaire de
 » l'ordre & du besoin ».

Les premiers hommes allèrent encore
 plus loin. » Presque tous cultivateurs ,
 » ils eurent nécessairement , en consé-

» quence de leurs avances , de gros
 » fonds sur la terre & sous le ciel ; ils
 » dûrent par conséquent flotter sans cesse
 » entre l'espérance & la crainte , les
 » deux grands mobiles naturels & infé-
 » parables de toute action raisonnée ;
 » ils dûrent connoître les droits du ciel
 » sur eux , & leurs devoirs envers le
 » ciel , sentir le besoin continuel qu'ils
 » avoient d'un appui supérieur , d'un pro-
 » tecteur & d'un patron ».

De-là l'origine de la religion & du Essai d'hist.
 culte qui en est la suite : « Religion ori. p. 3.
 » primitive , essentiellement une & agri-
 » cole , qui reconnoissoit un Dieu su-
 » prême & qui l'honoroit dans le so-
 » leil , dans la lune , dans l'armée des
 » astres , ainsi que dans les éléments ,
 » sur-tout dans le feu & dans les eaux ;
 » culte pareillement agricole dont tou-
 » tes les fêtes étoient dirigées vers l'a-
 » griculture. Fêtes de reconnaissance Tom. 1.
 » pour les biens que l'homme recevoit génie all.
 » de la Divinité , fêtes de prieres pour p. 147.
 » implorer sa bénédiction sur les tra-

» vaux de chaque saison, fêtes toutes
 » relatives aux laboureurs, aux semail-
 » les, aux prémices des fruits, aux
 » moissons, aux vendanges, au re-
 » pos qui chaque année interrompt le
 » travail du laboureur. L'agriculture
 » en effet est un art si pénible, qu'il
 » devenoit essentiel, pour la prospérité
 » des nations, de relever la gloire de
 » l'agriculteur à ses propres yeux, de
 » lui faire sentir tout ce qu'il valoit
 » & de lui rendre cette occupation
 » douce & agréable par les fêtes, les
 » spectacles & les plaisirs dont on l'ac-
 » compagnoit. C'est en sa faveur que
 » l'on fit entrer la danse, la musique
 » & la poésie dans les fêtes agricoles »,

A la suite des fêtes vinrent naturel-
 T. VIII. lement les temples, les sacrifices, les
 P. 75 l. 580. cérémonies, les hymnes, les cantiques,
 les danses sacrées, les processions,
 l'institution des prêtres, destinés à diri-
 ger tout ce qui concernoit la religion
 & le culte divin. « Ce fut alors qu'il
 » s'ouvrit une heureuse correspondance

» entre le ciel & la terre ; que la di-
 » vinité fut honorée ; que se resserrèrent
 » les nœuds si sacrés & si doux du ma-
 » riage ; que l'instinct, qui n'étoit encore
 » qu'intelligence , s'éleva *par le bien*
 » *être* , jusqu'à la spiritualité , & que
 » l'homme devint , par obéissance ,
 » amour & résignation , l'ami de Dieu.

» Les premiers hommes, sortis *véri-* T. VIII.
 » *tablement* hommes de la main du ^{vue gén.}
 » Créateur, commencèrent par vivre p. 16.
 » en famille & en société, d'où se for-
 » merent avec le tems des états agrico-
 » les, source de la splendeur des anciens
 » empires. Ces sociétés & ces empires
 » qui n'avoient qu'une seule langue,
 » une seule écriture, une seule grammai-
 » re, une seule religion, un seul culte,
 » dûrent nécessairement être dirigés
 » par un seul gouvernement, un seul
 » code, une seule morale.

» Le gouvernement fut naturelle- T. VIII.
 » ment composé d'un seul Souverain, p. 576.
 » pere de la famille, de notables Con-
 » seillers nés du Souverain, de grands

» propriétaires, de cultivateurs & de
 » salariés. Dans cette espece de gou-
 » vernement agricole, fondé sur la na-
 » ture, le Souverain n'ordonnoit rien,
 » parce que tous les droits & tous
 » les devoirs sont prescrits par la
 » nature même. Il n'exerçoit la poli-
 » ce que dans les villes, rendez-
 » vous d'une population entassée, &
 » non à la campagne, où la paix &
 » le bonheur font la police la plus
 » sûre ; il n'avoit besoin, ni de plénipo-
 » tentiaires, parce que ne faisant la
 » guerre qu'en cas de défense, il
 » n'employoit que les gestes de con-
 » corde & d'équité, sans jamais se
 » dispenser des formalités ; ni de trou-
 » pes soldées, parce que ne se battant
 » pas avec de l'argent, mais avec des
 » hommes, il étoit chef de la milice,
 » hommes d'élites, toujours disponi-
 » bles, prêts à se porter au premier
 » ordre par-tout où la défense l'exi-
 » geoit, &c.

Le Code primitif étoit également

agricole ; les loix qui le compofoient
 l'étoient auffi. » Ce fut à ces loix que Tom. I.
plan gén.
p. 84.
 » les premières sociétés furent redeva-
 » bles de leur prospérité & de leur
 » gloire ; felon ce Code, dont celui
 » qui fubfifte encore chez les peuples
 » les plus anciens de l'Asie, n'est qu'une
 » descendance, les hommes dévoués à
 » l'agriculture tenoient dans la société
 » le rang parfaitement conforme à ce
 » qu'exigeoit *l'ordre naturel* ».

Il en fut de même de la politique
 & de la morale de ces premiers tems.
 « La vraie bafe en étoit la nature ; elles
 » étoient parfaitement afforties au plan
 » & aux leçons de la nature. Elles
 » confiftoient principalement à difcerner
 » le bien & le mal physique, fource &
 » principe du bien & mal moral, à rap- Lett. aux
foufc. p. 16.
 » procher les hommes, à leur faire con-
 » noître leurs droits, leurs devoirs, les
 » moyens de les remplir, à mettre fous
 » leurs yeux les vrais principes de la
 » fcience économique, les avantages de
 » l'amour univerfel, du fupport mutuel,

» du bien général, les funestes effets
 » de la guerre, le mépris & l'horreur
 » qu'on doit avoir pour les conquêtes
 » & les conquérants, &c.

Tom. I.
 génie all.
 p. 81.

» Enfin, ces premières sociétés encore
 » toutes neuves, & que rien ne lioit
 » par le préjugé, uniquement occu-
 » pées de pourvoir aux besoins phy-
 » siques, dûrent naturellement obser-
 » ver la nature, en étudier les phé-
 » nomenes, en combiner les différents
 » êtres ».

De-là l'origine des sciences, & prin-
 cipalement de la physique, la plus belle
 & la plus intéressante de toutes les

Lett. aux
 souscrip.
 p. 16. 45.
 &c.

sciences. » De-là les développements,
 » les principes généraux de la phyfi-
 » que sur le feu, la lumière, les cou-
 » leurs, la reproduction des êtres. De-
 » là les sublimes découvertes de l'élec-
 » tricité & de son coup foudroyant,
 » si connue dans la haute antiquité,
 » tombée depuis dans l'oubli, retrou-
 » vée dans ce siècle & qu'on essaye
 » d'employer

» d'employer à la guérison des mala-
» dies.

« De-là aussi la découverte plus pré-
» cieuse encore de ce fluide universel,
» de cet agent qui embrasse, pénètre,
» lie toutes les parties de l'univers,
» connu de nos jours sous le nom de
» *magnétisme animal*, au moyen du-
» quel tout se tient dans la nature,
» tous les êtres influent les uns sur les
» autres, suivant des loix constantes
» dont les anciens sages avoient une
» connoissance profonde, d'après la-
» quelle ils avoient élevé des systêmes
» infiniment utiles au genre humain.

» C'est par la connoissance de ces
» loix, qu'ils possédoient au degré le
» plus éminent la divination, l'art d'in-
» terpréter les songes, de consulter les
» tableaux sacrés, tous les secrets de
» l'astrologie judiciaire, dont, malgré les
» abus, on n'a jamais pu démontrer ni
» l'incertitude, ni l'inutilité.

» C'est par les mêmes connoissances T. VIII.
» que les Mages, les Hiérophantes, P. 97. 405.

» les Bramines, les Gymnosophistes, les
 » Druides, &c. ces compagnies si ré-
 » vérées dans l'antiquité & sur-tout
 » dans l'Orient, dont les chefs étoient
 » à la fois prêtres & rois, se vantoient
 » d'opérer des merveilles avec des ver-
 » ges, des bâtons, des fleches; de faire
 » éprouver de fortes sensations, d'oc-
 » casionner de la douleur, guérir les
 » maladies par un simple attouchement,
 » une simple direction de la main, un
 » simple regard; de prolonger les jours,
 » de les rendre aussi longs & aussi heu-
 » reux qu'ils l'étoient dans les généra-
 » tions primitives; en un mot, de pro-
 » duire tant d'effets merveilleux, si
 » vantés dans l'histoire, mais auxquels
 » on ne croit plus aujourd'hui, parce
 » qu'on en a oublié l'origine, parce
 » qu'on en ignore la cause, parce qu'on
 » juge mal à propos qu'ils ne sont ap-
 » puyés que sur l'ignorance, la crédu-
 » lité & la superstition.

T. VIII. » Qu'on ne dispute donc plus sur les
 vue gén. » origines, remarque M. Gebelin; il
 p. 10.

» est vrai que jusqu'à présent les savants
 » n'ont rien su de positif sur l'origine
 » des peuples & sur celle des sociétés ;
 » qu'ils ont soutenu, à cet égard ,
 » avec la même vraisemblance, le pour
 » & le contre ; qu'ils n'ont pas su un
 » mot de l'origine des langues , ne se
 » sont pas même douté de l'origine de
 » la parole , encore moins de celle de
 » l'écriture , que toutes les origines ont
 » été absolument ignorées. Mais grace
 » à notre *grand principe* , *tout est né*
 » *de l'ordre & du besoin* , il est aujour-
 » d'hui démontré que rien n'a été l'effet
 » du hasard , que tout a sa cause & sa
 » raison » ; que le Monde Primitif , par
 son obéissance au grand ordre , a tout
 inventé , tout découvert ; que l'Etat
 social , la Parole , la Langue primitive ,
 l'Écriture , l'Agriculture , son produit
 net , la Religion , le Culte , le Gouver-
 nement politique , les Loix , la Morale ,
 les Arts , les Sciences , tout , en un
 mot , est l'effet naturel & nécessaire de
 l'attention que les premiers hommes

P. 13.

ont eue de consulter & d'imiter la nature, de saisir, sous la direction du grand ordre, les moyens les plus propres à pourvoir aux besoins de l'humanité.

2° M. Gebelin explique avec la même facilité les Antiquités & les Monuments du Monde primitif. L'ordre avec le besoin a produit tous ces Monuments. L'ordre avec le besoin suffit pour les expliquer.

Tom. I. « N'est-il pas évident, en effet, que
géné all. » les premières sociétés ayant été uni-
p. 98. &c. » quement occupées du soin de pour-
» voir à leurs besoins essentiels, les
» Instituteurs de ces sociétés durent
» naturellement leur donner des inf-
» tructions relatives à ces besoins. Ces
» instructions ne pouvoient encore rien
» faire qui fût digne de l'histoire; &
» d'ailleurs on étoit encore dans
» le cycle allégorique ou mythologi-
» que des dieux & demi-dieux ou hé-
» ros, lequel s'ouvre par le chaos &
» finit par l'embrâsement de Troyes;
» ces instructions furent donc nécessai-

» rement allégoriques. Rien n'est plus
 » dans la nature. Rien n'est plus con-
 » forme à ce grand ordre qui dirige
 » tout , qui regle tout , qui amene tout.
 » Dans notre enfance, nos nourrices
 » forment notre esprit & notre cœur
 » par des Contes & des Fables : de
 » même les peuples , encore enfants ,
 » n'ont ni Philosophes ni Historiens,
 » ils n'ont que des Poëtes & des Ro-
 » manciens ».

La Fable a donc naturellement pré- Tom. I.
 cédé l'Histoire. Les monuments allé- plan gén.
 goriques sont donc antérieurs aux mo- p. 65.
 numents historiques. « C'est ainsi qu'en
 » suivant la nature , on n'est plus ex-
 » posé à confondre la Fable avec l'Hif-
 » toire; & l'Histoire, dégagée des Fables,
 » devient infiniment plus certaine.

» D'où il résulte que les fragments Tom. I.
 » de Sanchoniathon , d'Orphée , de génie all.
 » Linus , de Musée , de Nonnus , de p. 72. &c.
 » Thimoetès, de Panphos, d'Eumolpe,
 » les Ecrits d'Hésiode & d'Homere, les
 » Cosmogonies , Théogonies, Mytho-

» logies, les Fables sacrées des anciens
 » Egyptiens, Phéniciens, Athlantes,
 » Chaldéens, Indiens, Chinois, Peu-
 » ples du Nord, étant purement allé-
 » goriques, ne contiennent que des fic-
 » tions & des Fables charmantes, uti-
 » les à tous les peuples, à tous les
 » âges; que ces Allégories portent sur
 » les grands objets de la Nature, de
 » la Morale & de la Religion; qu'elles
 » sont toutes relatives à l'Agriculture,
 » cet art admirable, sans lequel les
 » hommes forcés de parcourir des fo-
 » rêts immenses pour trouver quelques
 » chétifs aliments, ne seroient presque
 » en rien supérieurs aux animaux; que
 » les guerres, chantées par ces hommes
 » divins, ne sont point des guerres de
 » nation ou de particulier, mais les
 » combats des éléments & de la na-
 » ture, ceux du travail contre l'oisive-
 » té, de l'industrie contre l'indolence,
 » de la vertu contre le vice; que tou-
 » tes ces allégories n'ont rapport qu'à
 » l'invention des Arts de premier be-

Tom. I.
 all. ori. p. 2.

» soin ; Saturne est l'inventeur de l'A- Lett. à un
 » griculture , Mercure du Calendrier & anon. p.64.
 » de l'Astronomie , Hercule des Défri-
 » chements & Desechements , les Diof-
 » cures de la Navigation & du Com-
 » merce , Poseidon de la Pêche , Diane
 » de la Chasse , Bacchus de la Ven-
 » dange , Minerve des Manufactures &
 » des Fabriques , Esculape de la Mé-
 » decine ; qu'il n'est rien , dans cet amas
 » de fictions , qui ne soit fondé sur les
 » besoins des hommes & sur l'ordre
 » qu'ils doivent suivre pour satisfaire
 » à ces besoins ».

On n'exigera pas , sans doute , que nous suivions M. Gebelin dans l'explication de tous les anciens monuments qu'il dit être allégoriques. Sans entrer dans les détails , qu'il nous suffise d'avoir mis le Lecteur sur la voie , en l'avertissant que cette partie du Monde Primitif , qui traite des *Antiquités allégoriques* , est incontestablement la plus curieuse , la plus intéressante & la mieux travaillée ; aussi

* l'Auteur convient-il de l'avoir principalement destinée à l'*amusement* de ses Contemporains. Qu'on lise son Plan général, ses Allégories orientales, le Génie allégorique des Anciens, on trouvera dans ces trois morceaux des développemens très-ingénieux. On verra qu'il ne s'écarte jamais de son grand principe, *l'ordre & le besoin*, & qu'il explique toute cette classe d'antiquités par *nos besoins & nos ressources*.

3° L'explication des Monuments historiques, qui nous restent de l'Antiquité, ne coûte pas plus à M. Gebelin que celle des Monuments allégoriques. Il commence par retrancher du nombre de ces Monuments les matériaux informes qui nous viennent des Grecs & des Romains. « Ces peuples, » dit-il, sont venus trop tard; ils n'ont » eu ni assez de critique, ni assez de » connoissance des langues pour éclaircir l'Histoire Ancienne; dans leurs » écrits tout étonne l'imagination, & » rien n'y parle à la raison. On voit

» de grands empires sans origine , de
 » grandes révolutions sans causes , de
 » grandes connoissances sans principes ,
 » sans commencement ; des armées in-
 » nombrables sans subsistances , des dé-
 » penfes énormes sans finance ; comme
 » dans les Romans faits pour amuser
 » les Lecteurs , tout y est en scenes ,
 » en prestiges , & on ne voit jamais ce
 » qui les amene. Les hommes sem-
 » blent fortir de dessous la terre ou
 » tomber du ciel , sans que rien ait
 » préparé cette population immense ,
 » ou ait amené leurs exploits , leurs
 » vertus , leur sagesse , ou leurs
 » vices ».

Ces retranchements faits, M. Gebe- Tom. I,
plan gén
p. 82.
 lin divise les tems primitifs en deux
 classes , « tems communs à tous les
 » peuples , tems propres à chacun , &
 » il assure que dans les tems communs
 » les hommes furent parfaitement d'ac-
 » cord entr'eux , tinrent le même lan-
 » gage , vécurent dans la plus parfaite
 » harmonie ; que par rapport aux tems

» propres à chaque peuple, ces tems
 » ne renferment rien qui contredise
 » l'*Pharmonie* primitive & qui n'en soit
 » une conséquence ».

T. VIII. Il annonce ensuite une histoire com-
 vue gén. plette des tems primitifs. « Sous notre
 p. 59. » plume, dit-il, cette histoire prendra
 » une nouvelle forme. Elle sera plu-
 » tôt l'Histoire de l'Humanité que celle
 » des hommes; l'Histoire de l'Univers
 » que celle des Nations isolées. On y
 » donnera l'intelligence des Monuments
 » historiques, qu'on n'entendoit plus
 » ou qu'on entendoit mal; on s'élé-
 » vera au-dessus de ce cahos d'actions
 » antiques dont on ne voyoit jamais la
 » cause, on remontera au principe
 » même de l'Histoire, c'est-à-dire, au
 » besoin cause de tout & à l'ordre qui
 » dirige tout.

T. VIII. » Mais cette Histoire, ajoute M. Ge-
 disc. pré. » belin, terminera nos travaux, parce
 p. 19. » que ceux-ci seuls peuvent en être la
 » base; sans cela elle seroit prématu-
 » rée, elle ne pourroit offrir que des

» objets ifolés , le vide des déferts , un
 » roman , des fragments incohérents.
 » Il faut fe donner le tems de raffem-
 » bler toutes les connoiffances nécef-
 » faire , de réunir tous les faits , tou-
 » tes les traditions , tous les monu-
 » ments ; il faut s'être mis en état de
 » démêler le vrai du faux , le figuré
 » du propre , l'allégorique de l'hifto-
 » rique , s'être armé d'une critique fage
 » & modérée , qui fache ne fe faire que
 » des *principes lumineux* qui ne puif-
 » fent jamais tromper , qui puiffent
 » fur-tout concilier toutes les vérités ».

D'après cette obfervation , il eft vi-
 fible que M. Gebelin n'étoit pas près
 de donner fon Hiftoire complete
 des tems primitifs. Elle devoit , felon
 lui , *terminer fes travaux* ; & fes tra-
 vaux étoient encore bien loin de leur
 terme : on peut cependant , en rappro-
 chant différents traits épars dans fes
 écrits , fe faire une idée de fon plan
 & des principes fur lesquels il comp-

toit expliquer les monuments historiques de l'antiquité.

- Il vient de nous dire, en effet, que pendant toute la durée du monde primitif, qu'il prétend avoir subsisté jusque vers l'an 800, avant l'ère chrétienne, » les hommes, soit avant, soit » après leur dispersion, furent parfaitement d'accord entre eux, vécurent » dans la plus parfaite harmonie ». Ailleurs il répète souvent, & établit même comme une grande vérité, d'après laquelle il lui sera aisé de tracer
- T. VIII. vue gén. p. 66. l'Histoire du Monde Primitif; » que ce » monde fut entièrement fondé sur la » nature & sur l'ordre général qui gouverne toutes choses; que les hommes » qui parlerent la langue primitive, se » conformerent parfaitement au grand » ordre qui les fit parvenir, en peu de » tems, à un haut degré de perfection;
- Tom. I. plan gén. p. 80. » que le grand ordre s'est fait particulièrement connoître par une seule » parole, par un seul langage, par une
- T. VIII. vue gén. p. 19.

» seule espece de gouvernement , par
 » une seule Religion , par un seul cul-
 » te , par une seule conduite. Il ajoute
 » que le Monde Primitif eut toujours
 » de sages Instituteurs , Prêtres , Rois ,
 » Législateurs , Poètes & Musiciens
 » sublimes , qui ne cessoient d'encou-
 » rager les hommes au travail , de re-
 » lever à leurs yeux les avantages im-
 » menses de l'agriculture & de la vie
 » champêtre ; qui , pour frapper leur
 » imagination , employoient des allé-
 » gories ingénieuses , des peintures ,
 » des fictions , des énigmes charman-
 » tes.

» Ces sages , animés d'un feu divin ,
 » leur parloient avec enthousiasme &
 » dans le style le plus sublime de l'U-
 » nivers , de la création , du déluge ,
 » du renouvellement de la terre , de
 » celui du soleil & de la lune , de leur
 » révolution salutaire , des saisons où
 « l'on sème , où l'on recueille , où l'on
 » danse , où l'on boit ensemble , à côté
 » de ses gerbes ».

T. VIII.
 p. 17 & 55.

De-là, M. Gebelin conclut & a raison de conclure , que l'Histoire du Monde Primitif prendra sous sa plume une nouvelle forme. Elle doit en effet se réduire à nous apprendre que durant cette longue époque , » tous les » hommes formerent une société de » freres , liée par les mêmes droits , » soutenue par les mêmes devoirs , » heureuse par les mêmes jouissances ;

P. 67. » que ces heureux tems furent pour » l'espece humaine un véritable âge » d'or , le siecle de la justice , du bon- » heur , de l'abondance & de la paix.

P. 67. Que pouvoit-il en effet manquer alors au bonheur du genre humain ? » Dirigé » par le grand ordre , il s'étoit élevé à » la connoissance de tout ce qui pou- » voit l'intéresser , au plus haut degré » de gloire , de splendeur & de félicité. » Les nations se multiplioient , les scien- » ces se propageoient , les individus » & les peuples étoient parfaitement » heureux.

Tom. I.
allég. ori.
p. 85.

» Alors le genre humain étoit à la

» source des richesses les plus précieuses, d'une population immense, d'un état stable & tranquille. Alors naquirent *propriété, liberté, sûreté*. Propriété des richesses que l'on faisoit naître. Liberté pleine & entière de jouir de ces richesses. Sûreté pour leur conservation, parce que tous ceux du dedans en étoient pourvus & ne cherchoient pas à en priver les autres, & qu'on étoit assez fort pour résister à ceux du dehors qui eussent voulu s'en emparer.

» Alors chaque morceau de terre cultivée fut *un paradis* terrestre, il se couvrit de fruits & de biens de toute espèce; ses possesseurs y élèverent des demeures commodes & agréables; là habiterent avec eux l'abondance & la joie: qu'est-ce qui pouvoit manquer alors au bonheur du genre humain?

» Et qu'on ne croye pas que les hommes eussent à craindre les cas fortuits qui attaquent la subsistance

Tom. I.
généie all.
p. 154.

» dans sa racine. Non ; l'ordre donnoit
 » les moyens de résistance & rendoit
 » l'homme capable de prodiges en ce
 » genre. L'humanité combinée a des
 » forces presque divines , tandis que
 » l'homme seul ne peut rien. On n'a-
 » voit rien non plus à craindre des
 » passions humaines. Ces passions ne
 » sont que ce qu'on les fait être. L'a-
 » mour , par exemple , dans les socié-
 » tés simples & agricoles tourne en
 » estime & en amitié ; il est corruption ,
 » débauche , crapule , dans les socié-
 » tés oisives & dépravées ».

T. VIII.
 p. 55 &
 571.

Le seul inconvénient de ce précis est qu'il n'y est question ni des Monuments , ni des Antiquités historiques du Peuple Hébreu , ni de la Révélation Mosaïque. Il ne paroît pas même possible d'y faire entrer ces objets , encore moins de les ramener à l'ordre , au besoin & à la nature , parce qu'ils sont réputés d'un ordre infiniment supérieur.

Cette difficulté n'arrête pas M. Gebelin :

belin : par le moyen d'une *critique modérée*, de quelques *principes lumineux*, il fait *concilier* la révélation, ses miracles, ses prophéties, ses mystères, ses monuments avec sa maxime fondamentale : *tout est né de l'ordre & du besoin.*

Pour y réussir, il avance « que la T. VIII.
 » révélation elle-même n'est qu'une p. 18.
 » *nouvelle sanction*, une nouvelle promulgation du grand ordre, destinée
 » à ramener les hommes à l'ordre naturel qu'ils avoient oublié & négligé ».

D'où il résulte que les monuments Tom. IX.
 qui contiennent la révélation mosaïque disc. prélim.
 doivent être expliqués dans ce sens ; p. 161.
 « que Moïse, Législateur des Hébreux
 » est, à la vérité, un Poëte sublime,
 » un Historien profond, un très-habile
 » Géographe, qui (n'eût-il été qu'un
 » homme ordinaire) auroit droit de
 » nous étonner par ses connoissances
 » dans les Arts & dans les Sciences ;
 » mais que ses livres étant très-anciens

Tom. I.
plan gén.
p. 83. 87.

» tiennent nécessairement à la Langue
 » primitive , au Génie allégorique de
 » l'antiquité , à l'Histoire des premiers
 » tems ; que même souvent , ce grand
 » Ecrivain a transcrit en langue vulgaire
 » nombre de choses transmises par ses
 » prédécesseurs sous la forme de ta-
 » bleaux symboliques , a fait allusion aux
 » choses connues de son tems , a em-
 » ployé le style allégorique ; qu'ainsi
 » pour entendre ces Ouvrages & les
 » autres livres sacrés des Hébreux ,
 » tels que ceux de Daniel , Jérémie ,
 » Eséchiél , Baruch , pour les rendre
 » d'une manière *simple & naturelle* , il
 » faut posséder la Langue primitive ,
 » connoître à fond le Génie allégori-
 » que & symbolique de l'antiquité ,
 » avoir une idée nette des connoissan-
 » ces physiques , civiles , hieroglyphi-
 » ques , que les anciens sages avoient
 » portées à un si haut degré de perfec-
 » tion ; saisir sur-tout la liaison étroite
 » qui régna toujours entre les connois-
 » sances des Hébreux & celles des

» Peuples voisins , Egyptiens , Phéni-
 » ciens , Chaldéens ; savoir de plus
 » prendre au figuré les termes physi-
 » ques dont le sens feroit en opposition
 » aux connoissances fondamentales.

» Sans ces différentes clefs , remar-
 » que M. Gebelin , il est absolument
 » impossible de pénétrer dans les an-
 » ciens écrits ; aussi les Septantes , les
 » Traducteurs & Commentateurs qui
 » sont venus depuis , n'ayant eu aucun
 » usage de ces clefs , ne les ayant seu-
 » lement pas connues , il n'est pas sur-
 » prenant qu'ils aient mal rendu ces
 » monuments , aussi précieux , aussi au-
 » thentiques qu'ils sont anciens. Pour
 » nous , continue-t-il , nous sommes
 » en état d'aller beaucoup plus loin.
 » Par l'ensemble de nos recherches ,
 » par notre marche , nous espérons ré-
 » pandre de grandes lumieres sur ces
 » Ouvrages , traduire d'une maniere
 » simple & naturelle nombre de mor-
 » ceaux de ces livres , & démontrer
 » que tout ce qu'ils renferment de mer-

Lett. à ses
 souscrip.
 p. 45.

« veilleux est l'effet de la nature, dont
 » cette étonnante antiquité avoit péné-
 » tré les plus profonds secrets ».

Ici M. Gebelin montre par différents
 exemples l'usage qu'on peut faire de
 ces clefs, pour parvenir à une traduc-
 tion *simple & naturelle* de nos livres
 sacrés. « Qu'on prenne, dit-il, l'Hif-
 » toire des songes interprétés par Jo-
 » seph en Egypte, & par Daniel en
 » Chaldée. Ces faits sont incontestables.
 L'habileté de ces grands hommes valut au premier le gouvernement d'un grand peuple, & à l'autre la vice-royauté de la Susiane. Rien néanmoins qui doive surprendre. Parmi les Egyptiens & les Chaldéens, l'interprétation des songes étoit un art sublime, une science sacrée, réservée aux Ministres des Autels. Tel étoit le goût oriental; il se plaçoit dans les présages, dans les songes, dans les visions, dans la science astrologique. Expliquer les songes, nous paroît, à nous occidentaux,

T. VIII.
 p. 97.

P. 405.

T. VIII.
 p. 406.

» de grandes rêveries. Il n'en étoit pas
 » de même en Orient. Les noms de
 » *Jannes* & de *Mambrès* étoient fa-
 » meux en Egypte. *Jannes* signifioit
 » l'*Explicateur*, *Mambrès* le *Permu-*
 » *tateur*. Celui-ci opéroit des miracles ;
 » des prodiges, des merveilles avec des
 » verges ou bâtons. Celui-là cherchoit
 » l'interprétation des songes dans le
 » livre des forts, dans les tableaux
 » sacrés. Il n'est pas si difficile qu'on
 » l'imagine de trouver l'interprétation
 » du songe des sept vaches grasses &
 » des sept vaches maigres, dont Joseph
 » eut seul la gloire de découvrir le
 » sens. Il paroît que le jeu des tarots,
 » livre Egyptien de la plus haute an-
 » tiquité, & d'une sagesse exquise,
 » ser voit à cet usage ». M. Gebelin fait
 lui-même l'application de cette mé-
 thode, t. 8. p. 365, jusqu'à la page
 410, & conclut que Joseph & Da-
 niel étoient infiniment plus habiles
 que les sages de leur tems dans l'art
 d'interpréter les songes.

- P. 99. Par rapport aux prophéties, la chose est également naturelle aux yeux de M. Gebelin. « Daniel , dit-il ; étoit un » homme divin, dont jamais aucun » mortel n'approcha. Outre qu'il étoit » très-habile dans l'explication des son- » ges , il étoit encore très-profond dans » la connoissance de la nature astrono- » mique. Juifs & Chrétiens ont tou- » jours reconnu l'authenticité de ses » livres. Il est vrai qu'ils les admettent » aussi comme prophétiques; de nos » jours , on nie qu'il puisse avoir existé » des prophéties. Donc , si ce livre en » paroît contenir , ou on y voit ce qui » n'y est pas , ou il a été altéré après » coup. Ce qui est certain , c'est que la » divination étoit alors un art sublime » qui a occupé les plus Grands-Hom- » mes , les plus savants Philosophes ; » que l'art de prédire l'avenir étoit une » grande portion de la sagesse des an- » ciens ; que les sages se feroient de » tableaux sacrés pour annoncer les » événements futurs , lors même qu'ils
- P. 102.

» n'avoient aucune indication qui pût
 » les leur faire préfumer. On voit par-
 » mi eux une divination par la coupe ;
 » ils confultoient les Talifmans ou les
 » Pierres gravées ; ils devinoient les
 » chofes futures par le moyen d'épées ,
 » de fleches , de haches ; ils lifoient P.96 & 98.
 » l'avenir dans les *Théraphim* , les
 » *Urim* , & les *Hummim*. Daniel avoit
 » d'ailleurs un ascendant prodigieux
 » dans les Cours de l'Orient ; il con-
 » ferva cet ascendant pendant un fiecle
 » entier ; il n'annonça jamais que des
 » malheurs ; il n'en faudroit pas tant
 » de nos jours pour faire enfermer
 » quelqu'un aux Petites Maisons : mais
 » après tout, c'étoit un Grand-Homme ;
 » & l'histoire d'un Grand - Homme ,
 » *fût-il un impofteur* , doit tenir né-
 » ceffairement une grande place dans
 » les faftes de l'esprit humain & de fes
 » révolutions ».

Si la profonde fageffe des anciens T. VIII.
 fuffit pour rendre une raifon naturelle P. 145.
 de l'art qu'ils avoient d'annoncer l'a-

venir & d'interpréter les songes , la
 Langue primitive & le Génie allégo-
 rique font deux autres clefs , capables
 de faire entrer dans le vrai sens d'une
 infinité d'autres faits non moins éton-
 nants. « On lit , par exemple , dans le
 » livre de Jofué , que ce général arrêta
 » le foleil & la lune. Le fait est vrai
 » & très-vrai , pourvu qu'on prenne au
 » figuré les termes physiques , dont le
 » sens feroit en opposition avec les
 » connoiffances fondamentales. *Movere*
 » *arma* , dit M. Gebelin , *mouvoir les*
 » *armes* , expreffion peu connue , &
 » dont on n'a pas tiré les conféquen-
 » ces qui en réfultent : fi les armoiries
 » ou les étendarts repréfentoient un
 » foleil , un croiffant , on difoit qu'on
 » avoit mu ou ébranlé le croiffant , le
 » foleil. S'en rendre maître , c'étoit les
 » arrêter ; car on ne les portoit plus
 » à la tête des armées , on ne pou-
 » voit plus les mouvoir. Tout fe ré-
 » duit donc à dire que Jofué s'empara ,
 » fur les Amorrhéens , de deux éten-

Tom. I.
 plan gén.
 P. 83.

» dards qui avoient pour symboles le
 » Soleil & la Lune ; c'est ainsi qu'il les
 » arrêta.

» Qui ne fait , d'ailleurs , que l'allé- Tom. I.
 » gorie a toujours été la source & la génie all.
 » base des instructions données à tous p. 5.
 » les anciens Peuples, Chaldéens, Egyp- P. 142.
 » tiens, Chinois, Indiens, Perfes, Cel-
 » tes , Grecs , Phéniciens , Hébreux ;
 » que ces derniers ont fait un usage
 » très-fréquent de l'allégorie , que leur
 » Histoire & les discours de leurs Pro- P. 83.
 » phetes sont souvent inintelligibles , si
 » l'on n'a pas recours à l'allégorie ; que
 » leurs livres sacrés sont remplis d'al-
 » légories de la plus grande beauté ;
 » que la plupart des personnages, qu'on
 » regardoit comme historiques , n'ont
 » qu'une existence allégorique ; que
 » toutes les Fêtes payennes, qui sont
 » de la plus haute antiquité , toutes
 » relatives à l'Agriculture , ont servi
 » de modele aux Fêtes chrétiennes ; T. VIII.
 » que ces Fêtes chrétiennes sont aux vue gén.
 » payennes, ce que l'allégorie est à la p. 35. 36.

» lettre, ce que le moral est au phy-
 » sique; qu'en effet, le soleil de jus-
 » tice a suivi les révolutions du soleil
 » physique, roi de la nature, & a brillé
 » une de ses révolutions complètes?

T. VIII. p. 207. » Aussi dans les Contrées devenues
 » chrétiennes, a-t-on substitué aux noms
 » & aux figures des Dieux du Paga-
 » nisme, des symboles chrétiens.
 » L'Annonciation de Jesus - Christ,
 » de la nouvelle la plus importante
 » pour la vie céleste, a remplacé
 » celle des moissons, la plus intéres-
 » sante pour la vie d'ici-bas. Saint
 » Pierre & ses clefs ouvrant le monde
 » céleste, a remplacé Janus qui, avec
 » ses clefs, marquoit l'ouverture de
 » l'année physique. A Paris, Sainte
 » Genevieve a remplacé Isis. Ces Di-
 » vinités patronnes ont toujours été
 » choisies par leur analogie avec les
 » occupations ou avec la nature des
 » sociétés qui les adoptoient. Ce lan-
 » gage symbolique est tellement dans
 » la raison, qu'il s'est transmis jusqu'à

» nous. Saint *Crespin*, mot qui indique
 » *les souliers*, est le Saint des Cordon-
 » niers. Saint *Clair*, qui indique *la*
 » *clarté*, est celui des yeux foibles.
 » Tout nom, en effet, doit être rela-
 » tif à l'objet auquel on l'applique. Ce
 » qui prouve avec quelle sagesse les
 » noms symboliques furent choisis, &
 » l'influence prodigieuse qu'ils ont eu
 » sur les idées & sur les usages.

» Enfin, pourquoi s'arrêter aux myf- T. VIII.
 » teres, pourquoi disputer sur les myf- P. 577 &
 » teres ? La religion établie sur l'or- 579.
 » dre n'est pas disputante : tout n'est-
 » il pas pour nous, à nos pieds, sur
 » nos têtes, un ensemble de mysteres
 » aussi inconcevables que l'Incarnation,
 » l'Eucharistie, la Trinité ; Puissance,
 » Amour, Intelligence, séparées &
 » réunies pour créer, sauver, éclairer
 » les hommes, & pour les ramener à
 » jamais dans le sein de l'éternelle puis-
 » sance, amour & intelligence.

C'est ainsi que M. Gebelin, non T. VIII.
 comme Théologien, mais comme P. 100.

Tom. I.
géné all.
p. 146.

Critique qui ne craint pas de foumettre tout au raisonnement , ramene tous les phénomènes de l'Histoire des Hébreux à l'Histoire du Monde primitif ; » de sorte que l'Histoire de ce » peuple tiendra un des premiers rangs » parmi les Peuples de la haute anti- » quité, d'autant plus que jamais parmi » les Hébreux, les traditions anciennes » & respectables ne se sont altérées, » qu'ils les ont, au contraire, conser- » vées dans leur pureté & ne les ont » jamais associées avec une mythologie » corrompue & dénaturée ».

Rien n'empêche donc de regarder la révélation comme un renouvellement du grand ordre ; les Prédicateurs de la révélation, comme des Missionnaires du grand ordre ; les monuments qui renferment la révélation, comme des dépôts précieux, relatifs au grand ordre. Il résulte donc de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que, dans le Monde primitif, l'ordre & le besoin ont été la cause de tout, la clef de tout, & la seule route du

vrai bonheur. Il n'en a pas été de même du Monde moderne, qui s'est perdu par sa désobéissance au grand ordre.

II.

Monde moderne.

M. Gebelin fixe cette malheureuse époque environ à l'an 800 avant notre Ere. « Le signal de la » désobéissance fut donné par Nabu- » codonosor , roi des Chaldéens. Ce » prince, possédé de la manie des con- » quêtes & le premier des conquérants, » voulut régner seul sur la terre & sur » les mers. A son exemple & par ses » ordres, les sujets de son empire pré- » férèrent la vie vagabonde à la vie » sédentaire & agricole. Les Labou- » reurs, devenus soldats, abandonnerent » les terrains les plus riches & les plus » fertiles de l'Asie. La culture fut » moins prospere, moins soutenue. Le » produit net, source de la prospérité » des Etats, disparut. Les premiers pas

T. VIII.
p. 66.

» contre l'ordre amenerent les plus
 » grands désordres. Le siècle entier fut
 » corrompu.

Tom. I. » A la suite des Chaldéens, d'autres
 allég. ori. » Nations pillèrent leurs voisins. L'am-
 p. 85. » bition, la soif insensée de tout en-
 » vahir, la fureur de donner des fers
 » au reste des mortels, d'être seul li-
 » bre, seul maître, s'emparèrent de
 » tous les esprits, séduisirent les plus
 » grands Monarques, firent perdre de
 » vue la véritable gloire, la vraie route
 » du bonheur. On méprisa l'Agricul-
 » ture, si respectée dans le Monde pri-
 » mitif. Avec elle, l'âge d'or s'évanouit;
 » bientôt il n'en resta plus qu'un foible
 » souvenir, qu'on prit ensuite pour un
 » rêve.

T. VIII. » De-là tant de Nations effacées de
 p. 16. » dessus la face de la terre, tant de
 » Peuples qu'on ne connoît plus, ou
 P. 59. » dont on ne connoît que les noms.
 » Attentifs à l'ordre, ils avoient été
 » heureux; la violation de leur de-
 » voir amena leur ruine. Ils se préci-

» piterent avec fureur les uns sur les
 » autres. Les Chaldéens furent anéantis
 » par les Perfes; ceux-ci par les Grecs;
 » les Grecs par les Romains, qui le
 » furent à leur tour par une foule de
 » Nations cruelles & barbares.

» De cette dévastation générale, on T. III.
 » vit naître l'Etat Sauvage, effet na- ^{difc. préf.}
 » turel des invasions & des dépréda- ^{p. 11.}
 » tions. Les hommes obligés de se re-
 » tirer dans les forêts, dans les de-
 » ferts, devenus chasseurs, pêcheurs,
 » vagabonds, perdirent toutes les con-
 » noiffances primitives, toute idée
 » des Arts & des Sciences. Ils oublie-
 » rent tout jusqu'à l'écriture, cet art
 » primitif inventé dès la première ori-
 » gine, & si nécessaire aux sociétés agri-
 » coles pour affurer & maintenir les
 » propriétés.

» Bientôt l'homme ne connut plus T. VIII.
 » fes droits, fes devoirs, les moyens ^{p. 571.}
 » de les remplir. La nature fut aban-
 » donnée. Le grand ordre établi pour
 » diriger l'efpece humaine dans le

Tom. I. » choix des moyens les plus propres
 plan gén. » à pourvoir à ses besoins, fut absolu-
 p. 69. » ment négligé. Les Instructions pri-
 » mitives furent oubliées. L'ignorance
 » amena la brutalité ; la fausse science
 » réduisit l'oppression en système. On
 » ne vit plus sur la terre cette *har-*
 » *monie* qui avoit fait le bonheur & la
 » gloire du Monde primitif, ni cette
 » *unité* de conduite par laquelle le grand
 » ordre s'étoit fait connoître d'une ma-
 » niere si avantageuse pour le genre
 » humain. Il n'y eut plus ni paix, ni
 » union, ni fraternité parmi les hom-
 » mes. Tout s'altéra. Toute l'antiquité
 » tomba dans un chaos effroyable.
 » Tous les livres anciens furent fer-
 » més & inintelligibles. Personne n'en
 » eut la clef, personne ne put les en-
 » tendre.

T. VIII. » Et qu'on n'imagine pas que ces
 p. 570. 576. » désordres affreux aient été peu ré-
 » pandus, aient duré peu de tems sur
 » notre *malheureuse planette*. Ils ont
 » inondé toute la face de la terre. Encore
 » aujourd'hui

» aujourd'hui , sous combien de préju-
 » gés terribles l'humanité ne gémit-elle
 » pas ? Ne voyons-nous pas tous les
 » jours les Souverains , qui devroient
 » tous former une société de freres
 » & d'amis , se faire une guerre
 » cruelle , se dispenser de toutes les
 » formalités prescrites par la nature ,
 » se battre avec de l'argent & non
 » avec des hommes , étouffer le génie ,
 » enlever aux Savants la liberté d'é-
 » crire sur toute matiere , de mettre
 » leurs idées au jour , les forcer au
 » silence , dans la crainte qu'ils auroient ,
 » ou de ne pas être entendus , ou de
 » passer pour novateurs ?

T. IX.
 disc. prél.
 p. 212.

» Dans quel Etat de l'Europe ,
 » voit-on les Chefs eux-mêmes instruire
 » leurs Sujets , éclairer la masse entiere
 » de le Société , les habitants des cam-
 » pagnes , ceux des villes ; distribuer
 » par-tout les leçons de la nature ,
 » base essentielle de la vraie morale &
 » de la saine politique ? A quoi peu-
 » vent servir , en effet , les différentes

T. VIII.
 P. 572.

» instructions qu'on donne aux Peu-
 » ples ? L'instruction *religieuse* , il est
 » vrai , les civilise , bannit les vices
 » brutaux , fonde les hautes espéran-
 » ces. L'instruction *civile* accoutume
 » les hommes au frein des loix. L'inf-
 » truction *sociale* domicile les Ci-
 » toyens , établit des annales , excite
 » l'émulation. L'instruction *domestique*
 » perfectionne les arts , guide l'imita-
 » tion , dirige l'industrie. Mais tous ces
 » objets ne demeurent-ils point sujets
 » aux variations , aux abus ? Ces inf-
 » tructions ne livrent-elles pas tôt ou
 » tard les sociétés à des catastrophes
 » déplorables & souvent à l'absolue
 » destruction ; parce que dans ces for-
 » mes d'instructions l'homme charnel ou
 » physique n'est jamais associé à l'hom-
 » me moral , & qu'il n'appartient qu'à
 » la science économique d'éclairer les
 » hommes sur la nature de leur inté-
 » rêt ?

Tom. I. » Aussi , quel contraste affligeant
 plan gén. » n'apperçoit-on pas entre les généra-
 p. 85.

» tions primitives & les générations
 » modernes ! Tandis que celles-là ne
 » s'occupoient que de l'avenir, qu'elles
 » préparoient des ressources immenses
 » pour leurs descendants, qu'elles
 » laissoient à leur postérité les hérita-
 » ges dans le meilleur état, on voit
 » celles-ci ne leur laisser souvent que
 » des ruines, des friches & des dettes,
 » ne s'occuper que du présent & con-
 » sommer tout ce qui doit perpétuer
 » la source des richesses. Spectacle dou-
 » loureux, ajoute M. Gebelin ! mais
 » auquel nous ne nous arrêterons qu'au-
 » tant qu'il faudra pour faire sentir la
 » nécessité du remede.

» De plus, quelle est la Nation dans
 » l'Europe qui ne soit enivrée du pré-
 » jugé exclusif de sa propre excellen-
 » ce, qui ne se séquestre, qui ne s'i-
 » sole, qui ne soit occupée que d'elle
 » seule ? Chaque Peuple ne voit que
 » lui, ne perfectionne que lui, se prive
 » sans cesse du secours & de l'appui
 » qu'il auroit trouvé dans les autres.

T. VIII.
 vue gén.
 p. 59.

» Non , remarque M. Gebelin , aucun
 » Empire de la terre ne pourra être
 » tout ce qu'il peut être , tandis que la
 » terre fera couverte de peuplades
 » barbares & sauvages. Ce sont ces
 » fautes que vous expiez par les mal-
 » heurs qui fondent de toute part sur
 » vous , Indiens , Persans , Africains ,
 » malheurs dont on ne voit pas la
 » fin.

Ibid.

» N'est-ce pas encore par un pervers-
 » tissement affreux de l'ordre , qu'on a
 » presque toujours mis & qu'on met
 » encore au rang des Grands-Hommes,
 » ceux qui n'étoient que de grands
 » scélérats, ou de grands insensés , qui
 » ne voyoient pas qu'en forçant tous
 » les moyens , ils ne brilloient que
 » d'une gloire passagere , & que cette
 » fausse gloire entraîneroit la ruine en-
 » tiere d'un Empire qu'ils s'imaginoient
 » illustrer & agrandir? & , en effet, c'est
 » dans ces fausses idées de grandeur ,
 » que les Etats ont toujours trouvé
 » leur tombeau.

» N'est-il pas, de plus, évident que
 » les Empires déclinent nécessairement,
 » lorsqu'ils fondent les campagnes dans
 » les villes, & les villes dans une ca-
 » pitale vaste & immense; que la vraie
 » grandeur d'un Empire est d'être grand
 » & puissant, non dans un point, mais
 » par-tout, d'être tout force, tout
 » nerf, tout ordre; que les Romains
 » déclinerent dès que l'Univers fut
 » dans Rome; que les Babyloniens s'a-
 » néantirent dès que Babylone étonna les
 » Peuples par sa fausse grandeur, &
 » que si Constantinople n'eut pas exis-
 » té, l'Empire d'Orient subsisteroit en-
 » core plein de force & d'éclat?

» Enfin, est-il un préjugé plus vain & T. VIII:
 » plus pernicieux que celui par lequel ^{vue gén.}
 » on imagine que la prospérité des Etats p. 17. 58.
 » est irrévocablement assujettie aux vi- 93.
 » cissitudes humaines? Tandis qu'il est
 » évident que, comme le soleil luit de
 » tout tems en obéissant toujours à la
 » même loi, de même les Empires sub-
 » sisteroient à jamais, s'ils ne s'écar-

» soient jamais de cet ordre éternel &
 » immuable, qui seul peut les mainte-
 » nir & sur lequel seul ils doivent se
 » régler, & qu'il n'y a qu'une seule
 » cause qui fasse à jamais la prospérité
 » des Nations; savoir, l'observation de
 » leur devoir, leur attention à la voix
 » de l'ordre, leur docilité à ses leçons;
 » une seule, qui puisse amener leur
 » ruine, qui est la violation de ces
 » devoirs, le pervertissement des cau-
 » ses auxquelles le Monde primitif dû
 » son élévation & sa prospérité».

Mais des détails ultérieurs nous mé-
 neroient trop loin. Il est impossible, peut-
 être même dangereux de faire l'énuméra-
 tion de tous les abus, de tous les pré-
 jugés, de tous les désordres qui dégra-
 dent l'espèce humaine dans l'époque
 dont il est ici question & qui la rendent
 misérable : heureusement, M. Gebelin
 nous annonce pour le monde actuel
 un retour prochain vers l'obéissance
 au grand ordre, &, par une suite né-
 cessaire, vers la vraie route du bon-
 heur.

Monde actuel.

« Oui, remarque M. Gebelin, tout
 » fait espérer une heureuse révolution. Lett. à ses
souvcr. p.
14.
 » Elle se prépare même depuis long-
 » tems. Dès le milieu du quinzieme
 » siecle, l'Europe, cette belle partie
 » du monde, se réveilla, comme à l'inf-
 » tant, de sa profonde léthargie. A ce
 » moment, une forte impulsion vers la
 » lumiere devint le partage de tous
 » les bons esprits. On se livra d'abord
 » aux objets d'érudition. C'étoit le ber-
 » ceau, l'enfance de l'esprit humain;
 » car, avant de penser, il falloit rassem- P. 15.
 » bler des faits. Peu après, les objets
 » qui dépendent de l'imagination, vin-
 » rent embellir la scene. Nous eumes
 » de grands Orateurs, de grands Poé-
 » tes, de grands Artistes. Ce fut l'ado-
 » lescence de l'esprit. Les Beaux-Arts
 » amenerent à leur suite des travaux
 » plus sérieux; on parcourut l'étendue
 » immense des mathématiques; on dé-

» fricha les diverses branches de la
 » philosophie. C'étoient les occupations
 » de l'âge mûr.

P. 16.

» Depuis cette époque, les esprits
 » se sont singulièrement perfectionnés ;
 » ils ont fait des progrès très-rapides ;
 » Le siècle actuel, celui dans lequel
 » nous vivons, est un siècle extraor-
 » dinaire, fort supérieur à ceux qui l'ont
 » précédé. Aucun art, aucune science
 » qu'on n'ait enrichie, sur-tout depuis
 » vingt à trente ans. La doctrine de
 » l'amour universel, du bien général ;
 » du support mutuel, a été éclaircie ;
 » L'inutilité des guerres, leur fâcheux
 » effet, la haine & le mépris pour les
 » Conquérants, la barbarie des loix
 » criminelles & pénales, la nécessité de
 » réformer la jurisprudence, ont été
 » démontrées. Les droits & les devoirs
 » des Princes & des Sujets ; les vrais
 » principes de l'économie politique, ont
 » été dictés & fixés ; les Sciences natu-
 » relles, la Chymie, la Physique, l'Elec-
 » tricité, la reproduction des êtres, ont

» été ; ou renouvelées , ou prodigieuse-
 » ment perfectionnées. Les Sciences
 » naturelles , ces Sciences qui se rap-
 » portent au monde des esprits , ont été
 » cultivées avec ardeur. Il existe sur
 » ces Sciences des ouvrages singuliers ,
 » d'autant plus dignes d'être examinés
 » par des têtes vraiment philosphi-
 » ques & impartiales , qu'ils nous rap-
 » prochent infiniment de l'antiquité.
 » Qu'on ajoute à cette masse de gran-
 » des découvertes , nos travaux en-
 » trepris pour faciliter l'étude des
 » Langues , pour les lier entr'elles ,
 » pour remonter à l'origine des con-
 » noissances humaines , à leur premier
 » principe , pour rétablir dans tout leur
 » lustre les tems primitifs ; ne sera-t-il
 » pas évident que notre siecle est le
 » siecle des découvertes & des lumieres ?

» N'avons-nous pas vu paroître dans T. VIII,
 » le même siecle & de nos jours ce vue gén.
 » systême admirable qui tend au même p. 60. &c.
 » but que le nôtre , qui s'unit avec le
 » nôtre comme *deux moitiés en un*

» tout; système, dont cependant la base
 » ne fut jettée que vingt ans après
 » l'époque de nos plus opiniâtres tra-
 » vaux, qui seul peut sauver les Na-
 » tions, & qui circule dans l'univers
 » avec un succès plus ou moins fa-
 T. VIII. » vorable? Car, il n'est pas possible de
 p. 581. » le dissimuler: ces chercheurs de vé-
 » rités, ces hérauts de l'ordre, ces
 » philosophes pleins de sens & de rai-
 » son, *ces compagnons de voyage* avec
 » lesquels nous nous sommes rencon-
 » trés à la fontaine de vérité, & qui
 » prennent un chemin plus court que
 » le nôtre, ont été méconnus parce
 » qu'il faut du tems pour que la vé-
 » rité triomphe des ténèbres, de l'er-
 » reur, des préjugés. Mais tôt ou tard
 » elle se fera jour. Les Chefs des Peu-
 » ples seront étonnés de n'avoir pas
 » été plutôt frappés de son aspect; ils
 » gémiront d'avoir été trop longtems
 » sourds à sa voix, ils regretteront ce
 » tems comme un tems malheureuse-
 » ment perdu.

» Que dirai-je de l'Encyclopédie, Lett. à ses
 » cet ouvrage immortel de notre sie- fouscrip. p.
 » cle, ce tableau des connoissances 16 & 17.
 » humaines, susceptible d'additions &
 » d'améliorations continuelles à mesure
 » que les connoissances s'agrandiront,
 » que plus de lumière éclairera l'Eu-
 » rope? Que n'aurois-je point encore
 » à dire de la découverte importante
 » de ce savant Médecin d'Allemagne,
 » qui, d'après une théorie sublime, une
 » pratique salutaire; maîtrise l'agent
 » universel dont la nature se sert pour
 » donner la vie; pour la conserver,
 » pour lier tous les êtres de l'Univers?
 » Peut-on ne pas être surpris de la
 » rapidité avec laquelle les découver-
 » tes de tout genre se succèdent; des
 » sciences nouvelles sortent comme de
 » dessous terre; l'esprit de l'homme
 » semble acquérir des forces de géant
 » pour arracher à la nature sa lumière
 » & ses secrets.

» A la vue de tant de phénomènes T. VIII.
 » extraordinaires, d'une explosion si vue gènes
p. 69.

» subite , d'une fermentation si générale , ne sommes-nous pas en droit
 » de penser que nous touchons au moment de la grande *révolution* , que
 » le rétablissement du grand ordre est réservé à notre siècle ? Déjà le Ciel
 » dans ses profondes destinées fait naître une nouvelle race. Déjà l'Europe
 » se lasse de querelles , de disputes , de carnages. Déjà les amis de la vérité & du bien font retentir de toutes
 » parts la voix de l'ordre & du bonheur qui en est la suite. Déjà , s'il est
 » permis à un mortel de percer l'obscurité profonde de l'avenir , la Grece
 » est prête de sortir des langes qui l'enferment ; son joug sera brisé ; le feu
 » de son génie se rallumera. Il sortira de son sein une foule de grands
 » Hommes qui nous rappelleront ceux qu'elle a perdus depuis si longtems.
 » De nouveaux Lycées , de nouveaux Musées deviendront son ornement &
 » sa gloire. Ils sauront sans doute quelque gré au Chef d'un Musée

T. IX.
 disc. prélim.
 p. 4.

» occidental , de leur avoir rendu plus
 » aisée l'étude de leur langue , d'avoir
 » éclairci les origines de la Grece , dans
 » un tems où les traces en étoient
 » presque entièrement effacées.

» Que faut-il d'ailleurs au genre Tom. I,
gen. all.
p. 146.
 » humain pour le déterminer à rentrer
 » dans la route du bonheur? Ne con-
 » noît-il pas les récompenses destinées
 » à ceux qui observent les loix de l'or-
 » dre , les punitions réservées à ceux
 » qui les violent? Ne fait-il pas que
 » cette vie est une carrière de travail
 » toujours récompensé par ses fruits ,
 » un passage pour arriver à la vie uni-
 » verselle & à la réintégration dans le T. VIII,
p. 580.
 » sein du grand Auteur , source de
 » tout ordre & de toute rémunération?
 » Peut-il ignorer que les habitants du
 » premier monde ont été punis par
 » les eaux du déluge pour n'avoir pas
 » rempli leur devoir , pour avoir violé
 » ces loix éternelles , sans lesquelles
 » nulle société ne peut subsister ; que
 » la famille de Noé fut , au contraire ,

» réservée d'une manière merveilleuse
 » par des moyens très-naturels , parce
 » que seule elle étoit capable de réparer
 » les pertes de l'ancien monde , par sa
 » profonde connoissance de l'ordre ?

» Enfin , n'avons-nous pas lieu d'es-
 » pérer , ajoute M. Gebelin , que notre
 » travail ne restera pas sans récom-
 » pense ? Notre but a été de faire con-
 » noître aux hommes la vraie route du
 » bonheur , de leur apprendre qu'elle
 » ne se trouve que dans l'obéissance
 » au grand ordre. Peut-on se refuser
 » à un systême qui , par le moyen d'*un*
 » *seul principe* , démontre toutes les ori-
 » gines , développe toutes les Antiqui-
 » tés allégoriques , explique toutes les
 » Antiquités historiques , ramene tou-
 » tes les Langues à une seule Langue ,
 » trace la route unique qui mene au
 » bonheur , fait connoître l'Histoire du
 » Monde primitif , du Monde moderne ,
 » du Monde actuel , & met sous nos
 » yeux de la manière la plus évidente
 » les justes & pressants motifs que nous

» avons d'espérer le retour prochain
 » du grand ordre dans toutes les par-
 » ties de l'Univers? Certes, si un pareil
 » systême n'emporte pas tous les suffra-
 » ges, n'entraîne pas tous les esprits,
 » qu'on attende donc que la vérité Tom. I.
plan gén.
 » elle-même descende du Ciel, pour en p. 95.
 » confirmer ou pour en rectifier la doc-
 » trine ».

Ce n'est pas néanmoins que M. Ge-
 belin croie que la grande révolution
 doive s'opérer très - prochainement.
 Non; son zele pour le bonheur du
 genre humain, sa confiance dans la
 certitude de son systême, ne l'aveuglent
 pas jusqu'à ce point; il est au contrai-
 re persuadé que les heureux effets de
 tant de pronostics favorables, ne pour- Lett. à ses
soufc. p. 42.
 ront être recueillis que *par notre pos-
 térité, que par la génération qui arrive.*
 » Nous aurons bu, dit-il, l'amertume
 » jusqu'au fond de la coupe, nous au-
 » rons dévoré l'aigre & le verjus; ceux
 » qui nous suivront n'auront que des
 » roses à cueillir; ils n'auront qu'à

» jouir. Nous, nous ne pouvons espé-
 » rer que du soulagement dans nos
 » maux invétérés. *La génération qui*
 » *arrive* n'aura qu'à maintenir sa santé ;
 » elle ne vivra pas éternellement ; mais
 » elle parviendra à l'âge le plus avancé
 » qui soit donné aux mortels, sans être
 » arrêtée en chemin par des maladies im-
 » prévues.

Laissons à nos neveux, puisque la chose les regarde, le soin de prononcer pour ou contre l'accomplissement de cette singulière prophétie. Voyons en attendant, comment, & par quels degrés M. Gebelin est parvenu à la découverte de son système,

H I S T O I R E

De M. Gebelin & de sa découverte.

T. VIII. » M. Court de Gebelin nous apprend
 disc. prélim. » ce qui l'a conduit à cette découverte,
 P. 3. » les avantages qu'il a eus à cet égard,
 » & comment des malheurs sont de-
 » venus

» venus la source de ses connoissances ,
 » & les ont dégagées de cette roideur
 » qui n'est que trop l'apanage de ceux
 » qui n'ont pas été éprouvés comme
 » les cailloux dans les torrens ».

Il dit donc qu'il est fils unique T. VIII.
vue gen.
p. 5. 6. &
7.
 du sieur *Court* , Ministre Protestant
 dans les provinces méridionales du
 Royaume ; « que son pere , obli-
 » gé d'abandonner ses biens & de
 » sortir de France , au renouvelle-
 » ment des loix pénales portées
 » contre les Protestants , lors de la
 » majorité de Louis XV , emmena son
 » fils avec lui , le dévoua à l'étude ,
 » jugea qu'il pourroit faire de grands
 » progrès dans les sciences spéculatives ,
 » & prononça , quoiqu'il eût à peine
 » huit ans , que cet enfant reculerait
 » un jour *les bornes des connoissances*
 » *humaines* ».

Cet *excellent pere* s'y prit de maniere Lett. à ses
soulcript.
p. 7. 8.
 à faire de son fils , « un prodige ; il fut
 » son premier maître , & malgré la déli-
 » catesse d'un enfant , dont la santé étoit

» très-languissante , & qui dès cet âge
 » étoit menacé d'obstructions , il vou-
 » lut que cet enfant , qui pouvoit à
 » peine bégayer, embrassât l'universalité
 » des connoissances humaines. Il lui fit
 » étudier le Latin , le Grec , l'Anglois ,
 » l'Hébreu, &c. l'Histoire ancienne &
 » moderne , sacrée , ecclésiastique , na-
 » tionale ; la Géographie , la Chronolo-
 » gie , les Voyages , les Antiquités , la
 » Théologie , les Belles - Lettres , la
 » Mythologie , toutes les Religions du
 » monde , pour connoître en quoi elles
 » s'accordent , jusqu'à quel point elles
 » font la vérité. Il lui fit en même-tems
 » acquérir des notions plus ou moins
 » étendues des Mathématiques , de l'As-
 » tronomie , de la Physique , du Droit ,
 » &c. Il voulut sur-tout qu'il possédât
 » cette heureuse & sage philosophie ,
 » qui fait suspendre son jugement
 » sur tout , pour mettre tout au creu-
 » set de la raison , & analysant tout ,
 » aller chercher la vérité au fond du
 » puits. Il lui fit de plus apprendre à

T. VIII.
 vue gén.
 p. 8. 9.

« écrire, copier des Dictionnaires en-
 » tiers, étudier le dessin; & afin qu'il
 » eût dans un corps sain un jugement
 » sain, il lui faisoit faire des exercices
 » modérés, le menoit à la campagne; il
 » le lia avec de Grands-Hommes, M. le
 » Comte de la Lippe, M. de Chefaux,
 » M. le Marquis de Mirabeau; car
 » l'ami des hommes *pouvoit-il ne pas*
 » *avoir de l'amitié pour l'auteur du*
 » *Monde primitif?*

» Parvenu à l'âge où l'on prend un P. 10. 11.
 » état, le jeune Court revient sur ses ^{12.}
 » études, afin de les perfectionner par
 » lui-même, & de parvenir à la solu-
 » tion d'une foule de difficultés sur
 » *l'antiquité & sur l'origine de tout*; car,
 » après avoir examiné tout ce qu'on
 » avoit dit & écrit sur ces objets, il
 » avoit vu qu'on ne savoit pas un mot
 » sur l'origine des langues, des socié-
 » tés, des peuples; qu'on déraisonnoit
 » sur l'étymologie; que toutes les Gram-
 » maires n'étoient qu'imperfections;
 » qu'on ne se doutoit pas même de

» l'origine de la parole & de l'écri-
 » ture ; du rapport intime des lan-
 » gues de l'Occident avec celles de
 » l'Orient , de la vraie maniere de lire
 » celles-ci & d'étudier les autres. Il
 » avoit pareillement vu que la plupart
 » des anciens monuments étoient muets,
 » parce qu'on ne favoit pas les interro-
 » ger , & que l'antiquité n'étoit que rui-
 » nes & décombres ; qu'on changeoit
 » l'Histoire en Fables , & la Fable en
 » Histoire ; que les explications de
 » la mythologie étoient presque tou-
 » jours contraires au sens commun , &
 » n'offroient qu'un chaos ; qu'on s'atta-
 » choit à des traditions qui ne menotent
 » à rien , tandis qu'on ne faisoit nulle
 » attention à des faits ou à des procé-
 » dés importants ; que la vérité même
 » restoit confondue avec une foule
 « d'erreurs & d'illusions , entre lesquel-
 » les il étoit impossible de la démêler ,
 » *sans des principes antérieurs & cer-*
 » *tains* ; qu'il restoit cependant assez
 » de monuments relatifs aux grands

» intérêts des hommes ; qu'ainfi c'é-
 » toient les hommes qui avoient man-
 » qué aux monuments , & non les mo-
 » numents aux hommes ; que , par con-
 » féquent , on avoit tout à espérer avec
 » de l'adresse , de la constance & du
 » courage.

» Persuadé que tous ceux qui avant P. 13.
 » lui s'étoient exercés sur les antiquités
 » & sur les origines, avoient toujours
 » posé des principes erronés, M. Ge-
 » belin, également convaincu de la pos-
 » sibilité de faire mieux, prit d'abord
 » le parti d'abandonner les Savants &
 » leurs principes, de soutenir toujours
 » la contradictoire des propositions
 » qu'ils avoient prises pour base de leurs
 » recherches. Ce chemin, dit-il, étoit
 » d'autant plus sûr, que nous avons
 » rassemblé une plus grande masse de
 » connoissances, que nous embrassions
 » un champ infiniment plus vaste, un
 » beaucoup plus grand nombre de
 » langues, beaucoup plus de vues, une
 » critique plus sévère ; en sorte que

» nos conséquences devoient être plus
 » lumineuses , plus fermes ; & que , non
 » content de les examiner en simple
 » érudit , comme on avoit toujours
 » fait , nous étions en état , au moyen
 » d'une bonne philosophie analytique ,
 » de les soumettre au creuset de la
 » raison & du bon sens » .

P. 23.

Après avoir mis à l'écart les Sa-
 vants , leurs explications , & leurs prin-
 cipes erronés , » M. Gebelin comprit
 » qu'il falloit aussi mettre de côté les
 » monuments anciens , parce que , dit-
 » il , les monuments seuls font de mau-
 » vais guides ; ils peuvent être des
 » conséquences , mais non des princi-
 » pes , ils montrent ce que les hommes
 » des premiers siècles ont fait ; mais ils
 » ne nous éclairent pas sur les motifs
 » qui les portoient à le faire. D'ailleurs
 » à peine la vie la plus longue suffiroit-
 » elle pour faire le dénombrement de
 » ces monumens. En travaillant à de-
 » viner l'antiquité par les monuments
 » seuls , on ne fait que remuer un amas

» de décombres & les rejeter alterna-
 » tivement les uns sur les autres. En un
 « mot, faute d'un lien commun, ces ma-
 » tériaux innombrables restent muets,
 » épars, isolés ».

Il ne fut donc plus question que P. 24. 100.
 de découvrir ce lien commun, seul
 capable d'applanir les difficultés &
 de dissiper les ténèbres qui enve-
 loppent l'antiquité. Pour découvrir
 ce lien, « il falloit absolument re-
 » monter à un principe certain & in-
 » variable qui fût antérieur à tous les
 » monuments, qui les emmenât tous,
 » qui servît à les lier & à les expliquer
 » tous ».

La recherche de ce grand principe, Tom. I.
 devint l'unique objet de ses médita-^{plan gén.}
 tions. « Après y avoir sérieusement ^{p. 3.}
 » pensé, il soupçonna d'abord qu'en
 » considérant les restes de l'antiquité,
 » tous les monuments anciens, comme
 » les effets d'une cause première, & en
 » cherchant cette cause *dans la na-*
 » *ture*, qui est & qui sera toujours le

» guide unique dans l'appréciation des
 » ouvrages humains , il ne feroit pas
 » impossible de retrouver le sentier
 » qui a conduit les premières généra-
 » tions jusqu'à nous , & qui peut
 » nous faire remonter jusqu'à elles.

« Ce premier pas , remarque M.
 » Gebelin , dirigea le second. Nous
 » sentîmes , que pour réunir tous les
 » anneaux de cette immense chaîne , il
 » falloit saisir dans la nature un prin-
 » cipe inhérent à toute l'espece hu-
 » maine , & dont les effets ou les
 » conséquences fussent nécessairement
 » les mêmes pour tous les tems , pour
 » tous les climats , pour tous les
 » peuples.

» Nous crûmes enfin reconnoître ce
 » *principe* aussi fécond que solide , dans
 » les besoins inséparables de notre
 » constitution individuelle , & dans les
 » moyens de les satisfaire , que la
 » Providence a placés avec profusion
 » dans nous & autour de nous.

» Aussi-tôt nos yeux furent ouverts ,

» le chaos disparut , les erreurs céde-
 » rent forcément à l'ordre , à la clar-
 » té , à l'intérêt ; nous vîmes claire-
 » ment qu'en effet dans l'espece hu-
 » maine , tout se réduit au besoin &
 » aux moyens de le satisfaire ; que
 » tout est né du besoin & de l'ordre
 » naturel , du grand ordre , qui seul
 » peut nous indiquer les moyens les
 » plus propres à pourvoir au besoin ;
 » que par l'ordre & le besoin tou-
 » jours pressant , toujours renaif-
 » sant , l'homme fut conduit à tous les
 » arts & à toutes les connoissances ,
 » qu'il y fut conduit naturellement ,
 » sans effort , sans tâtonnement , par
 » la route la plus prompte & la plus
 » sûre ; qu'enfin avec l'ordre & le besoin ,
 » nous avons non-seulement un prin-
 » cipe antérieur à tous les monuments ,
 » qui les a tous amenés , qui les expli-
 » que tous , qui les lie tous ; mais en-
 » core la clef de tout , l'origine de
 » tout , le développement de tout ce
 » qui existe dans l'espece humaine .

P. 23.

« Alors la lumière la plus vive se
» répandit sur tous les objets de nos
» recherches. Toutes les illusions dans
» lesquelles les Savants étoient tom-
» bés sur l'antiquité , tous les faux
» principes qu'ils s'étoient faits sur les
» origines , toutes ces opinions bizarres ,
» que chaque mot étoit l'effet du ha-
» sard , qu'il n'existoit pas de langue
» primitive , que la parole & la gram-
» maire n'étoient que le résultat de la
» convention & du caprice , que , vou-
» loir en rendre raison , c'étoit un déli-
» re , une extravagance ; que la Fable
» n'étoit qu'une altération de l'Histoire ,
» que les Arts de premier besoin n'a-
» voient été découverts qu'après les
» efforts réitérés , les essais les plus pé-
» nibles & très-imparfaits de plusieurs
» milliers de siècles , comme si l'homme
» avoit commencé par être un vrai
» sauvage dans toute l'étendue du ter-
» re : tous ces préjugés , toutes ces
» extravagances se dissipèrent , tous les
» doutes furent éclaircis.

» Alors les monumens qui nous ref-
 » tent de l'antiquité , quelque multi-
 » pliés qu'ils puissent être , hiérogly-
 » phes , alphabets , inscriptions , manuf-
 » crits , bas-reliefs , monnoies , pierres
 » gravées , &c. ne furent plus pour
 » nous que les témoins inféparables des
 » besoins de l'humanité & des moyens
 » employés pour les remplir ; ces mo-
 » numents , tous enfans de l'ordre & du
 » besoin , se classerent d'eux - mêmes ,
 » parce que la nature de chaque objet
 » en détermine la place par ses rap-
 » ports avec nos besoins ; plus ces be-
 » soins sont pressans , plus les objets
 » qui s'y rapportent furent placés au-
 » devant du tableau. Ils s'expliquerent
 » les uns par les autres ; les monumens
 » allégoriques se séparerent d'eux - mê-
 » mes des monumens historiques. L'hif-
 » toire fut dégagée de la Fable , les
 » faits furent justifiés ou démentis ,
 » d'après des principes démontrés.
 » L'état primitif & l'Histoire ancienne
 » furent parfaitement connus.

Tom. I.
 plan. gén.
 P. 2.

P. 6.

Tom. I. » Mais ce qui, dans cette importante
 plan gén. » découverte, fut une récompense,
 p. 93. » beaucoup plus douce à notre cœur,
 » ce qui prouve qu'aucune portion du
 » savoir & de la littérature n'est inutile,
 » c'est qu'en ramenant tout à l'ordre
 » & au besoin, nous nous apperçûmes
 » que ce principe aussi *fécond que so-*
 » *lide*, se rapportoit au bonheur du
 » genre humain; qu'en soumettant tout
 » à l'ordre naturel & au besoin, nous
 » tracions la vraie route du bonheur,
 » nous élevions sur une base immuable
 » la prospérité des Etats; de sorte qu'à
 » la faveur de ce grand principe, les
 » nations ne seroient plus exposées à
 » être effacées de dessus la terre; cha-
 » que génération succédant sans trou-
 » ble & sans orage à toutes celles
 » qui la précéderent, jouiroit paisible-
 » ment du fruit de leurs travaux & de
 » leurs découvertes, & ajouteroit sans
 » cesse à la masse de ses lumieres & de
 » sa sagesse ».

Tom. I. Pénétré de l'importance de sa dé-
 plan gén.
 p. 7.

couverte, de l'avantage que les Savants devoient en retirer pour l'étude des langues, pour la parfaite intelligence des origines & des antiquités, & convaincu sur-tout de son influence immense sur le bonheur de l'humanité entière, M. Gebelin ne crut pas devoir différer d'en faire part aux hommes, *ses amis & ses freres.* « En gardant le silence, il » auroit craint de se rendre coupable *en-* » *vers le grand ordre.* Il prit donc le » parti d'annoncer son grand principe » sous ce titre : *Le Monde primitif,* » *analysé & comparé avec le Monde* » *moderne, ou Recherches sur les* » *Antiquités du monde.*

» Tout étonna, dit M. Gebelin, T. VIII.
 » dans cette annonce; la grandeur de vue gén.
 » l'entreprise, le gigantesque des pro- p. 3. 4.
 » messes, les difficultés terribles qu'on
 » sentoit qu'il falloit avoir surmontées,
 » l'ignorance des moyens qu'on pou-
 » voit avoir employés. Cette annonce
 » subite, à laquelle rien n'avoit pré-
 » paré, ce n'étoit pas une entreprise

» de Rois , ce n'étoit point le résultat
 » des travaux d'une société littéraire ,
 » nombreuse & savante ; c'étoit un
 » simple particulier , inconnu , qui an-
 » nonçoit des découvertes regardées
 » comme impossibles , faites dans le
 » silence d'un cabinet bien étroit , bien
 » peu riche , & qui offroit au public de
 » lui en faire part , s'il vouloit y con-
 » tribuer par une souscription modique.
 » Nous prîmes dans notre annonce un
 » ton ferme , parce que nous étions
 » persuadé de la bonté , de la vérité ,
 » de la certitude de nos découvertes ,
 » dont l'ensemble seul pouvoit faire la
 » démonstration. Aussi , ne les annon-
 » çâmes-nous que lorsque nous fûmes
 » bien sûr d'avoir trouvé le vrai , &
 » nous ne pouvions en douter par la
 » vive lumière qui en résultoit ».

T. VIII. En effet , tout le monde parut s'in-
 disc. pré. téresser au succès de M. Gebelin. A
 p. 15, 16. peine eut-il fait son annonce qu'il eut
 une foule de souscripteurs de tout rang
 & de tout état. On vint de toutes

parts à son secours. « L'Académie
 » Françoisé lui décerna deux fois le
 » legs de M. le Comte de Valbelle.
 » Il obtint des graces qu'il regardoit
 » comme une approbation flatteuse
 » qu'on donnoit à ses travaux ».

On le mit au nombre de ceux qui travaillent à un Dictionnaire des Sciences & Arts, distribué par matieres ; « on
 » lui assigna celles qui se rapportent à
 » la nature de ses recherches, savoir,
 » les Antiquités, la Chronologie, les
 » Médailles, les Inscriptions, la Divina-
 » tion & ses diverses branches, l'Ex-
 » plication des fables ou de la mytho-
 » logie, l'Étymologie relative à ces
 » objets, &c. « Une société nombreuse
 » d'amateurs des sciences, lettres & arts
 » l'honora de la qualité de son Directeur.
 » Il fut membre de diverses Académies
 » & Président honoraire perpétuel du
 » Musée de Paris. Il eut de plus dans
 » la Capitale, dans toute la France, &
 » même dans les pays étrangers, un
 » grand nombre d'excellens amis, de

» partisans & d'admirateurs. On le voit encore plus de cinquante fois cité avec éloge dans l'Histoire intéressante & curieuse de l'astronomie ancienne. Plusieurs Ecrivains conviennent qu'il a interprété un grand nombre de traits de la fable d'une manière très-ingénieuse.

Tom. I. Il est vrai qu'aucun de ces Savans
 plan. gén. n'a pris la peine de remonter au premier
 p. 7. principe de ce Philosophe, à l'ordre & au besoin, cause de tout, principe néanmoins sans lequel il est impossible de rien comprendre au Monde primitif, parce qu'il en est la clef. » M. Gebelin » en est si persuadé qu'il compare le be- » soin au centre, duquel tout part, & » le grand ordre au cercle qui renferme » tout sans exception. Tout ce qui exis- » te, dit-il, ne présente plus que des » rayons partant d'un même centre, & » renfermés dans un cercle qui les lie » tous, qui les case tous, & qui indique » non seulement les rapports, mais la » raison & le motif de tous ».

Malgré ces succès, le Monde primi-
 tif,

tif, quoiqu'imprimé avec privilège & avec approbation, a trouvé des Censeurs qui l'ont jugé avec beaucoup de sévérité, & qui ne me paroissent cependant pas avoir été plus au fait, ni du système, ni du principe sur lequel il porte. Dès 1773, le premier volume fut attaqué dans le Journal des Savans. L'Auteur repoussa vivement cette attaque par une lettre du 15 Juin 1774, inserée à la fin de son premier volume. Depuis cette époque, on a dit & répété dans une multitude d'écrits, que le Monde primitif étoit *un Ouvrage repoussant, rempli de fatras, d'inutilités, de conjectures frivoles, de systèmes imaginaires,* &c. On l'a comparé à *la clef des choses cachées* depuis le commencement du monde, par Guillaume Postel. On a prétendu que l'idée de M. Gebelin ressembloit beaucoup à la métempsychose de Pythagore, perfectionnée par la Philosophie moderne, telle qu'elle est exposée dans un écrit, imprimé en 1771, dont l'Auteur, en proposant des embe-

Ann. Litt.
1784. N^o
8. Lett. 13.
p. 181.

liffemens pour Paris, propofoit auffi de purifier la Religion, de rafier la Sorbonne, & d'anéantir l'enfer des Chrétiens.

Notre intention n'est pas de prononcer fur des jugemens fi oppofés. Ce qui est de fait c'est que M. Gebelin est l'inventeur d'un fyftême qu'on peut appeller le fyftême du grand ordre; que ce fyftême, qui, de fon aveu, *ne fait qu'un tout* avec celui des Philofophes économiftes, est néanmoins infiniment plus vafte, plus lié, plus fuivi, plus fécond. Il n'est appuyé comme nous l'avons dit, que fur un feul principe, fur l'obéiffance au grand ordre, vraie route du bonheur.

S'il est vrai que le célèbre Descartes ait prétendu faire un monde femblable au nôtre avec de la matiere & du mouvement, *da materiam, da motum, & mundum efficiam huic noftro fimillimum*, on peut affurer que l'entreprise de M. Gebelin est pour le moins égale à celle de Descartes; car avec l'ordre phyfique

& le besoin physique, où ce qui revient au même, avec l'obéissance au grand ordre, il forme un monde moral, civil, religieux, agriculteur, économiste, commerçant, parfaitement instruit des arts & des sciences, riche, heureux, vivant dans l'abondance, dans la plus parfaite sécurité, dans l'innocence, dans la joie, dans la paix, jusqu'à ce qu'enfin après une longue suite d'années heureuses, paisibles, exemptes de toute maladie, de toute infirmité, chaque génération de l'espece humaine arrive successivement à la vie universelle & à la réintégration dans le sein du grand Auteur, source de tout ordre & de toute remunération; & dans le cas où ce monde si heureux, si parfait, viendra, par quelque événement imprévu, à se dépraver, à se rendre malheureux, M. Gebelin se flatte de le ressusciter, de le rappeler à la vie par la seule obéissance au grand ordre, sans avoir besoin de l'intervention d'aucune autre cause, quelle qu'elle puisse être.

T. VIII.
p. 580.

Il s'en faut bien cependant, que le Philosophe du grand ordre ait joui lui-même du bonheur qu'il annonçoit avec tant d'affurance au genre humain. Après avoir fait paroître son neuvieme volume en 1782, il s'aperçut que sa fanté se dérangeoit. « On
 Lett. à ses soufc. p. 42. » lui conseilla d'avoir recours *au Mag-*
 » *nétisme animal* ; il le fit. *Il s'imbiba*
 » de toutes parts, il s'impreigna à
 » longs traits de l'air vivifiant de ce
 » prétendu fluide universel ». Il se
 crut guéri, se hâta d'annoncer par une
 Lettre du 31 Juillet 1783, à ses Souf-
 cripteurs, sa parfaite guérison, & pro-
 fita de cette occasion pour faire l'éloge
 le plus pompeux, & du remede, & du
 Médecin. Mais hélas ! cette joie fut de
 courte durée. On fut très-étonné d'ap-
 prendre le 10 Mai 1784, que
 l'Auteur du Monde primitif, âgé de
 soixanteans, venoit déterminer ses jours,
 sous les yeux & dans les bras du grand
 distributeur de la médecine universelle.

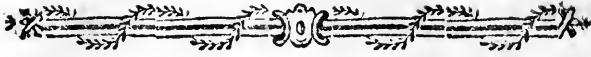
M. Court de Gebelin étoit né à

Nîmes , en 1725 : son Pere devenu Pasteur à Laufane après sa sortie de France , lui destinoit sa place. On assure que ce Philosophe peu fortuné , est mort chargé de dettes, que son corps a été d'abord inhumé dans le cimetiere des Protestants , à Paris ; qu'il en a été retiré ensuite , avec la permission du Gouvernement , & transporté , le 2 Juillet , à Franconville dans la maison de campagne d'un homme de lettres , qui se propose de lui élever un mausolée , semblable à celui qui couvre les cendres de Jean-Jacques , dans les jardins d'Ermenonville.

Voy. l'é-
log. de M.
Gebel. par
M. le Com-
te d'Albon.

Je finis par quelques observations générales sur ces deux systêmes , dont on vient de lire l'analyse exacte & raisonnée.





C O N C L U S I O N.

IL résulte de ces Analyses que le Citoyen de Genève & M. Gebelin, sont l'un & l'autre des Philosophes systématiques, qu'ils ont chacun un système composé de principes, de preuves & de conséquences ; que le premier peut être regardé comme le Philosophe de la nature, & le second comme le Philosophe du *grand ordre*. On a donc eu tort d'avancer que Jean-Jacques n'a ni *principes ni doctrine*, qu'il se *contredit perpétuellement*, & que M. Gebelin n'est qu'un antiquaire dont l'ouvrage est rempli de *fatras*, de *chimeres*, de *conjectures frivoles* & d'*inutilités*.

Mon intention n'est pas d'examiner la vérité ou la fausseté de leurs principes, de prononcer sur la foiblesse ou la solidité de leurs preuves : je me propose uniquement de faire le paral-

lele des deux systêmes & de leurs auteurs, & de fixer quel rang on peut leur donner parmi les Philosophes anciens & modernes.

Il paroît d'abord que le Philosophe du grand ordre & celui de la nature ont le même but, suivent le même guide, tiennent le même langage sur la *perfectibilité* de l'homme, sur le bonheur du monde primitif qu'ils appellent l'*âge d'or*, sur la corruption & la misere du monde moderne, & sur la nécessité d'une révolution, d'une réforme générale dans le monde actuel.

Mais il est aisé de s'appercevoir que si sur tous ces points ils s'expriment de la même maniere, il s'en faut bien qu'ils pensent de même.

1° Par *la nature*, guide unique de l'un & de l'autre, M. Gebelin entend *la nature physique, l'ordre physique qui regne dans la nature, le grand ordre harmonique établi pour diriger l'espece humaine dans le choix des*

T. XII.
p. 653.

moyens les plus propres à pourvoir à ses besoins. Le Citoyen de Genève entend par la même expression, la conscience, le sens moral, ce sentiment exquis du vrai, du beau, du juste, qui souvent dément dans le fond du cœur la raison elle-même. De sorte qu'en rejetant l'un & l'autre, la raison, ou l'ordre métaphysique, le premier s'entient uniquement à l'ordre physique, tandis que le second s'appuie de plus sur l'ordre moral, & en fait la base principale de toutes ses spéculations.

2^o Il en est de même de la *perfectibilité*, principe fondamental dans les deux systèmes. L'un & l'autre font sortir les hommes, des mains du Créateur, *purement perfectibles*, sans aucun exercice de leurs facultés ; ils prétendent l'un & l'autre que ces facultés ne sont qu'*en puissance* : mais dans le système de M. Gebelin, les facultés se réduisent au pur instinct, semblable à l'instinct des bêtes. Il admet pour perfectionner cet instinct,

1^o un *principe inhérent* à l'espèce humaine , savoir , *le besoin* , qui seul peut mettre l'instinct en activité ; 2^o un *modele extérieur* destiné pour le diriger , & ce modele est *le grand ordre* ; au lieu que , suivant le Philosophe Genevois , l'homme est composé d'un corps & d'une ame spirituelle , immortelle , essentiellement distinguée de la matiere ; ses facultés sont spirituelles & intellectuelles ; mais l'homme n'a aucun principe intérieur capable de les perfectionner ; ses facultés ne peuvent être développées qu'à force de tems , *par des circonstances , des hasards , des événemens qui ne devoient naturellement arriver que de loin en loin , & après des intervalles immenses.*

3^o Les hommes primitifs de Jean-Jacques naissent *bons & heureux* , parce qu'ils sortent des mains de la nature ; ignorans & stupides ; & c'est précisément dans cette *stupidité* qu'il fait consister le bonheur du monde primitif : il en conclut qu'ils seront bons & heu-

reux, tant qu'ils resteront dans cet état, & qu'ils ne se perfectionneront pas. Ceux de M. Gebelin au contraire ne deviennent bons & heureux qu'autant qu'ils se perfectionnent, que leur instinct se développe par le moyen *de l'ordre & du besoin*, par leur soumission *au grand ordre*. Ainsi l'un nous dit : pour être heureux, *ne vous perfectionnez pas*, & l'autre ne cesse de nous repeter : si vous voulez être heureux, *perfectionnez-vous*.

4° Ils conviennent également que le monde moderne est malheureux & corrompu ; mais, selon Jean-Jacques, c'est la société, ce sont les institutions sociales, qui ont dépravé l'espèce humaine & qui l'ont rendue malheureuse ; dans le système de M. Gebelin, c'est par la société & les institutions sociales, par les arts & les sciences, suite naturelle de l'obéissance au grand ordre, que l'instinct s'est élevé au-dessus de son état primitif, que le genre humain est entré dans la route du bonheur, & est

parvenu au plus haut degré de gloire & de splendeur ; les dépravations & les malheurs du monde moderne , il les attribue à l'abandon de l'ordre , à la fuite de toute société , aux déprédations & invasions occasionnées par les conquérans , & prétend que ces déprédations font la seule cause des maux de l'humanité.

D'où il résulte que sur la route du bonheur , ces deux Philosophes affirment exactement le oui & le non , le pour & le contre. Cette route , selon le Philosophe de la nature , aboutit à la stupidité d'un Orang-outan , ou à l'ignorance d'un Sauvage , tout au plus & en dernier ressort , à l'austérité agreste & presque féroce d'un Spartiate. Le terme de cette route , telle qu'elle est tracée par le Philosophe du grand ordre , est la plus grande activité , l'agriculture , le produit net , le commerce , la navigation , l'abondance , le plaisir & la joie.

C'est ainsi que Jean - Jacques &

M. Gebelin , l'un avec son éloquence , l'autre avec son érudition , sous prétexte de nous montrer la vraie route du bonheur , aspirent à la gloire d'être les *réformateurs* du genre humain , d'opérer dans l'univers une *révolution totale* ; se flattent de détruire tous nos préjugés , de dissiper toutes nos erreurs , de ramener sur la terre le bonheur , l'innocence & la paix , de former une nouvelle race d'hommes , bons , heureux & parfaits , & de rétablir parmi nous *un nouvel âge d'or*.

Une pareille entreprise paroît au premier coup d'œil fort singulière ; elle n'a cependant rien qui doive surprendre , si l'on fait attention qu'il s'agit ici de deux hommes nés , nourris , élevés dans le sein de la *réforme* , qui , dès la plus tendre enfance , n'ont entendu parler que de *réforme* , qui se croient autorisés par les principes de leur secte à *réformer* les premiers *réformateurs* , & qui se persuadent avoir assez d'esprit , de science , de talents , d'imagination &

de génie, pour attirer les peuples toujours avides de nouveautés, & pour se faire, à l'exemple de leur prédécesseur, chefs de parti.

Ce qui doit le plus étonner, c'est de voir ces deux réformateurs se proposer le même but, & prendre néanmoins pour arriver à ce but, une route non-seulement divergente, mais absolument opposée. L'opposition est en effet si réelle & si marquée, que M. Gebelin, dont les écrits sont postérieurs à ceux de Jean-Jacques, ne craint pas de mettre au rang *des erreurs, des opinions bisares, des faux principes*, la plupart des articles sur lesquels le Philosophe de la nature insiste le plus. Comment est-il possible d'avancer, dit M. Gebelin, « que les arts du premier besoin n'ont été découverts, qu'après les efforts réitérés de plusieurs milliers de siècles; que l'homme a végété pendant long-tems, abandonné à lui-même, sans ressource, sans génie, sans esprit inventif, manquant de tout; que les

T. VIII.
vue gén.
p. 24.

Tom. I.
plan gén.
p. 79.

» connoiffances de l'homme & tout ce
 » qu'il doit à fon industrie, n'ont paru
 » qu'après une fuite immense de fiecles,
 » paffés dans l'obfcuredé, dans l'inaction,
 » dans l'ignorance, dans la privation de
 » toute aifance & de toute commodité;
 T. VIII.
 P. 569. » que les hommes n'ont été éclairés que
 » par des hafards foibles & à de grandes
 » diftances les uns des autres; qu'enfin,
 » *les enfans ne doivent rien à leurs pa-*
 » *rens,* &c.

Voyons maintenant quel rang on peut affigner à ces deux fyftêmes, parmi les différentes spéculations de ce genre, imaginées par les Philofophes anciens & modernes; il faut pour cet effet reprendre les chofes de plus haut.

Lorsqu'on a fecoué le joug de toute autorité, & que l'homme a tout ramené à fon efprit particulier, je ne vois pour lui que trois fyftêmes philofophiques, auxquels il puiſſe s'arrêter, & fur le choix defquels il ait à fe déterminer; favoir, le pyrrhonifme univerſel, le matérialifme abſolu, & le déif-

me. Le pyrrhonien ou le sceptique doute de tout sans exception. Le matérialiste n'admet que la matière, la suppose éternelle & nécessaire, en forme l'univers que nous habitons, ou par le moyen d'un hasard fortuit qu'il n'entend pas, ou par l'effet d'une fatalité, d'une nécessité aveugle qu'il comprend encore moins. Le déiste rejette toute révélation surnaturelle, tout ordre surnaturel, soit parce que jamais il n'en a entendu parler, soit parce qu'instruit de ce que les Chrétiens disent de la révélation, dont ils sont les dépositaires, ou il ne la croit pas fondée, ou il la croit peu conforme aux lumières de sa raison. Mais du reste le vrai déiste, attentif aux idées éternelles & immuables qu'il trouve en lui-même, touché de la beauté, de l'harmonie, de la noble simplicité qui regne dans l'univers moral dont il est membre, frappé du spectacle admirable que lui présente le monde physique & tous les êtres qui le composent, reconnoît & adore un être suprême, une

cause intelligente, libre, toute-puissante & bienfaisante : il admet avec cette première cause les vérités fondamentales qui font la base de la morale, de la société, des gouvernements divers établis parmi les hommes, & se conduit, du moins autant que la faiblesse humaine peut le lui permettre, conformément à ces grands principes.

Telle étoit, selon toutes les apparences, la philosophie des anciens sages, des Solon, des Aristide, des Licurgue, des Numa, des Confucius, des Socrate, des Platon, des Cicéron, & de tant d'autres qui nous ont laissé sur les points les plus capitaux de la morale, des écrits profondément pensés & dignes de l'immortalité. Ces grands hommes trouvoient en eux-mêmes le développement de ces principes admirables de législation, de politique, de morale & de sagesse ; à moins qu'on n'aime mieux supposer qu'ils étoient aidés, ou par les traditions primitives dont ces sages avoient conservé le souvenir,

ou par la lecture de nos livres sacrés, qui pouvoient bien ne leur être pas inconnus.

Quoi qu'il en soit, revenons à nos deux Philosophes. Ils ne sont à coup sûr ni pyrrhoniens ni sceptiques : ils parlent du ton le plus dogmatique & le plus affirmatif sur leurs principes, sur les conséquences qu'ils en tirent, sur l'ensemble de leurs systèmes; en un mot, sur tout ce qu'ils prennent pour la vérité.

Ils ne sont pas non plus partisans du Tom. VI.
matérialisme universel ; rien n'est plus P.427.432.
opposé à la doctrine du Philosophe de la nature. « Dans tous ses écrits il s'é-
» leve contre ces *Philosophes*, soi-
» disant interprètes de la nature, qui
» sont, dit-il, dans l'engouement de
» l'athéisme, qui prêchent & propa-
» gent avec toute l'ardeur des plus
» zelés Missionnaires, le *matérialisme*. »
Quant au Philosophe du grand ordre, quoiqu'il n'admette que matière dans l'espèce humaine, au moins pour les

premiers moments de son existence, nous aimons à nous persuader qu'il reconnoît un Dieu créateur, spirituel, intelligent, tout-puissant; tant parce qu'il parle souvent de l'Être suprême, de sa providence, de ses soins paternels pour le bonheur du genre humain, que parce qu'il déclare positivement, que

T. VII. *sa mission* est de relever les hommes
 p. 81. du *matérialisme* & de les retirer du vague ténébreux du *scepticisme*.

Puisqu'ils ne sont ni Pyrrhoniens ni Athées, & que d'ailleurs ils rejettent l'un & l'autre toute révélation surnaturelle & ses suites, il faudroit, en conséquence, les placer parmi les Philosophes Déistes; mais l'oracle de ces derniers, le maître qu'ils écoutent par préférence, est la *raison*. Or, Jean-Jacques ne veut point de la *raison* pour guide, parce que, dit-il, *elle nous égare presque toujours*. Il s'en tient à la conscience, au sens moral. M. Gebelin de son côté ne consulte & ne suit que la nature physique & le grand

ordre qui préside à la nature. Ils ne reconnoissent donc ni l'un ni l'autre le même maître que les Déistes , ils ne sont pas de la même école , puisqu'ils ne sont ni ne veulent être disciples *de la raison* ; on ne peut donc leur assigner de places parmi les Déistes , à moins qu'on ne distingue trois classes de Déistes , à raison de la différence des maîtres ou guides qu'ils font profession de suivre. La première classe seroit celle des *Déistes Rationalistes* ou Métaphysiciens. La seconde comprendroit les sectateurs de Jean-Jacques & porteroit le nom de *Déistes Moraux*. A la tête de la troisième seroit M. Gebelin , sous la dénomination de *Déistes Physiciens , Economistes ,* ou *Philosophes du grand ordre* : de sorte qu'à la suite du Pyrrhonisme & du Matérialisme , viendroit d'abord le *Déisme Physique* de M. Gebelin qui ne reconnoît rien de spirituel dans l'espece humaine ; ensuite le *Déisme Moral* de Jean-Jacques qui rejette l'autorité de la raison & ne s'ap-

puie que sur le sens moral ou la conscience; enfin le *Deïsme Métaphysique*, qui, sans renoncer à l'ordre physique & à l'ordre moral, admet de plus l'ordre métaphysique, fondé sur les lumières de la raison, sur les idées primitives, essentielles & immuables des êtres.

Cela posé, il n'est pas difficile d'expliquer, 1^o comment dans les Ecrits de ces trois dernières classes de Philosophes, on trouve quelquefois des vérités fondamentales, traitées d'une manière intéressante. La raison en est simple; ils n'écoutent pas, il est vrai, la révélation surnaturelle, en quoi ils ont tort, puisqu'ils se privent par-là du guide le plus sûr que la bonté divine ait pu donner à l'homme pour l'aider à se conduire; mais comme ils respectent en tout ou en partie les autres moyens que Dieu nous a ménagés, il n'est pas étonnant qu'en méditant profondément sur les leçons de ces différents maîtres, ils les développent dans

leurs ouvrages avec le plus grand succès.

2^o On voit aussi pourquoi la troisième classe, celle des *Deistes Méta-physiciens*, a sur ce point un grand avantage sur les deux autres. En adoptant la *raison* pour se guider dans ses recherches, elle ne donne l'exclusion ni à l'ordre moral, ni à l'ordre physique; à l'exception de l'ordre surnaturel, elle embrasse tous les autres. Elle peut donc, dans ses spéculations, se livrer avec une égale ardeur à l'étude des idées primitives qui nous éclairent, à la contemplation du sens moral qui nous affecte, au spectacle de la nature qui nous enchante: de-là, cette variété, cette sublimité, cette profondeur qu'on admire dans les écrits d'un Platon, d'un Cicéron, & des autres anciens Philosophes. Jean-Jacques s'en tenant au sens moral & à la nature, s'est privé d'une des plus belles & des plus grandes ressources de l'esprit humain. Aussi, malgré le feu de son ima-

gination , la force de son éloquence , ne remarque-t-on , dans ses ouvrages , rien de grand , rien de sublime , rien qui caractérise le vrai génie. Son imagination peint , son cœur parle ; mais la raison , le génie ne disent mot. Que penser , à plus forte raison , de M. Gebelin , qui , dans le spectacle de la nature , spectacle si beau , si grand , si magnifique , ne voit qu'un moyen de satisfaire *le besoin* , de se procurer le boire , le manger ? Quel ressort , quelle énergie , une vue aussi mesquine peut-elle donner à l'ame ?

3° Il n'est pas moins certain que si ces Philosophes s'étoient renfermés dans les spéculations que leur fournissoit la vue des trois différents ordres métaphysique , moral & physique , la lecture de leurs Ouvrages auroit pu être utile ; elle auroit fait sur nous la même impression que celle des dialogues de Platon , des œuvres morales de Plutarque & de Cicéron , des écrits de Pline le naturaliste : mais la plupart

des Philosophes modernes se sont permis de faire des excursions contre l'ordre surnaturel qui n'étoit pas de leur ressort , sur lequel l'intelligence humaine n'a point de prise , & qui ne peut être connu que par la voie d'autorité , d'enseignement & de tradition.

Les uns emploient contre la révélation le ridicule & le sarcasme. « Ces
 » vains & futiles déclamateurs , dit
 » Jean-Jacques , sourient dédaigneusement à ces vieux mots de Patrie &
 » de Religion , & consacrent leurs talents & leur philosophie à détruire
 » & *avilir* tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. » Il adresse spécialement ce reproche à Voltaire. Voici ses expressions » : l'Auteur du Dictionnaire philosophique est presque tous
 » jours de mauvaise foi dans les extraits
 » de l'Écriture. Il raisonne souvent fort
 » mal , & l'air de *ridicule & de mépris* qu'il jette sur des sentiments
 » respectés des hommes, rejaillissant sur

Disc. de
 1750. P.
 36.

T. XII.
 P. 429.

« les hommes même , me paroît un » outrage fait à la Société ». D'autres se croient plus raisonnables parce qu'ils opposent à la révélation des raisonnements captieux, revêtus de tous les agréments du style. Aveugles, qui ne s'aperçoivent pas qu'on ne détruit point des faits par des arguments; que les vérités historiques sont d'un ordre entièrement différent des autres vérités; que la révélation, par laquelle l'homme est instruit de ce qu'il a plu à la Divinité de faire & de dire, n'a aucune proportion, aucun rapport avec les choses que la nature, le sens moral, & la raison peuvent nous apprendre. Enfin parmi ces Philosophes il en est qui, non contents de détruire, veulent

T. XI. *édifier*. Jean - Jacques & M. Gebelin
 p. 102. sont de ce nombre. Leur manie est de substituer à la révélation un système qu'ils croient plus avantageux à l'espece humaine. Ils se glorifient d'une si noble entreprise. Elle les élève, si l'on veut les en croire, au-dessus des au-

tres

tres Philosophes. Ecoutez Jean - Jacques : « dans ce siècle où la philosophie
 » ne fait que *détruire*, seul j'édifie avec
 » solidité. Je montre aux hommes la
 » route du vrai bonheur ». M. Gebelin n'est gueres moins énergique. « En
 » rendant raison par le moyen de l'or-
 » dre, & du besoin de tout ce qui exis-
 » te, je construis un édifice brillant de
 » sagesse, & de lumière, digne des Tom. I.
plan gén.,
p. 90.
 » hommes qui l'éleverent, de la nature
 » qui y présida, & de la puissance in-
 » finie qui créa cet univers pour le
 » bonheur de ceux qui devoient l'ha-
 » biter ».

La prudence auroit exigé que ces grands constructeurs, avant de donner leur plan, eussent sérieusement examiné, 1^o si ce plan est aussi solide qu'ils le pensent; 2^o si l'on ne s'exposeroit pas en l'adoptant à une révolution beaucoup plus à craindre que les maux réels ou imaginaires auxquels ils se proposent de remédier; 3^o si ce plan discuté, adopté, exécuté ne feroit pas

réellement aux individus, à la société, à l'humanité entière, plus de mal que de bien. Mais comme mon intention n'est point d'entrer dans ces détails, qu'il me suffise d'avoir mis sous les yeux du Lecteur les Analyses exactes des Ouvrages de Jean-Jacques & de M. Gebelin, en lui laissant la liberté de porter sur ces systèmes le jugement qu'il croira le plus raisonnable.

F I N.





